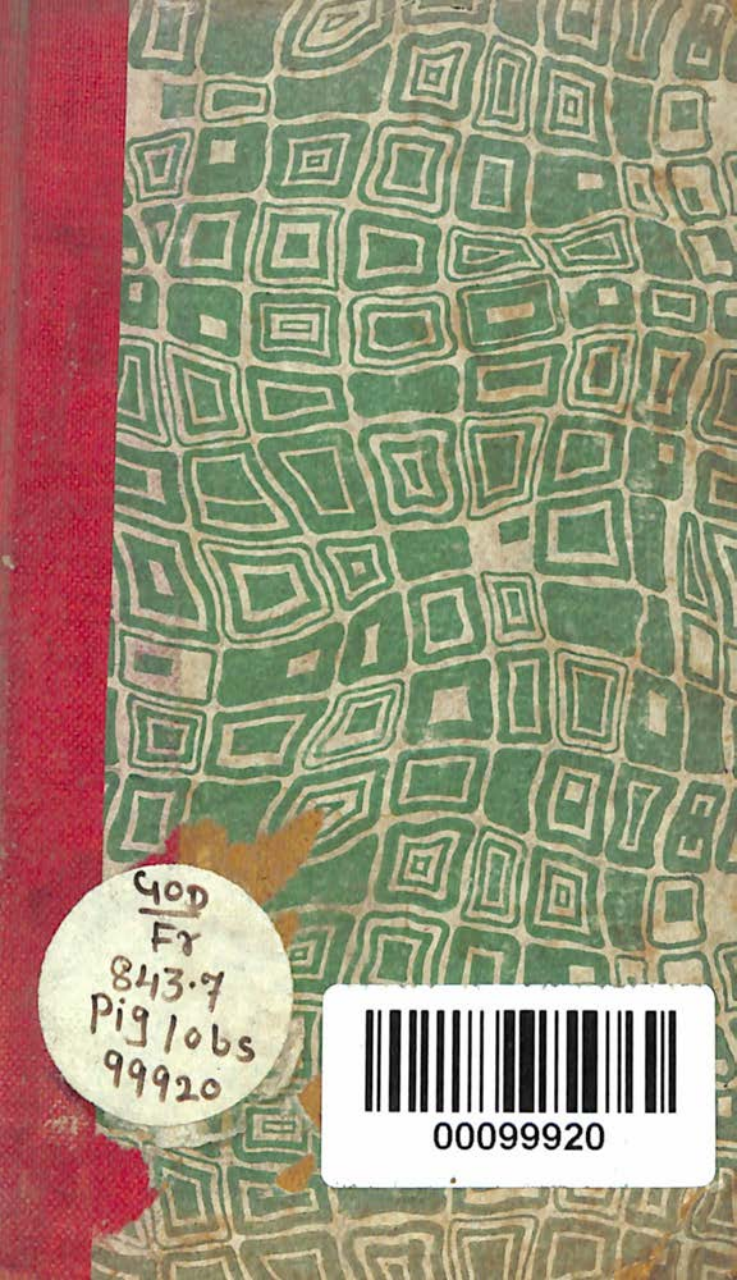

40D
Fr
843.7
Pig lobs
99920
00099920

THE

ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

L'OBSERVATEUR,

OU

MONSIEUR MARTIN.

TOME PREMIER.

ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,

71 vol. in-12, avec figures.

Nous le sommes tous, ou l'Egoïsme, 2 vol.
Officieux (l') 2 vol.
Garçon sans Souci (le) 2 vol.
Adelaïde de Méran, 4 vol.
Angélique et Jeanneton, 2 vol.
Barons de Felsheim (les) 4 vol.
Cent vingt jours (les) 4 vol. in-12, contenant quatre nouvelles, qui se vendent séparément : Théodore, M. de Kinglin, Métusko, Adèle et d'Abligny.
Citateur (le) 2 vol.
Enfant du Carnaval (l') 3 vol.
Famille Luceval (la) 4 vol.
Folie Espagnole (la) 4 vol.
Jérôme, 4 vol.
L'Homme à projets, 4 vol.
Mélanges littéraires et critiques, 2 vol.
Mon Oncle Thomas, 4 vol.
Monsieur Botte, 4 vol.
Monsieur de Roberville, 4 vol.
Tableaux de Société, 4 vol.
Théâtre et Poésies, 6 vol.
Une Macédoine, 4 vol.

A PONTOISE, DE L'IMPRIMERIE DE DU..Y.

L'OBSERVATEUR,

OU

MONSIEUR MARTIN,

PAR PIGAULT-LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

Aspice et judica.

99920

TOME PREMIER.

00-C-1

A PARIS,

Chez J.-N. BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n° 51.

1820.

๑๙๙๒๐

00099920

L'OBSERVATEUR.

CHAPITRE PREMIER.

Monsieur Martin.

Monsieur Martin n'était ni jeune ni vieux, ni grand ni petit, ni gras ni maigre, ni beau ni laid. M. Martin était de ces hommes qu'on ne remarque pas, parce qu'ils ressemblent à tout le monde. Il était fin, il avait le coup d'œil sûr, et peu de gens s'en doutaient, parce que M. Martin ne disait pas toujours ce qu'il pensait, de peur de blesser quelqu'un; mais quand son ame était remuée, il parlait volontiers, et il s'exprimait avec facilité.

Dès l'âge de trente ans il savait que solliciter une place et être en état de la remplir, sont deux choses tout-à-fait différentes.

Il avait remarqué qu'obtenir cette place est le moyen le plus sûr de démasquer sa nullité.

Il croyait qu'on peut arriver à tout avec de l'audace et de la persévérance.

Il pensait comme Sedaine à l'égard de la plupart des femmes : discrètes sur un seul point, dissimulées sur tous, il les voyait sans cesse agitées de deux passions qui même n'en font qu'une, l'amour d'un sexe et la haine de l'autre.

Il n'avait pas eu de peine à se convaincre que chaque robe a un esprit qui lui est propre; que les membres d'une corporation peuvent être aimables isolément, mais que réunis en corps, ils tendent sans cesse vers un but, auquel ils poussent les jeunes néophytes qui doivent les remplacer un jour.

D'après ces observations, il n'avait pas, pour le genre humain, une estime très-prononcée. Il n'était cependant ni humoriste, ni grondeur. Il avait adopté la maxime de Figaro, et, comme le barbier philosophe, il se hâtait de rire de

tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

Avec cette manière de voir et de sentir, vous jugez que M. Martin ne s'était pas marié, et qu'il était très-difficile dans le choix de ses amis. Il s'était fait cosmopolite, pour ne voir les hommes qu'en passant, et avoir moins de raisons de les mésestimer. M. Martin passait sa vie à voyager, par principes et par goût, souvent aussi pour être utile.

Mais quel est ce M. Martin? où est-il né? qu'étaient ses parens? quelle est sa fortune? Diable, vous êtes bien pressé. Peut-être ne sais-je encore rien de tout cela. Que je le sache ou non, vous me permettrez de ne pas vous le dire : j'ai mes raisons pour me taire. Mais soyez tranquille; avant la fin du second volume, vous en saurez tout autant que moi.

C'était un beau jour d'été. M. Martin se promenait sur la route de S.t-Germain à Pontoise. Sa calèche, traînée par deux bons chevaux, le suivait à cent pas de distance. Bertrand, son domestique, oc-

cupait, dans la voiture, la place de son maître, et y ronflait paisiblement, pendant que celui-ci observait la nature, dont il n'était pas toujours très-content.

Pourquoi, se disait-il, ces malheureux, qui trempent de leur sueur ce mauvais vignoble, ne sont-ils pas sûrs de recueillir le fruit de leur travail? Une gelée du mois de mai, une grêle au mois d'août, un surcroît d'impôts détruiront leurs espérances : cela arrive presque tous les ans. Pourquoi travailler? Pour soutenir une vie misérable, dont on se plaint sans cesse, et à laquelle on a la sottise de tenir. Pourquoi se marier? Pour léguer à ses enfans des maux qu'ils légueront aux leurs. En vérité, c'est bien la peine de naître.

Mais pourquoi l'ordre des saisons est-il si souvent interverti? Pourquoi pleut-il dans l'Océan, où l'eau ne manque pas, et ne pleut-il jamais dans les déserts de la Lybie, où le voyageur meurt de soif? Pourquoi la terre produit-elle des poisons, des animaux vénéneux ou

féroces? Pourquoi cet animal à deux pieds, sans plumes, se traîne-t-il avec orgueil sur cette misérable planète? Pourquoi s'agite-t-il dans tous les sens pour obtenir des jouissances que condamne souvent la raison, et auxquelles il parvient si difficilement? Pourquoi ne sait-il pas que sa fierté n'est que du ridicule, son ambition que de la folie; qu'il n'est lui-même que le plus hypocrite et le plus féroce des animaux, et que tel chien caniche a incontestablement plus d'esprit et de sensibilité que son maître? Pourquoi..... Pourquoi?..... Parce que les choses sont ainsi; que si elles n'étaient pas ainsi, elles seraient autrement; et que si elles n'étaient ni ainsi, ni autrement, elles ne seraient pas du tout. Je suis bien bon de me fatiguer la tête de tout cela. En finissant son monologue mental, M. Martin éclata de rire.

Ses réflexions n'avaient rien de plaisant : de quoi riait-il donc?

Une laitière, jeune et jolie, juchée

sur son cheval, entre ses deux timbales de cuivre, trottait en chantonnant des couplets assez gais. Un cheval qui trotte a bientôt dépassé un philosophe à pied. La laitière était en parallèle avec M. Martin, et elle allait le laisser derrière elle, lorsqu'un écureuil, qui faisait l'amour en sautant de branche en branche sur un vieux chêne de la forêt de Saint-Germain, perdit l'équilibre, et tomba entre deux globes soigneusement cachés à tout œil profane. La laitière crie, et porte une main timide sur l'écureuil, qui était loin de penser à mal; l'écureuil lui mord le bout du petit doigt, et lui arrache un cri plus aigu que le premier. M. Martin, riant toujours, propose son intervention, et se prépare à déranger le fichu protecteur. Une belle dame se fût au moins évanouie. La laitière, au lieu de répondre à M. Martin, saute lestement à terre, lâche un coup ou deux, et l'écureuil, pressé, macéré en haut, se hâte de s'échapper par le bas. Il traverse le chemin en deux sauts, s'é-

lance sur le premier arbre qui se présente, et disparaît.

Mais comment Rosalie remontera-t-elle sur son cheval? pas de marche-pied, pas de tendre ami qui l'enlève dans ses bras..... M. Martin offre de nouveau ses services; Rosalie les refuse, avec politesse, parce que l'extérieur de M. Martin commande une sorte de considération, et elle déclare très-positivement qu'elle ira à pied jusqu'à la première borne milliaire.

On ne marche pas à côté d'une jolie fille sans lui adresser la parole. Rosalie paraît sage, et M. Martin lui marque des égards, dont une laitière est flattée comme une duchesse. La confiance s'établit entre les interlocuteurs; mais Rosalie est causeuse, et vous savez que M. Martin parle rarement sans avoir un but quelconque. Il n'a que la peine d'écouter, et de réfléchir sur ce qu'on lui dit.

La borne milliaire se découvre enfin, Rosalie accepte la main de M. Martin,

saute sur la borne, et de la borne s'élance sur son cheval. Elle remercie M. Martin, en lui adressant un sourire plein d'expression et de charme; son pacifique cheval allonge le pas, et M. Martin a bientôt perdu de vue l'intéressante laitière.

Je ne croyais pas, pensait-il, m'arrêter à Achères au-delà du temps nécessaire pour déjeûner. Mais je peux y faire quelque chose, et j'en suis bien-aise : on se fatigue de réflexions philosophiques comme d'autre chose; s'occuper utilement, c'est vivre autant qu'on peut vivre ici; s'occuper agréablement, est un délassement légitime, et M. Martin se remet à rire comme si tous les écureuils de la forêt et toutes les laitières d'Achères étaient rassemblés autour de lui.

« Je vais renouveler, s'écria-t-il enfin, » une de ces scènes que je me procure si » facilement, grâce à mes observations. » Parbleu, ces bonnes gens d'Achères » vont être bien étonnés! Je crois que » j'emporterai de chez eux des souvenirs

» plaisans, et un souvenir, une idée » donnent lieu souvent à quelqu'aven- » ture piquante ou agréable ».

M. Martin s'assied sur le revers d'un fossé, et, en attendant sa calèche, il prend des notes sur ses tablettes. Rosalie ne lui a rien dit de positif, mais il tire des inductions de ce qu'il a entendu.

« Bertrand! Bertrand! éveillez-vous, » mon ami, et arrêtez les chevaux ». Bertrand veut descendre, et aller reprendre sa modeste position derrière la voiture. « Il dort debout, et il croit » pouvoir garder l'équilibre! Restez là, » M. Bertrand : nous sommes encore » loin du village; mais serrez-vous à » gauche ».

N'allez pas croire que M. Martin fût las. Il marchait une journée entière, sans penser à sa calèche. Mais il allait entrer à Achères, il comptait y jouer un rôle, et il était bien aise de se présenter d'une manière avantageuse. Voilà de la vanité, pensait-il, rien que de la

vanité, car enfin de fort honnêtes gens s'estiment heureux d'avoir, pour voyager, une bonne paire de souliers et des guêtres, et leurs voyages sont pour eux aussi nécessaires que les miens. Je m'examine comme j'observe le prochain, et j'avoue que je suis un orgueilleux. Mais puisque nous devons tous avoir quelque défaut, autant vaut-il que j'aie celui-là qu'un autre. Ma vanité, d'ailleurs, aide à vivre au charron, au peintre, au maquignon, au maréchal, au cultivateur, qui me vend son foin, son avoine, sa paille, à mon cocher, qui grapille sur tout cela. J'ai quelquefois le plaisir de recueillir, en route, une voyageuse dont la voiture vient de se briser, et au bout d'une demi-heure, je la connais comme si j'avais passé six mois avec elle. Un aigre violon m'annonce la fête du village qui borde le grand chemin : j'arrive, je me range sous le grand tilleul. De là, j'observe. J'indique les mariages qui vont se faire, et je distingue finement ceux que prépare l'a-

mour, de ces unions que produit la cupidité. Un site me plaît, je m'y arrête, et, grâce à ma voiture, le lit le plus doux de l'auberge, le meilleur plat sont pour M. Martin. M. Bertrand ne manque pas de parler à l'hôtesse de mon opulence, de piquer sa curiosité par quelques mots mystérieux, et je ne sors pas de ma chambre sans recevoir d'elle des marques d'intérêt ou de politesse, qui me font plus ou moins de plaisir, selon qu'elle est plus ou moins jeune. Oh, c'est une fort bonne chose qu'avoir une calèche!

Les chevaux de M. Martin, qui ne réfléchissaient pas, mais qui sentaient aussi le besoin de déjeûner, avaient pris d'eux-mêmes un trot assez vif; d'eux-mêmes encore, ils passèrent devant deux ou trois mauvais cabarets, et s'arrêtèrent à la porte du *Coq-Hardi*. Rosalie, qui filait à la sienne, reconnut M. Martin. Moins craintive au centre de son village qu'au milieu de la forêt, elle s'avança, sans ces minauderies qu'on

confond souvent avec les grâces, et rappelant son joli sourire sur ses lèvres purpurines, elle présenta à son tour la main à M. Martin, qui accepta ce bon office avec autant de cordialité qu'il avait été offert.

Bertrand s'était rendormi, parce qu'il n'éprouvait pas un appétit pressant, et la raison en est simple : M. Martin ne se mettait jamais en route, sans garnir soigneusement le coffre de sa calèche, et depuis long-temps ces provisions étaient, entre Bertrand et lui, un bien de communauté. En conséquence, Bertrand en avait usé en sortant de Saint-Germain, et il s'était endormi d'un sommeil prolongé, quoiqu'il fût sujet à de cruelles insomnies. Rien ne le stimulait alors; il regarda un banc de pierre accollé au mur extérieur de la maison, et il se promit de se reposer là, en attendant qu'il pût faire quelque chose de mieux.

C'est un événement, à l'auberge du *Coq-Hardi,* que l'arrivée d'un équipage

qui annonce un maître en état de faire de la dépense. L'aubergiste, en veste de nankin et en bonnet de coton, l'hôtesse, en bavolet à petits plis, en tablier noir, et précédée d'un pied par une butte qui prouvait que *le bourgeois* ne dormait pas toujours, le garçon d'écurie, la fourche sur l'épaule, et la servante, qui ne s'était pas donné le temps de déposer un vase que je ne nomme pas, étaient accourus sur la porte, et saluaient jusqu'à terre. M. Martin leur rendit le salut poliment, et ne dit pas un mot. Rosalie est une petite causeuse, pensait-il, elle ne veut pas perdre l'occasion de jaser, et surtout de faire connaître qu'elle a des relations avec le monsieur à l'équipage. Ne nous opposons pas à ses plaisirs, et laissons-la faire.

CHAPITRE II.

Huit heures de séjour à Achères.

» Hé bien, M. Dubourg, vous jouissez
» toujours d'une bonne santé..... — Ah,
» monsieur sait mon nom! — Parce que
» vous avez un fonds de gaîté inaltérable. — D'où monsieur sait-il cela?
» — Et votre premier enfant, comment
» vient-il? — Ah, monsieur est déjà venu
» à Achères? — Jamais. Et le plain-chant,
» papa Dubourg? Et votre belle voix :
» fait-elle toujours trembler les vitraux
» de l'église? — J'ai décidément l'hon-
» neur d'être connu de monsieur. — Je
» ne vous connais pas du tout, mon cher
» Dubourg. — Oh, ceci est trop fort. — Et
» votre gros chien, aboie-t-il toujours
» la nuit? — Il connaît mon chien aussi!
» — Conduisez-moi à la chambre jaune.
» — Ah, çà, monsieur!..... la chambre
» jaune!..... vous devez savoir que j'en

» ai une plus belle. — Oui, mais je veux » déjeûner dans la chambre jaune. Mon» tons ».

Ici Dubourg éclate de rire. « Allons, » allons, monsieur a déjà logé ici, et il » s'amuse à mes dépens. — Je suis na» turellement gai, et j'aime assez à m'a» muser; mais je vous proteste que voilà » la première fois que je passe à Achères, » et qu'en y arrivant je n'avais aucune » idée de vous ni de votre maison. — » Monsieur mérite sans doute d'être cru, » et alors je ne peux expliquer..... » Je ne reviens pas de mon étonnement. » — Oh, j'en ai étonné bien d'autres ».

Dubourg instale M. Martin dans la chambre jaune, et il descend, en se passant la main sur le front, pour préparer le déjeûner. C'est singulier, c'est extraordinaire, c'est inconcevable, pensait-il; qu'est-ce donc que cet homme, qui sait tout, sans avoir rien vu, sans avoir rien appris?

Dubourg trouve, à la cuisine, Rosalie qui causait avec sa femme : elles par-

laient du voyageur. Dubourg apprend que Rosalie l'a rencontré dans la forêt de Saint-Germain. « Ah, voilà ce que » c'est, la petite lui aura parlé de nous. » — Non, en vérité, M. Dubourg. — Que » diable, il n'est pas sorcier. — Il n'en » a pas l'air. — Vraiment, Rosalie, il n'a » pas été question entre vous de l'au- » berge du Coq-Hardi? — Hé, non, vous » dis-je, non, cent fois non. — Jure par » ton mariage avec Cognard. — Oh, je » jure, et de tout mon cœur. — Ma femme, » explique tout cela, si tu le peux. — Et » que veux-tu que j'explique?

» — Dites donc, monsieur..... »

Dubourg parlait à Bertrand, qui se reposait sur le banc de pierre, et qui paraissait attendre le moment de servir son maître. « Que désirez-vous, monsieur? » — Comment s'appelle votre maître? » — M. Martin. — Que fait-il? — Il voyage. » — Mais quel est-il? — Je l'ignore. — » Vous ne savez pas où il est né? — » Non. — Ni s'il est riche? — Il vit bien, » paie partout largement, et me donne

» de l'argent quand je lui en demande.
» Voilà tout ce que je sais, et je n'ai pas
» besoin d'en savoir davantage. — Il y a
» donc peu de temps que vous êtes avec
» lui? — Il y a vingt ans. — Et en vingt
» ans, voilà tout ce que vous avez appris?
» — Oh, mon dieu, rien de plus.

» — Il y a nécessairement quelque
» chose là-dessous. Ma femme, que pen-
» ser d'un homme que son domestique
» ne connaît pas, après vingt ans de ser-
» vice; d'un homme qui n'a jamais passé
» ici, et qui, en arrivant, sait que je
» m'appelle Dubourg; que je me porte
» bien, parce que je ris toujours; que
» nous avons déjà un enfant; que Pom-
» pée aboie aussitôt qu'il est lâché; et
» que nous avons une chambre jaune?
» — Comment, notre homme, il t'a dit
» tout cela! — Ah, mon dieu, oui. —
» Explique cela toi-même, je m'y casse-
» rais inutilement la tête pendant six
» mois... Tiens, il n'y a pas ici à balancer:
» aux grands maux les grands remèdes.
» — Que vas-tu faire? — Rosalie trouve

» que ce M. Martin n'a pas l'air d'un » sorcier; mais rien ne ressemble à un » honnête homme comme un fripon ».

La petite femme prend le goupillon dont elle se sert pour arroser son linge, elle le trempe dans son bénitier, et parcourt sa maison, de la cave au grenier, en conjurant l'esprit malin. Elle n'ose entrer dans la chambre jaune, bien qu'elle grille de voir l'effet que peut produire l'eau bénite sur la face d'un réprouvé. Elle se contente d'en faire passer quelques gouttes par le trou de la serrure. La porte de M. Martin s'ouvre aussitôt, et la jeune femme s'enfuit aussi vîte que son petit ventre rondelet lui permet de courir.

Une voix aussi nourrie que celle du maître de la maison se fait entendre. La jeune femme se serre contre son mari, et cache sa jolie petite mine sous le revers de la veste de nankin. « Vois-tu, » vois-tu l'effet de ma conjuration? le » sorcier ne peut plus tenir dans la » chambre jaune. Il trouvera de l'eau

» bénite partout, et il va être forcé d'é-
» vacuer la maison ».

M. Dubourg ! M. Dubourg ! répète une voix qui a nécessairement quelque chose d'infernal. « Me voilà, monsieur.
» — Entrez, asseyez-vous, et causons
» un moment. — Mais.... monsieur.... je
» ne sais si je dois..... si j'oserai..... y
» a-t-il ici sûreté pour moi? — Soyez
» tranquille, M. Dubourg, si j'ai le diable
» au corps, c'est un diable de la meilleure
» espèce. Asseyez-vous, vous dis-je. —
» Monsieur.... — Ecoutez-moi, Dubourg.
» Votre femme est jeune et jolie. — Oh,
» par exemple, monsieur, il n'y a pas
» ici de sorcellerie : vous avez vu ma
» femme. — Elle vous aime tendrement.
» — Je l'aime beaucoup aussi. — Non,
» Dubourg, vous ne l'aimez pas comme
» au jour de votre mariage. — Comme
» au jour de mon mariage !.... monsieur
» connaît peut-être un vieux proverbe....
» — Petite pluie abat grand vent, n'est-ce
» pas cela? Parlons raison, Dubourg.
» Que pensez-vous du mariage?... — Ma

» foi, monsieur..... — Que c'est une ins-
» titution qui contrarie la nature, n'est-
» il pas vrai? — Mais il y a des momens
» où je suis porté à le croire. — Par
» exemple, lorsqu'Ursule vous regarde
» d'une certaine façon? — Ursule, Ur-
» sule!..... Décidément l'enfer est chez
» moi ». Dubourg se lève, et veut sortir. M. Martin ferme sa porte à double tour, et met la clé dans sa poche. « Vous
» m'écouterez jusqu'au bout. L'homme
» vivant dans les bois, isolé, n'atten-
» dant rien que de lui, ne doit rien à
» personne. Réuni à un corps de so-
» ciété, il en partage les avantages et
» les obligations. Or, une société ne
» peut se maintenir que par des lois, et
» qui les transgresse est coupable. Le
» mariage a été institué pour marquer
» les familles, assurer les propriétés de
» chacun, et fixer le sort des enfans.
» Saviez-vous cela, Dubourg, quand
» vous vous êtes marié? — Mais, mon-
» sieur, notre curé nous a dit quelque
» chose qui ressemble à cela. — Et ce

» quelque chose vous l'avez oublié, parce
» qu'Ursule veut vous éloigner de votre
» devoir. Vous l'aurez, cette Ursule; mais
» savez-vous ce qu'il en arrivera? — Non,
» monsieur. — Je vais vous le dire. —
» Vous voyez donc dans l'avenir? —
» Comme dans le présent. Bientôt Ur-
» sule vous paraîtra ce qu'elle est réel-
» lement, une fille sans mœurs, et qui
» ne suit que l'attrait du plaisir. Vous
» voudrez la quitter; elle vous tour-
» mentera, vous obsédera. Des scènes
» multipliées vous la rendront insup-
» portable. Vous vous en séparerez enfin
» sans retour; mais il sera trop tard.
» Votre femme se sera aperçue de cette
» liaison condamnable; elle aura souf-
» fert d'abord en silence; bientôt un
» cœur de vingt ans aura parlé. Le dé-
» pit, l'humiliation d'être délaissée, pour
» une fille qui ne la vaut pas, auront
» fait naître le désir de la vengeance,
» et ce désir-là mène une femme très-
» loin. Quand vous aurez formé le pro-
» jet de redevenir bon époux, elle aura

» deux enfans de plus, dont vous ne
» serez pas le père. — Des enfans dont
» je ne serai pas le père! — Que vous
» serez forcé de reconnaître et de pour-
» voir. Ce n'est pas tout, encore. — Et
» que peut-il y avoir de pis? — Entraînés
» l'un et l'autre par vos passions, vous
» aurez négligé vos affaires. Cette mai-
» son sera tombée; des créanciers vous
» poursuivront. Plus de gaîté, plus de
» repos. Vous serez forcés de quitter ce
» village, et d'aller implorer la charité
» publique. — Ah, monsieur, quel ta-
» bleau vous me présentez là! Quoi, je
» ne serais pas le père de mes enfans!
» Ma femme aurait l'indignité..... — Et
» qu'aurez-vous à lui reprocher? un
» contrat n'oblige-t-il pas également les
» deux parties? Si vous manquez à vos
» sermens, aurez-vous l'injustice, la
» cruauté, d'exiger que votre femme
» tienne les siens? — Et mes affaires
» dérangées, perdues! — Pensez-y bien,
» M. Dubourg, et si c'est le diable qui
» vient de vous parler, croyez que le

» diable est votre véritable ami.... Vous » ne sentez pas que mon déjeûner brûle? » Allez, Dubourg, allez, réfléchissez, et » amendez-vous ».

Comment le déjeûner n'aurait-il pas brûlé? Pendant que M. Martin tenait Dubourg chez lui, sa petite femme et sa servante couraient, chacune de son côté. On n'a pas tous les jours un sorcier chez soi. Comment résister à l'envie d'en parler à sa sœur, à son amie, à sa commère?

Dubourg, confondu de la science diabolique de M. Martin, rendait cependant justice à la solidité de ses observations et de ses raisonnemens. Non, non, se disait-il, en tâtonnant ce qui restait dans ses casseroles, je ne parlerai plus à Ursule, et je ne me suis pas encore assez avancé avec elle, pour qu'elle puisse me faire des reproches. D'ailleurs j'aurai soin de me tenir près de ma femme, et elle ne viendra pas me chercher là. Il est pourtant bien singulier que le diable, qui pense toujours au

mal, me retienne aujourd'hui. Le diable pourrait bien n'être pas aussi noir que le prétend M. le curé.

M. Martin, ne sachant que faire, s'était assis sur son balcon, et compulsait son agenda, un crayon à la main. Il effaçait, il écrivait, et fut tiré de ses réflexions par ces mots, prononcés assez bas, mais très-nettement articulés : « Le voilà qui consulte son grimoire ». M. Martin regarde, et voit sept à huit femmes rassemblées sous ses fenêtres. « Il n'a pas l'air méchant, disait l'une. » Je croyais, répondait l'autre, qu'un sor- » cier doit avoir les yeux petits, ronds, » enfoncés, et étincelans; le front en » bosse, sur lequel se joignent des sour- » cils noirs et épais, une large bouche » garnie de grandes dents jaunes, et les » cheveux mêlés et gras. Ne savez-vous » pas, répliquait une troisième, que le » diable prend la figure convenable au » projet qu'il médite? Ne s'est-il pas » une fois transformé en belle femme, » pour tenter le bon saint Antoine»?

M.

M. Martin souriait. Bertrand était encore sur sa pierre, et la patience n'était pas la vertu qu'il pratiquait le plus. Il se lève, il traite les commères de sottes et de bavardes, et les envoie faire la soupe à leurs maris, et raccommoder leurs cotillons. Les commères élèvent la voix, et la plus spirituelle traite la question avec une clarté et un laconisme dignes des beaux jours de Sparte. « On » exorcise les sorciers, dit-elle; donc » il y en a. En voici un, et nous vou- » lons le regarder. Nous sommes sur » la grande route; la grande route ap- » partient à tout le monde, et nous y » resterons ». On s'échauffe de part et d'autre. Un homme, deux hommes, trois hommes s'arrêtent sous le balcon. Bertrand avait tenu tête, jusqu'alors, à sept ou huit femmes; mais la partie commençait à être fort inégale, et Bertrand se retira avec prudence. M. Martin aimait à s'amuser; mais il ne voulait pas de scènes. Il ferma sa croisée, et rappela Bertrand près de lui.

Cependant l'attroupement augmentait de minute en minute. On entendait quelques voix qui demandaient assez haut que le sorcier parût. M. Martin voyait, de l'autre côté de la rue, un tas de caillous destinés aux réparations du chemin, et il commença à craindre que ses plaisanteries ne finissent comme le festin des Lapithes, car s'il y avait des exorciseurs dans la troupe qui assiégeait l'hôtel du Coq-Hardi, il avait aussi entendu les voix protectrices de ces malheureux incrédules, qui n'admettent pas que le diable ait la puissance de tourmenter les humains. Le talent d'observation de M. Martin le tira de la position critique où ce même talent l'avait mis. Il s'élance à la croisée, l'ouvre, et crie : M. le maire, je vous prie de vouloir bien monter ici.

Il n'est pas sorcier, disait-on, et il reconnaît notre maire qu'il n'a jamais vu! Ah, mon dieu, disait l'autre, le maire se rend à son invitation! Il est en relation avec le diable. Je ne m'é-

tonne pas, ajoutait un troisième, si nous ne savons jamais ce que deviennent nos sous additionnels.

M. le maire se présente assez bravement à la chambre jaune : c'était un des esprits forts du pays. Il rejetait beaucoup des prodiges qu'on attribuait, dans la rue, au grimoire de M. Martin. Cependant la clameur publique avait fait quelqu'impression sur lui, et il lui paraissait fort extraordinaire qu'un homme, qui ne le connaissait pas, l'ait distingué dans la foule, et désigné par sa qualification. « Rien de plus simple, lui dit » M. Martin. Vous avez votre écharpe » dans votre poche; la frange en sort, » et je n'ai eu besoin que de mes yeux » pour savoir qui vous êtes. Je vous as- » sure, monsieur, que les choses qui » m'ont fait une si haute réputation dans » le pays, sont tout aussi simples.— Je » suis curieux d'apprendre, monsieur, » comment, en si peu de temps, vous » avez tourné toutes les têtes du village. » — Hé, ne savez-vous pas, monsieur,

» qu'on persuade tout ce qu'on veut aux » hommes, quand on a pu donner une » secousse un peu forte à leur imagina- » tion? ils tiennent alors aux opinions » qu'on leur a inculquées, dans la pro- » portion même de leur absurdité, et le » naturel, le vrai, leur paraissent au- » dessous d'eux.

» En descendant de ma voiture, je » lis, sur l'enseigne de cette maison: *Dubourg, tient l'hôtel du Coq-Hardi,* et Dubourg s'étonne que je sache son nom? » Il a une figure franche, ouverte, pleine » d'hilarité, et il ne conçoit pas que j'at- » tribue sa santé fleurie à une gaîté qui » doit rarement être altérée. Sa femme » est très-jeune; il n'est pas présumable » qu'elle soit mariée depuis plus de deux » ans; elle ne peut donc avoir qu'un » enfant, puisqu'elle est prête d'accou- » cher; et des langes, que je vois sécher » dans la cour, me prouve que cet en- » fant existe en effet. Un mauvais sur- » plis est accroché à un clou au bas de » l'escalier : il est clair que Dubourg est

» un des chantres de la paroisse. Il a la » voix très-ronde; il chante donc la » basse-taille, et comme on ne chante » bien au village, qu'en criant très-fort, » il doit faire résonner les vitraux de » l'église. Un gros chien est enchaîné, » pendant toute la journée, dans la cour. » On le lâche nécessairement la nuit, » et tout le monde sait qu'il suffit du » bruit d'une feuille pour faire aboyer » ces chiens-là. J'ai paru deviner la » chambre jaune où nous voilà : la croi- » sée était ouverte, et en mettant pied » à terre, j'ai aperçu le coin de cette » vieille tenture de Bergame.

» Je vous assure, monsieur le maire, » que si, au douzième siècle, on eût » permis aux sorciers de se justifier, et » qu'on les eût écoutés sans prévention, » on n'en aurait pas brûlé un. Au reste, » qu'on me croie tel, ou non, dans ce » village, je n'ai certainement pas lieu » de craindre le fagot. — Le fagot, non; » mais un mouvement populaire, qui » eût pu avoir des suites fâcheuses pour

» vous, et c'est ce qui m'a déterminé à » me rendre ici. Croyez-moi, monsieur, » ne faites plus le sorcier dans les vil- » lages où on aura l'air d'y croire ».

M. Martin remercie le maire du conseil prudent qu'il vient de lui donner, et l'invite à déjeûner avec lui; le maire accepte cordialement. Il paraît sur le balcon, et il invite ses habitans à retourner à leurs travaux. Les uns obéissent, les autres restent. Le maire se revêt de son écharpe, et parle de par la loi. On se sépare en murmurant.

On trouvait très-déplacé que les autorités protégeassent alors ceux qu'elles faisaient rôtir autrefois. Il eût été très-agréable, pour les habitans, de voir griller un sorcier. Ceux des villages voisins seraient accourus, en foule, à cet intéressant spectacle; les cabaretiers et les marchands auraient fait d'excellentes affaires. Mais les plus belles institutions tombent en désuétude, ce qui est très-malheureux.

Bertrand est descendu à la cuisine pour presser le service. Dubourg n'entre plus, qu'en tremblant, dans cette chambre jaune, qu'il se promet bien de faire purifier, dès que le magicien en sera sorti. Il s'approche, le moins qu'il le peut, de M. Martin. Ses talons sont encore à un pied de la porte, tant il s'est arqué le dos, tant il a allongé ses bras. Ses yeux sont fixés sur M. Martin, et s'il fait le moindre mouvement, Dubourg laissera tomber les plats. Il les dépose cependant, et sort à reculons, en portant son corps en arrière au point de perdre l'équilibre.

M. Martin se remet à rire. « Jamais, » dit-il au maire, on ne détrompera cet » homme de ma prétendue sorcellerie : » je lui ai dit une chose qui n'est sue » que de lui, et je l'ai fait frissonner. » — Qui n'est sue que de lui? vous la » saviez aussi. — Je ne m'en doutais pas. » Mais je suis observateur; j'ai formé » des conjectures, et elles ne m'ont pas » trompé. Permettez-moi, monsieur, de

» fixer votre attention sur les raisonne-
» mens qui m'ont guidé.

» J'ai remarqué, dans l'amour, trois
» nuances bien distinctes, et je ne suis
» pas une heure dans un salon, sans avoir
» reconnu les petites liaisons clandes-
» tines, s'il en existe, et le degré où cha-
» cun est arrivé.

» L'amour naissant se décèle par des
» soins, par un empressement que mo-
» dère la crainte de déplaire; par des
» regards, dont la défiance de soi tem-
» père la vivacité; par des mots équi-
» voques, mais heureux, auxquels per-
» sonne ne s'arrête, mais dont le vrai
» sens n'échappe pas à celle à qui ils sont
» adressés. L'objet de ces vœux, concen-
» trés encore, est loin d'y être insensible.
» Mais la beauté timide ne se hâte pas
» de répondre; elle paraît même ne pas
» entendre; cependant un sourire, pres-
» qu'imperceptible, vient errer sur ses
» lèvres. Elle s'en aperçoit, et elle cher-
» che à détourner d'elle un soupçon que
» l'observateur seul a conçu, en parlant,

» avec continuité, avec une sorte d'affec-
» tation, de Long-Champs, de la comé-
» die nouvelle, des chapeaux à la mode.
» Elle croit jouer l'indifférence, et elle
» ne se doute pas que la brusquerie de
» sa transition a mis son cœur à dé-
» couvert.

» L'amour, partagé et avoué réciproquement, prend une autre marche. » L'homme aimé ne pense plus qu'au » prix qu'il attend. Chacun de ses mouvemens annonce le trouble, l'impatience, une sorte d'irritation, le désir, » que contient à peine le respect des » bienséances. Ses expressions peuvent » être ordinaires, mais son ton les rend » brûlantes. Au milieu d'un cercle nombreux, dans une promenade, au spectacle, il n'est plus qu'une femme pour » lui. Il sait où elle doit être; mais il » la trouverait, lors même qu'elle ne » l'aurait pas instruit de ses démarches. » Celle dont il est aimé lui répond à » présent, mais souvent par monosyllabes, et le *non* est celle qu'elle

» emploie le plus. Croyez-vous que ce
» *non* soit désespérant? Il le serait, si
» la bouche qui le prononce n'était dé-
» mentie par les yeux. Ces yeux sont
» animés de tous les feux de l'amour;
» le reste paraît calme : c'est qu'une
» femme est toujours maîtresse de ses
» mouvemens, du choix des mots, et
» ne l'est pas d'imposer silence à l'or-
» gane dans lequel viennent se peindre
» toutes nos sensations. Autrefois ces
» yeux disaient *amour*, à travers les
» bâtons d'un éventail; aujourd'hui,
» les bords avancés d'un énorme cha-
» peau dérobent la tête charmante à
» tous les témoins. L'observateur, lui-
» même, ne sait ce qui se passe, qu'en
» étudiant, à défaut d'autre indice, la
» direction donnée au chapeau : l'amant
» et lui sont presque toujours sur la
» même ligne.

» Mais pourquoi ce *non*, si fréquem-
» ment répété, lorsqu'on brûle de dire
» *oui*? est-ce vertu, est-ce imposture? ce
» n'est ni l'un ni l'autre. On est décidé

» à se rendre; mais on sent que le vain-
» queur attachera à sa victoire un prix
» proportionné à la résistance qu'il aura
» éprouvée. On se flatte qu'il a assez
» d'amour-propre pour croire que lui
» seul pouvait faire oublier le devoir;
» que les difficultés qu'on lui oppose
» encore sont la faible et dernière res-
» source d'une vertu mourante; qu'ainsi
» son bonheur n'affaiblira pas une es-
» time à laquelle on prétend encore,
» quand on a cessé de la mériter, et
» que la reconnaissance ajoutera à son
» amour.

» Jusqu'ici on a combattu, de part et
» d'autre, avec un avantage à peu près
» égal; mais l'heure heureuse ou fatale
» a sonné, et tout a changé de face. L'a-
» mant ne craint pas d'infidélité de la
» part d'une femme à qui sa faiblesse a
» arraché des larmes. Assuré de sa féli-
» cité, il s'endort sur les myrtes dont
» la main chérie l'a couronné, et dont
» elle sera toujours prête à lui tresser
» une couronne nouvelle. Ses alarmes

» ont cessé, et il jouit de son bonheur
» avec calme et sécurité.

» La beauté, qui s'est rendue, se re-
» proche d'avoir trop fait, et voudrait
» cependant pouvoir faire davantage.
» Elle redoute l'effet trop ordinaire de
» la jouissance, et une glace flatteuse
» ne la rassure que faiblement. La femme
» la plus ordinaire lui paraît redoutable.
» Elle a accordé des faveurs par goût;
» elle les prodigue pour fixer, et elle ne
» sent pas que le moyen qu'elle croit le
» plus propre à affermir son empire, le
» détruira infailliblement. Le moindre
» manque d'égards, de soins, de préve-
» nances, la tourmente, l'exaspère. Elle
» n'aura de repos qu'après une explica-
» tion, qui ne la convaincra pas, mais à
» laquelle elle s'efforcera de croire. Elle
» portera partout des inquiétudes, sans
» cesse renaissantes; partout elle cher-
» chera, elle abordera son amant. Elle
» le suivra jusque dans les salons, et sa
» place sera toujours près de lui. Fait-il
» un mouvement, elle le suit des yeux.

» Parle-t-il à une femme, elle rougit, » elle pâlit; elle se lève, elle marche au » hasard; elle donne un coup-d'œil à » une table de jeu, pour avoir l'air de » faire quelque chose, et elle n'a qu'un » but : c'est le fauteuil qui touche à celui » où la satiété berce son amant. Elle » trahit son secret, et s'étonne qu'on ait » pu la deviner.

» Voilà, M. le maire, un préambule » bien long, n'est-il pas vrai? Il était » peut-être nécessaire pour vous faire » bien comprendre ce que je vais vous » raconter.

» Je m'étais mis une première fois à » ce balcon. Une fille du village s'ap- » proche, et une voisine lui souhaite le » bonjour, en l'appelant par son nom. » Cette fille passe et repasse, et à chaque » fois un coup-d'œil vif, animé, péné- » trant, est lancé dans cette maison. Ce » n'est pas à un sale et laid garçon d'écu- » rie que le regard s'adresse : c'est donc » l'ubourg que cherche cette femme. Sa » démarche est timide, incertaine, em-

» barrassée. Elle paraît désirer et crain-
» dre à-la-fois de voir l'homme qu'elle
» préfère : elle n'est donc pas encore
» sûre de lui. Cependant, si quelques
» mots ne lui avaient fait pénétrer les
» dispositions secrètes de Dubourg, elle
» ne s'exposerait pas au ridicule, dont
» lui-même pourrait la couvrir, s'il voyait
» ses démarches avec indifférence. Elle
» sent que des imprudences répétées
» l'exposeront au ressentiment de la
» jeune femme ; mais elle s'expose à tout,
» dans l'espoir de porter enfin Dubourg
» à se déclarer. Il est clair qu'ils en sont
» encore à l'amour naissant, et c'est
» d'après cet aperçu que j'ai parlé à l'é-
» poux, qui touchait au moment d'être
» infidèle. J'ai produit sur lui un effet
» que je peux nommer diabolique, et
» je crois l'avoir ramené à sa femme, du
» moins pour quelque temps.

» Parbleu, dit le maire à M. Martin,
» je suis charmé de votre pénétration,
» et je vais vous prier de me donner
» votre avis sur un choix qu'il faut que je

» fasse, et qui m'embarrasse beaucoup.
» — Je sais ce que c'est. Vous avez ici
» un superbe domaine; vous avez chassé
» un régisseur qui vous volait, et vous
» balancez sur le choix du sujet qui peut
» le remplacer avantageusement pour
» vous. Vous me regardez! vous savez
» bien que le diable ne s'est pas plus
» mêlé de cette affaire-ci que de celles
» dont je vous ai donné l'explication ».

Bertrand rentre. « Monsieur, dit-il, la
» dame en question vient de passer. —
» Laissons-la aller : je la joindrai à Pon-
» toise. — Mais, monsieur, elle y sera
» dans deux heures. — Je le sais bien;
» mais elle sera forcée de s'y arrêter.
» Laissez-nous, mon ami.

» Quelle est cette dame, demanda le
» maire, quand Bertrand fut sorti? —
» C'est mon secret. — Je vous demande
» pardon; mais il me semble que per-
» sonne n'a pu vous dire pourquoi ni
» comment elle sera forcée de s'arrêter
» à Pontoise, et vous n'êtes pas devin?
» — Vous ne seriez pas très-éloigné de

» le croire, si j'avais été moins franc
» avec vous. Je peux, sans compromettre
» personne, vous dire ce qui retiendra
» cette dame à Pontoise : elle a régu-
» lièrement, toutes les semaines, une
» forte migraine. Elle ne l'a pas eue de-
» puis dix jours : le grand air, la chaleur,
» le bruit et le mouvement de la voiture
» lui en donneront certainement une
» violente aujourd'hui. Revenons, s'il
» vous plaît, à votre régisseur.

» Vous êtes sans contredit le person-
» nage le plus important de ce village,
» par votre qualité et votre opulence.
» Une partie de cet éclat se reflète sur
» votre régisseur. Il a, dans certaines cir-
» constances, l'honneur de vous repré-
» senter : il est donc ici le premier après
» vous. Cette place doit être fortement
» désirée, même par ceux qui sont inha-
» biles à la remplir. Ces gens-là in-
» triguent, et finissent quelquefois par
» se faire offrir ce qu'ils seraient dése-
» pérés de voir obtenir au mérite mo-
» deste, à la probité, au talent. Aucun

» des concurrens ne vous convient. — » Irai-je chercher un inconnu à Paris? » Je m'attache à ce qui m'entoure, et je » veux bien connaître d'avance celui à » qui je donnerai ma confiance. — Don- » nez-la à Cognard. — Qu'est-ce que c'est » que ce Cognard? — C'est le fils d'un » petit fermier du village voisin.

» Avez-vous quelquefois observé les » hommes, M. le maire? Avez-vous re- » marqué que tous les pères veulent » porter leurs fils au-dessus d'eux? Je » vois dans ce peu de mots le germe » de toutes les révolutions politiques. » Ceux-ci veulent abattre tout ce qui les » empêche de monter; ceux-là s'effor- » tent de revenir au point d'où la force » des choses et les circonstances les ont » précipités. Il n'est pas de transaction » qui puisse rapprocher ces deux partis. » Il faut que l'un finisse par écraser l'au- » tre. Mais je m'éloigne de l'objet dont » nous nous entretenons.

» Le père Cognard mit son fils chez » un avoué : vous sentez quel honneur

» c'est pour un villageois qu'avoir un
» fils avoué; et pourquoi le petit-fils
» ne serait-il pas président? mais l'am-
» bition n'enrichit pas toujours celui
» qu'elle tourmente. Le père Cognard
» passait une partie de son temps à
» faire des châteaux en Espagne, et
» l'autre à faire rédiger, pour la société
» d'Agriculture de Paris, des mémoires
» sur différens essais qui avaient à peu
» près réussi. Une médaille d'or ob-
» tenue pour un projet impraticable,
» finit de lui tourner la tête. Cette ma-
» nière d'être ne fait pas prospérer une
» ferme. Cognard s'aperçut que ses
» affaires étaient dérangées. Il était bon
» homme, au fond; il aimait sa femme
» et ses enfans. Le chagrin le saisit, et
» après avoir vécu dupe de sa vanité, il
» mourut comme un sot.

» Depuis quelque temps son fils était
» maître-clerc; mais il ne balança pas
» entre son devoir et son intérêt per-
» sonnel. Il lui restait une mère et deux
» sœurs. Il quitta son étude et ses be-

» bits bourgeois ; il reprit sa blouse » bleue, les sabots, et le soc de la char- » rue. Depuis deux ans, il soutient ses » parens par un travail pénible, mais » honorable.

» Voilà du désintéressement et de la » rigoureuse probité. Cognard entend » très-bien les affaires, et c'est l'homme » qu'il vous faut. — Mais sa ferme ? » — Le bail expire dans huit mois. Co- » gnard donnera à sa mère un garçon » de confiance, et vous lui permettrez » d'aller, de temps en temps, surveiller » les travaux.

» — Ma foi, M. Martin, vous êtes un » homme de bon conseil. Je vais envoyer » chercher Cognard. Mais qui vous a » dit tout cela? — J'ai voyagé une heure » avec Rosalie, la plus jolie laitière du » canton. — En attendant Cognard, al- » lons nous promener dans mon parc, » ou, si vous l'aimez mieux, nous ferons » une partie de billard. — Je le veux » bien ».

Ils sortent, ils traversent le village.

Un bruit confus part d'un cabaret; ils s'arrêtent. Les notables du lieu s'étaient rassemblés. Il ne s'agissait de rien moins que d'une requête au préfet, qui le supplierait, de par Dieu, de destituer le maire, qui est évidemment en commerce intime avec le diable. «Passons, passons, » dit M. Martin. Vingt paysans se ras- » semblent pour renverser leur premier » magistrat; chacun d'eux se flatte en » secret qu'il le remplacera; voilà le mot. » D'après cela, vous n'avez pas le moin- » dre tumulte à craindre. Ces gens-là, » loin d'exaspérer les esprits, cherche- » raient à les calmer, pour s'en faire » ensuite un mérite auprès de l'autorité » supérieure. Laissez-les écrire. Le soleil » sera couché, avant qu'ils soient d'ac- » cord sur la rédaction, et demain le » préfet se moquera d'eux ».

M. Martin trouve, à la porte du maire, Bertrand, sa calèche et ses chevaux. A peine était-il sorti du Coq-Hardi, que Dubourg avait fait déloger le valet et l'équipage. Bertrand était porteur de

mémoire de l'aubergiste, qui avait écrit au bas : *Reçu comptant, du cocher du diable, la somme de quinze francs.*

M. le maire se trouvait très-bien de la conversation de M. Martin. Elle était montée sur un ton très-gai, et l'homme de bonne humeur tire rarement sa montre. Cependant M. le maire finit par remarquer que Cognard se faisait attendre. « C'est l'heure de son dîner, dit » M. Martin. Il se délasse du travail du » matin au milieu des objets de ses af- » fections. Quelles raisons aurait-il de » se presser? Si d'ailleurs vous voulez » que je vous parle franchement, je » doute fort qu'il accepte la place que » vous lui destinez. — Pourquoi donc » m'avoir conseillé de la lui offrir? — » Oh, je ne suis pas infaillible, et je me » suis laissé entraîner d'abord par le » désir de vous rendre service à tous » deux. J'ai réfléchi depuis. En vous » écoutant, et en bloquant une bille, » j'ai pensé plusieurs fois à Cognard, et » d'après l'idée que je me suis formée

» de son caractère..... non, il n'accep-
» tera pas ».

Cognard paraît enfin. C'est un garçon de vingt-cinq ans, grand, bien tourné, et d'une figure heureuse. Il se présente avec politesse, mais sans marquer d'embarras. L'homme qui habite un château ne l'éblouit pas, et il ne lui marque d'égards qu'autant qu'il l'en croit digne.

M. le maire lui parle du régisseur qu'il a renvoyé; de son intention de le remplacer par un homme en état de suivre un procès, si les circonstances en amènent, et surtout de juger, d'après ses connaissances en agriculture, de la capacité des fermiers qui pourront se présenter plus tard, des sûretés qu'ils peuvent offrir au propriétaire. Cognard ne répond pas un mot. M. le maire s'imagine qu'il ne l'a pas compris, et lui fait une proposition précise. Cognard, obligé de se prononcer, se recueille un moment, et parle d'un ton modeste, mais ferme.

« M. le maire, je suis honoré de la con-
» fiance que vous me marquez, et peut-
» être en suis-je digne. Je sais que vous
» donnez à votre régisseur des émolu-
» mens au-dessus de ce que je gagne;
» mais je tiens à mon indépendance. Je
» me suis soumis à un travail soutenu,
» pour m'acquitter envers ma mère, pour
» doter un jour mes sœurs. Je mène une
» vie dure; mais mon existence, celle
» de ma famille sont assurées. Je ne ferai
» pas dépendre notre sort d'une fantai-
» sie, d'un caprice, qui pourraient m'ô-
» ter demain ce qu'ils m'ont donné au-
» jourd'hui. — Vous êtes fier, M. Co-
» gnard. — Non, M. le maire. Mais je
» suis un homme qui vaut quelque chose,
» et je ne vois pas pourquoi je me le
» dissimulerais.

» Que vous ai-je dit, s'écria M. Mar-
» tin! C'est bien, c'est très-bien, M. Co-
» gnard; je suis content de vous. Rai-
» sonnons cependant, avec calme, sur
» cette proposition que vous rejetez.
» Votre bail expire dans huit mois, et

» vous n'avez pas encore de ferme. —
» J'en conviens. Mais je traite avec un
» propriétaire..... — Qui ne finira pas
» avec vous. — Et pourquoi, s'il vous
» plaît? — Parce que Severin veut abso-
» lument avoir la ferme. — Je le sais.
» — Et il enchérira sur vous, quelque
» prix que vous en donniez. — Qui vous
» a dit cela? — Je conviens que plus on
» promet, et souvent moins on donne.
» Mais monsieur Durand ne s'inquiète
» pas de l'avenir, parce que ses fermiers
» l'ont toujours payé. Il est vrai que plus
» d'une fois il a fait vendre la récolte
» sur pied, et qu'il a ruiné le malheureux
» cultivateur. Mais que lui importe? une
» caisse, dont il se sert peu, est cons-
» tamment pleine, et ses vues ne s'é-
» tendent pas plus loin ».

Cognard se frotte le front. « Oui, c'est
» bien là le caractère de M. Durand.
» Vous le connaissez, monsieur. — Moi,
» je connais tout le monde. Voyons main-
» tenant, M. Cognard, ce que vous de-
» viendrez, n'ayant plus de terres à
faire

» faire valoir. Une mère, deux sœurs
» sur les bras, et pas de moyens d'exis-
» tence. — Monsieur, vous me faites
» frémir! — Vous voulez épouser une
» laitière..... — Une laitière! une lai-
» tière! Qui épouserais-je dans ma po-
» sition? une bourgeoise qui croirait
» me faire beaucoup d'honneur, et qui
» dédaignerait ma mère et mes sœurs?
» D'ailleurs, monsieur, cette laitière est
» sage, jolie, sensible..... — Et elle met
» son bonheur à vous appartenir un
» jour; mais l'indigence lui fermera vos
» bras. — Pourquoi chercher, monsieur,
» à m'affliger de toutes les manières?
» Quand je rencontre un malheureux,
» je le plains, je le console. — Vous
» plaindre, vous consoler! Je ferai mieux,
» mon cher Cognard.

» Si vous aviez accepté, sans balancer,
» les propositions de M. le maire, vous
» ne seriez à mes yeux qu'un homme
» vulgaire, et je laisserais aller les choses
» au gré des circonstances. Votre résis-
» tance vous a acquis mon estime, et

» jamais elle ne se borne à de stériles
» protestations. Je vais tout arranger.
» Vous êtes régisseur de cette superbe
» terre; voilà une affaire réglée. Et je vous
» promets, reprit M. le Maire, de n'avoir
» ni fantaisies, ni caprices : les domesti-
» ques attachés à ma personne, me ser-
» vent tous depuis long-temps; interro-
» gez-les. M. le Maire, reprend M. Martin,
» a couvert ses pâturages de bestiaux;
» votre mère entend l'économie rurale,
» elle sera chargée de cette partie. Ce
» travail est doux et facile : elle termine-
» ra ici heureusement sa carrière. Votre
» sœur aînée sait travailler en linge; elle
» aura soin de celui du château, et plus
» tard on employera la petite Margue-
» rite : vous la mettrez en état de faire
» quelque chose. M. le Maire, acquiescez-
» vous à ce que je viens de proposer?
» — Oui, parbleu, et de tout mon cœur.
» — Mais, messieurs, vous ne pensez
» pas que les emplois que vous destinez
» à ma mère et à ma sœur sont remplis
» par quelqu'un. Moi, j'établirais le bien-

» être de ma famille sur la ruine des » autres! jamais, jamais.

» Diable, s'écria M. Martin, je n'avais » pas pensé à cela. Tous les obstacles » sont levés, répondit M. le Maire. J'ai » renvoyé, avec le régisseur, ceux qui » étaient sous ses ordres : ils me volaient » de concert. — Hé bien, mon cher Co- » gnard, que vous reste-t-il à dire? — Je » n'ai plus, messieurs, qu'à me taire et » vous bénir. — Allons, M. le Maire, » donnez vos ordres à votre régisseur ».

Le Maire voulait que Cognard vînt s'établir chez lui le jour même. Il lui représentait qu'un certain nombre d'ouvriers étaient sans surveillant, que différentes parties productives étaient abandonnées depuis deux jours. Il ajoutait, pour le déterminer, que son régisseur habite cette jolie petite maison isolée qu'on voit là, dans le parc, et à laquelle tient un jardin bien tenu et en plein rapport.

Cognard répondait qu'il n'était pas préparé à son changement de condition; qu'il fallait nécessairement qu'il arran-

geât ses affaires; qu'il était surtout indispensable qu'il mît dans sa ferme un homme intelligent et sûr, et que cela ne se trouve pas en un moment. Il demandait huit jours.

Monsieur le Maire jeta les hauts cris. M. Martin arrangea encore cette affaire. D'ici à la moisson, disait-il, il n'y aura rien à faire aux champs, et l'agent que vous mettrez dans la ferme passera son temps à regarder jaunir vos épis. M. Cognard, vous coucherez ici ce soir, et demain vous installerez votre famille. Tous les jours, après avoir donné votre coup-d'œil partout, vous monterez à cheval, et vous irez, pendant deux ou trois heures, vous occuper de vos affaires personnelles. Allons, messieurs, allons voir la jolie petite maison isolée.

Cognard suit ses protecteurs, et le premier objet qu'on rencontre, à quatre pas du château, c'est Rosalie : Cognard n'a pas traversé le village sans lui dire un petit bonjour bien tendre. Rosalie est embarrassée, agitée. Elle baisse les

yeux d'abord; elle les relève, en rougissant, et les porte sur M. Martin. Elle prend sa main, et la baise. « Je ne sais » comment cela se fait, mais fille qui aime » a toujours l'oreille plus fine qu'une » autre, dit M. Martin. — Je vous assure, » monsieur, que je n'ai rien entendu. » — Non? ah, je me trompe quelque- » fois. Je vais donc vous instruire. M. Co- » gnard est régisseur de cette terre; il » vous épouse dans quinze jours, et » vous allez venir, avec nous, voir votre » nouvelle habitation..... Ah çà, si vous » n'avez rien entendu, pourquoi donc » cette marque de déférence et d'affec- » tion que vous me donniez tout à » l'heure? — Ah, monsieur, ce billet de » banque..... — J'avais bien l'intention » de vous l'offrir; mais j'ignorais que » vous l'eussiez reçu. Je vois que Ber- » trand devient aussi observateur, et » qu'il commence à me deviner.

» Un billet de mille francs, dit le » maire! — Il n'en faut pas conclure » que je sois millionnaire. Je donne

» mille francs à l'homme estimable qui
» en a besoin; c'est mon taux, et il ne
» m'est pas encore arrivé de les donner
» deux fois dans l'année. Bertrand, en
» marquant notre jeu au billard, a ap-
» pris à connaître Cognard, et il a jugé,
» avec beaucoup de sagacité, que le
» moyen de lui rendre le cadeau plus
» agréable, était de le faire passer par
» les mains de Rosalie. Je suis content
» de vous, Bertrand. Mes bons amis, ce
» billet est le présent de noces. Moi, je
» donnerai le repas, dit le Maire. Ah,
» messieurs, messieurs, reprit Cognard,
» c'en est trop; je ne souffrirai pas.....
» — Encore de la fierté, du raisonne-
» ment? M. Cognard, si vous ajoutez un
» mot, je me brouille avec vous. — Mon
» bon ami, ne fâche pas monsieur. Tu
» ne sais pas qu'il est sorcier. — Com-
» ment, il est sorcier! — Mais un sor-
» cier de la meilleure espèce. — Allons;
» allons, voyons la jolie petite maison ».

On entre, on va de chambre en chambre. Tout est plus soigné, plus gai

que dans la maison du procureur chez lequel a travaillé Cognard. Rosalie est dans l'enchantement. Un sourire de satisfaction se développe sur les lèvres du jeune homme, et il regarde, sans lui dire un mot, celle qui va partager son bonheur. « Voilà enfin le » langage du cœur, s'écrie M. Martin », et il embrasse Cognard de toutes ses forces.

Cognard, ébranlé par ces messieurs, fut aisément vaincu par l'amour. Il trouva très-bien et très-simple ce qui d'abord lui avait paru un peu précipité, et il s'occupa franchement de la distribution des lieux. « Voilà, dit-il à Ro» salie, notre chambre à coucher ». La jeune fille n'approuva que par une inclination de tête, et elle rougit jusqu'aux yeux. « Voici, dit-elle, la chambre de » ta mère; celle-ci sera pour tes sœurs. » Que ferons-nous de cette grande pièce? » Permettez, dit M. Martin, que je la » meuble, et que je me la réserve : j'en » aurai peut-être besoin. Ah, monsieur,

» s'écrièrent ensemble les jeunes gens, » tout ici est à vous.

» Viens, Cognard, viens apprendre » la grande nouvelle à tes parens. Ta » bonne mère va pleurer de joie ». Elle prend le bras de son ami, et ne marche pas : elle saute, elle chante, elle rit; elle ne se possède pas. « M. Cognard, » cria le maire, je vous attends ce soir ».

» M. Martin, je vous dois beaucoup, » et de toutes les manières : vous m'avez » fait connaître des jouissances que, » jusqu'ici, je n'avais qu'effleurées. Je » crois que cet aveu vous fera compter » M. de Polmont au rang de vos amis. » — Monsieur de Polmont, rien de si » commun que le nom; rien de plus » rare que la chose. On appelle son ami » un homme qu'on connaît à peine; celui » avec qui on n'a que quelques rapports » de goûts; on presse la main de l'être » confiant qu'on cherche à supplanter; » on se dit l'ami d'un homme à qui on » ferme sa bourse; on séduit la femme » de son ami. Vous avez quelquefois vu

» de la fausse monnaie, M. de Polmont?
» — Oui, M. Martin. — Hé bien, l'amitié
» du jour ressemble beaucoup à cela.
» — Vous ne me flattez pas. — Je ne
» flatte personne. — Je voulais vous of-
» frir le dîner de l'amitié; vous accep-
» terez au moins celui de la reconnais-
» sance. — Cela dépend de l'heure qu'il
» est..... quatre heures. J'aurai le temps
» d'arriver à Pontoise à celle où je me
» couche ordinairement: je suis régulier
» dans tout ce que je fais ».

On est à table. On commence par manger en silence; c'est assez l'usage. M. de Polmont pensait à tout ce qui s'était passé depuis le matin, et il grillait de savoir qui était cet homme dont l'influence agissait sur tout le monde, avec une force irrésistible.

M. Martin l'observait en mangeant, et il lui dit: « Vous allez m'assaillir d'une » foule de questions : je veux vous en » épargner la peine. Vous savez qu'on » m'appelle Martin; je vous assure que » je suis honnête homme; j'ai de l'ai-

» sance, et je n'exerce aucune profession.
» Il vous importe peu de savoir qui était
» mon père, si je suis gentilhomme ou
» roturier, et si j'ai mille écus, ou cent
» mille livres de rente. Voilà, monsieur,
» tout ce que je peux vous dire. — Vous
» êtes bien réservé, M. Martin. — J'ai
» sans doute de bonnes raisons pour
» l'être, M. de Polmont. — Au moins,
» aurai-je le plaisir de vous revoir?
» — Peut-être ici, monsieur. — Et quand,
» M. Martin? — Peut-être dans quelques
» jours..... à propos de cela..... Bertrand!
» Bertrand! donnez vingt-cinq louis à
» M. le Maire. C'est bien, allez, mon
» ami. Monsieur, vous me ferez le plai-
» sir de remettre cet argent à Cognard,
» et vous le prierez de faire meubler de
» suite la chambre que je me suis ré-
» servée chez lui..... Allons, qu'est-ce
» encore?..... de nouvelles questions?
» — Comment se fait-il que vous, qui
» connaissez si bien les hommes, vous
» laissiez votre argent à la disposition
» d'un domestique qui peut disparaître

» demain? — Il est impossible que Ber-
» trand se sépare jamais de moi. — Et
» pourquoi? — C'est encore un secret.
» Adieu, monsieur; je vous remercie de
» l'accueil que vous m'avez fait, et je
» crois que nous dînerons encore en-
» semble, ici ou ailleurs ».

Parbleu, se disait M. Martin, en montant dans sa calèche, j'ai passé huit heures à Achères, mais elles n'ont pas été perdues, et voilà comment j'aime à employer mon temps.

CHAPITRE III.

La dame de Pontoise.

« Nous avons perdu le village de vue,
» dit M. Martin en arrêtant ses chevaux.
» Venez, Bertrand; mettez-vous là.....
» Serrez-vous donc. Si je vous laissais
» faire, vous me colleriez aux parois de
» ma voiture..... Vous avez mal dîné,
» mon ami, et c'est moi qui en suis
» cause. — Vous avez bien fait, mon-
» sieur, de vous arrêter là..... Si je pou-
» vais rire, je rirais, et de grand cœur.
» — De quoi donc? — De la surprise
» des domestiques du maire, quand ils
» ont vu que je ne vous servais pas à
» table; de la stupéfaction dans laquelle
» ils sont tombés, quand j'ai refusé de
» partager un bon dîner avec eux, pour
» aller dans la calèche, manger du pain
» et ronger une carcasse de poulet froid.
» — Le domestique, auront-ils dit, est

» aussi extraordinaire que le maître.
» Nous avons laissé de nous, dans ce
» village, des idées bien singulières, ah,
» ah, ah, ah! Mon cher Bertrand, vous
» vous dédommagerez ce soir, à Pon-
» toise, de la frugalité de votre dîner.....
» Comment, le sommeil vous gagne en-
» core! — Hé, monsieur, je n'ai pas
» fermé l'œil de toute la nuit dernière,
» et la nature ne perd pas ses droits.
» — Faudra-t-il que je couche avec
» vous, pour vous distraire de vos tristes
» idées? Bertrand, le chagrin aggrave
» le mal; on ne le surmonte qu'avec du
» courage et de la persévérance.
» — Qu'opposer à la princesse? — Moi,
» vous, tous les honnêtes gens. Il y en
» a bien peu; mais ils sont forts de leur
» réputation, s'ils sont faibles par le
» nombre. — A la bonne heure. Mais le
» rang de cette dame? — Elle le flétrit.
» — Ses richesses? — Elle en abuse, et
» l'excès même des abus est le signe
» certain de leur prochain anéantisse-
» ment. Mon ami, l'homme naît bon; la

» nature lui a donné des passions qui » devraient tendre à son bien-être; mais » l'ambition, la cupidité les exaltent; » les privations les irritent : c'est dans » la civilisation qu'il faut chercher la » cause du mal. Mais aussi l'intérêt gé- » néral repousse l'ennemi de la société, » de quelque nom, de quelque vernis » qu'il se couvre, et tôt ou tard il suc- » combe. Soyez tranquille, et dormez, » puisque vous pouvez dormir ».

M. Martin tenait les rênes d'une main, et de l'autre un La Bruyère, dont il lisait, par-ci, par-là, quelques pages. Les hommes, pensait-il, devraient savoir ce livre-là par cœur : il y aurait moins de dupes, et par conséquent moins de fripons. La différence que j'établis entre La Rochefoucault et La Bruyère, c'est que le premier a fait ses Maximes moins avec des observations qu'avec de l'esprit, et que le second, toujours simple, séduit et persuade, par cela seul qu'il est vrai.

Déjà la calèche touchait aux premières

maisons de Pontoise. Je ne me croyais pas si avancé, se dit M. Martin. Des réflexions et un livre sont plus que suffisans pour qu'on oublie où on est. Il éveille Bertrand en sursaut. « Vîte, vîte, » mettez votre faux nez. Il nous a déjà » été utile, et il le sera vraisemblablement encore ce soir. Le rôle que vous » avez pris, et que, par parenthèse, vous » ne jouez pas toujours très-bien, vous » rapprochera de Matiska. Vous l'observerez, vous l'épierez, et peut-être parviendrez-vous à lui parler. Moi, je » pousserai sa maîtresse, et je crois que » nous découvrirons quelque chose ».

Vous imaginez probablement que cette dame, après laquelle M. Martin court en chevalier errant, est jeune, jolie, aimable. Elle a cinquante ans; son teint est jaune; ses yeux sont cavés, ses joues flétries; son front se couvre de rides : on vieillit vîte, quand on n'est pas bien avec soi-même.

M. Martin ne connaît ni Pontoise, ni aucun de ses habitans. Il faut donc de-

mander quelle est la meilleure auberge : c'est là, sans doute, que la princesse use sa migraine. On arrive à la porte de l'hôtel du Grand-Cerf; on demande à voir des chambres; on est logé.

« Ma fille, dit M. Martin à la servante » qui arrangeait son lit, il est arrivé ici, » à quatre heures, une grande dame, » qui était, avec ses femmes, dans une » berline devant laquelle couraient deux » laquais en livrée. — Oui, monsieur. » — Cette dame a la migraine, et elle » est couchée. — D'où savez-vous cela, » vous qui arrivez? — On me l'a dit ». Je n'ai pas envie, pensa-t-il, de faire ici le sorcier : cela me menerait trop loin, et m'écarterait de mon objet. « Où » est l'appartement de cette dame? — » Là, à côté de votre chambre. — Allez » lui dire qu'un étranger demande à la » saluer. — Puisque vous savez, mon- » sieur, qu'elle a la migraine, vous de- » vez penser qu'elle ne recevra pas un » étranger. — La remarque est d'une » fille de bon sens. Faites venir Matiska,

» la première de ses femmes. — La pre-
» mière de ces dames ne quitte pas le
» lit de la princesse. — Oh, que d'obs-
» tacles! Je saurai les lever ». M. Martin marche droit à l'appartement de madame, et Suzette se précipite. Elle entre; elle crie qu'un monsieur, à qui elle a refusé la porte, va forçer l'entrée. Matiska se présente avec un air de dignité qui fait rire M. Martin. Elle fixe l'insolent qui ose lui manquer de respect.... Elle recule, elle pâlit; elle veut balbutier quelques mots, et les sons expirent sur ses lèvres. Suzette sort, ne comprenant rien à ce qu'elle voit. M. Martin est auprès du lit de la princesse. « Madame, vous avez déjà donné cinq
» heures à votre migraine; j'espère que
» vous m'accorderez bien cinq minutes.
» — Matiska, parlez à cet homme qui
» me fatigue. — Cet homme, madame,
» ne parle aux domestiques que lors-
» qu'il a besoin de leurs services ».

La princesse fait un effort. Elle se tourne vers M. Martin; elle ouvre les

yeux, et paraît douter de ce qu'elle voit.
« C'est moi, madame, c'est bien moi.
» — Que me voulez-vous encore, cruel
» homme que vous êtes? — Cruel homme,
» dites-vous! Quelle épithète vous don-
» neront donc vos victimes? Vous avez,
» sur l'une, des droits auxquels vous
» donnez la plus révoltante extension;
» vous n'en avez aucun sur l'autre, et
» je veux la tirer de vos mains. Où est-
» elle? — Je ne vous le dirai pas. — Ma-
» dame, le prince, votre époux, est un
» des hommes que j'ai le plus aimés,
» parce que j'avais pour lui une profonde
» estime. — Et voilà pourquoi je ne vous
» crains pas. — C'est par respect pour
» sa mémoire, que je me suis borné à
» vous suivre de Berlin ici, observant
» tout, et attendant de quelque circons-
» tance heureuse, ce que, jusqu'à pré-
» sent, vous m'avez refusé. Mais le mo-
» tif de ces ménagemens cédera enfin à
» des considérations d'une plus haute
» importance. Réfléchissez, madame, que
» la conduite que vous tiendrez aujour-

» d'lui peut influer sur le reste de votre
» vie. — Qui ne vous craint pas, ne re-
» doute personne. — Je vous entends :
» vous êtes très-bien à la cour de Russie,
» et vous croyez votre crédit inébran-
» lable. Il est vrai que le sort des sou-
» verains est d'être souvent trompés par
» ce qui les entoure; mais leurs yeux
» s'ouvrent quelquefois, et il n'y a pas
» aussi loin que vous le croyez, des mar-
» ches du trône en Sibérie.

» Au fait, madame. Vous avez tra-
» versé l'Allemagne et toute la France,
» en évitant soigneusement les grandes
» routes jusqu'à Troyes. Vos précautions
» mêmes indiquent un plan secret, que
» j'ai pénétré, que vous suivez avec opi-
» niâtreté, et dont vous voulez dérober
» l'exécution à tous les yeux, et surtout
» aux miens. — J'ai un plan, sans doute,
» et ce n'est pas à vous que je le nierai.
» Mais c'est vous seul qui m'avez fait
» traverser la plus grande partie de
» l'Europe. Croyez-vous que je ne vous
» aye pas fait observer de mon côté?

» Je savais que vous me suiviez, et je
» voulais vous dérober ma marche. C'est
» pour y parvenir que j'ai pris tous les
» chevaux qui étaient à la poste de
» Troyes, persuadée que je gagnerais
» quelques heures sur vous. Voilà tout
» ce que je veux vous dire, tout ce que
» vous saurez. — Et c'est à Troyes que
» j'ai perdu de vue cette voiture mys-
» térieuse qui a marché pendant trois
» jours en avant de la vôtre. Je ne vous
» demande pas qui était dans cette voi-
» ture, je le sais comme vous. Vingt fois
» j'ai été tenté de la faire arrêter, et je
» n'ai été retenu que par la crainte d'un
» éclat qui vous eût diffamée. Finissons.
» Qu'est devenue cette voiture? — Je me
» tais. — Vous n'ignorez pas, madame,
» que mes conjectures sont souvent assez
» justes : vous persistez à vous taire, et
» vous entrez en Normandie, et vous
» vous dirigez vers les bords de la mer!
» Très-vraisemblablement, ce n'est pas
» vous qui allez vous embarquer ».

Ici, M. Martin fixe la princesse, et

remarque une altération sensible dans ses traits. « Vous paraissez revenir à »des sentimens de modération. Parlez, »parlez, madame. Il y a toujours quel»que grandeur à avouer ses fautes; il »est toujours temps de les réparer. — »Quand j'ai pris un parti, je suis iné»branlable ».

Monsieur! monsieur! crie une voix qui arrive toujours à l'oreille de M. Martin. Il sort, il descend. Bertrand le tire à part, dans le fond de la cour. « Ma»tiska, lui dit-il, a conduit sous cet ap»pentis un domestique de la princesse, »et lui a parlé bas. Je me suis glissé »près d'eux, à la faveur de l'obscurité, »et cependant je n'ai pu entendre que quelques mots sans suite : pas de temps »à perdre..... Un cheval de poste..... à »Dieppe..... Bolesko..... ah! monsieur! »Bolesko, qui a si indignement abusé »de ma crédulité! — A Dieppe, a dit »Matiska, à Dieppe! C'est là qu'il faut »aller. Mon cher Bertrand, des che»vaux de poste, à l'instant, à la minute,

» On veut précipiter l'accomplissement » de l'infernal projet : il faut prévenir » ces gens-là. Allez, courez ; moi, je vais » faire garnir les coffres de la calèche ».

M. Martin donne ses ordres. Il met ses chevaux en subsistance dans l'hôtel : il les reprendra au retour.

Bertrand revient. Lui et M. Martin aident aux postillons. En un clin d'œil tout est prêt. Six francs aux guides, dit M. Martin. On est en voiture ; on est parti.

J'entends déjà les observations de la critique. Comment M. Martin, qui voyage avec ses chevaux, a-t-il pu dépasser la princesse, qui court la poste? La remarque est tellement importante, que je ne peux m'empêcher d'y répondre.

De Berlin à Paris, M. Martin avait été en poste comme la princesse. Cette dame, qui cherchait à le dérouter, s'était arrêtée dans la capitale de la France, et s'y tenait bien cachée.... Elle le croyait, au moins. Mais il y a à Paris des ins-

pecteurs d'hôtels garnis, qu'on ne paye pas cher, et qui ne s'effrayent pas d'un cadeau, offert de bonne grâce. Il était défendu aux gens de la princesse de mettre le pied dans la rue; mais son train était assez remarquable pour que M. Martin sût, dans les vingt-quatre heures, qu'elle logeait à l'hôtel des Princes, rue de Richelieu.

Bertrand, avec son faux nez, était allé prendre dans cet hôtel un logement modeste. Il ne tarda pas à s'approcher de mademoiselle Eliska, la plus jeune et la plus causeuse des femmes de la princesse. Il ne lui parlait que de la pluie et du beau temps, de peur de se rendre suspect : il voulait la voir venir. Mademoiselle Eliska était très-réservée. Mais une jeune femme de chambre a toujours quelques petites affaires, que ne lui fait pas entièrement oublier le zèle avec lequel elle sert sa maîtresse. Eliska avait connu, à Pétersbourg, un très-joli chasseur, attaché à la maison d'un grand seigneur, actuellement am-

bassadeur de Russie en France, et elle désirait beaucoup ne pas quitter Paris sans renouveler connaissance avec lui. Elle était aux arrêts dans l'hôtel; elle n'avait donc qu'un moyen : c'était d'y appeler son chasseur. Elle voulait que sa lettre lui fût remise en main propre, parce qu'il avait fait la sottise de se marier, et la sottise plus forte d'avoir permis à sa femme de le suivre. Eliska regardait Bertrand comme son ami, et elle le pria de vouloir bien se charger de faire sa commission.

Bertrand accepte, avec empressement, cette marque de confiance; il déclare même qu'il s'en tient très-honoré. Mais au premier coin de rue, il ouvre la lettre, ce qui n'est pas très-bien, et ce qui ne lui fut pas difficile : le pain à cacheter était encore mouillé. Ses motifs, que vous connaîtrez plus tard, le rendent excusable.

Mademoiselle Eliska ne savait rien des grands projets de madame. Mais, en allant et venant, elle saisissait toujours

jours quelque chose de ce qui se disait entr'elle et Matiska. Elle informait le chasseur, d'un style passionné, qu'elle avait, au plus, trois jours encore à passer à Paris, et elle l'invitait à en tirer le plus grand parti. Elle ajoutait que l'occasion n'était pas à négliger, parce qu'il y avait lieu de croire qu'ils ne se reverraient de long-temps : elle avait entendu qu'on allait en Normandie, et on avait parlé de retourner à Pétersbourg par les Pays-Bas, le Hanovre et la Pruse.

Bertrand recachète la lettre, et la porte à son adresse. Il court chez M. Martin, et lui fait part de ce qu'il a appris. M. Martin le charge d'acheter deux chevaux, et de les conduire à Saint-Germain : il prévoit déjà le parti qu'il en pourra tirer. Il se rend dans cette ville, la veille du jour où madame devait quitter Paris, et M. Bertrand, avec son faux nez, s'établit de planton dans la rue qui communique au chemin de Paris. La princesse arrive le soir, et s'arrête pour coucher. Le lendemain, M. Martin part

une à une heure à laquelle femme de distinction ne s'est jamais levée. Vous savez le reste.

Le soleil paraissait à peine, lorsque nos voyageurs entrèrent à Dieppe. Ils avaient eu le temps, en route, de convenir de ce qu'ils feraient en descendant de voiture, et chacun d'eux s'occupa aussitôt de remplir la tâche dont il s'était chargé.

Bertrand fit éveiller le commissaire de la marine, pour savoir quels étaient les voyageurs qui attendaient le moment de s'embarquer. Le commissaire, qui trouvait les journées assez longues en les commençant à huit heures, dit à sa cuisinière d'envoyer promener Bertrand. Bertrand, qui n'était pas venu à Dieppe pour s'y promener, insista, et voulait à toute force parler au commissaire. La cuisinière, rigoureuse observatrice de sa consigne, se mit en travers de la porte, et jura à Bertrand qu'il n'irait pas plus loin. Bertrand protesta que la perte d'une heure pouvait lui en occa-

sionner une qui serait irréparable. La cuisinière cessa de discuter, et resta ferme à son poste.

Pendant qu'ils se regardent, face à face, M. Martin est sur le port. Les marins quittent volontiers leur lit, quand ils n'ont plus rien à y faire, et M. Martin trouve à chaque pas des gens prêts à lui répondre. En moins d'une heure, il sait l'histoire et la destination des quinze à vingt bateaux que peut contenir le port de Dieppe. On allait équiper les uns pour la pêche du hareng; d'autres prenaient un chargement de cidre, destiné à être baptisé à Paris; celui-ci devait porter des eaux-de-vie à Jersey; celui-là allait fournir aux habitans du nord des États-Unis d'Amérique de quoi se vêtir chaudement en allant à la chasse aux castors.

M. Martin termine ici ses questions, et commence à réfléchir. Pour juger de ce que fera quelqu'un qu'on veut pénétrer, pensait-il, il faut se mettre à sa place. Si j'étais la princesse, aurais-je

donné ordre à Bolesko d'aller à la pêche aux harengs, ou de retourner par mer à Paris? Non, certainement. L'enverrais-je à Jersey? cette île est trop près des côtes de France. Mais le territoire des Etats-Unis est immense. On peut, en s'enfonçant jusqu'à ses dernières limites, être inconnu au reste de l'univers: c'est à bord de ce brick que s'embarquera Bolesko.

M. Martin s'arrête donc devant l'Hirondelle, et observe ce qu'on y fait. Bientôt certaines dispositions lui annoncent un départ très-prochain. Il ne balance pas, et il entre dans le bâtiment. Il salue le capitaine, et il engage la conversation. Il apprend qu'on doit mettre à la voile à la marée du soir. «Vous avez sans doute, dit-il, quelques »passagers qui veulent aller respirer »un air libre? Non, monsieur, je n'ai »personne». Cet homme me tromperait-il, pensa M. Martin? Est-il de connivence avec ce fripon de Bolesko? Il est constant qu'il n'y a encore aucun pas-

sager à bord : je ne quitterai pas le quai; j'y passerai toute la journée, s'il le faut.

Il se promenait en long et en large, lorsqu'il vit arriver Bertrand, hors d'haleine, et la joie dans les yeux. « Ils sont »ici, ils sont ici, lui cria-t-il, d'aussi loin »qu'il l'aperçut. En sortant de chez le »commissaire de la marine, qui m'a fait »positivement mettre à la porte, j'ai »rencontré le domestique que Matiska »a expédié hier au soir. Il a quitté sa »livrée; il marchait précipitamment; il »a passé près de moi sans me recon»naître, et c'est ce que je craignais : il »m'a vu avec mon faux nez à l'hôtel »des Princes. — Vous l'avez suivi, sans »doute? — Je n'y ai pas manqué. Venez, »venez, je vais vous conduire à leur »auberge, et j'abandonnerai à votre sa»gesse la direction que vous croirez »devoir donner à un dénouement que »depuis si long-temps nous désirons »tous les deux ».

A peine finissait-il de parler, qu'ils

virent ce même domestique, accompagnant une voiture à bras, chargée de malles, qu'il dirigeait vers le bâtiment destiné pour l'île de Jersey. « L'observateur le plus exercé peut se tromper, »dit M. Martin. Mais je les devine à »présent : ils vont à Jersey, où ils se»ront à l'abri de toutes poursuites, et »là, ils profiteront de la première occa»sion favorable pour mettre l'immen»sité de l'océan entr'eux et nous. Pas »mal vu, pas mal vu. Mais ne perdons »pas de temps en vaines réflexions : le »moment d'agir est arrivé ».

M. Martin marche droit au domestique, et lui frappe fortement sur l'épaule. « Eric, tu m'as vu hier soir, et »tu ne te doutais pas que je pusse être »ici si matin ». Le domestique s'arrête, et la frayeur se peint dans tous ses traits. Il balbutie que ce n'est pas à lui à juger les motifs des ordres qu'il reçoit; que son devoir est de les exécuter. « En Russie, on donne le knout »aux serviteurs zélés de ton espèce; ici,

»on les envoie aux galères. Tu sais ce »que je peux : obéis en silence; c'est le »seul parti qu'il te reste. Fais retourner »ta brouette, et conduis-nous à l'au»berge d'où elle est sortie ».

Ils avaient remonté le port, et ils rentraient dans la ville, lorsque Bertrand reconnut Bolesko, qui descendait vers la mer. Une jeune personne tenait son bras, et marchait de manière à faire croire qu'on n'usait envers elle d'aucune violence. Bertrand remet son faux nez dans sa poche, et s'élance sur Bolesko. »Reconnais-moi, et tremble, lui crie-t-il ». La jeune personne se jette dans ses bras.

« Ce n'est pas ici qu'on peut s'expli»quer, dit M. Martin. Conduisons ma»demoiselle à notre auberge; qu'on y »transporte ses effets. Bolesko, marchez »devant nous ».

MM. Martin et Bertrand produisaient sur Bolesko une impression telle, qu'il ne put que baisser la tête en signe d'acquiescement. On traverse la ville dans le plus grand silence. On arrive à l'au-

berge : on s'enferme chez soi. La jeune personne se précipite de nouveau dans les bras de Bertrand. « Mon père!..... »Mon père, s'écrie-t-elle d'une voix »étouffée, combien j'étais loin de croire »que je vous reverrais sitôt »!

Des larmes abondantes coulaient de ses yeux, et se confondaient avec celles de Bertrand. « Ah, dit-il à Bolesko, j'a»vais juré ta mort. Mais la colère s'é»teint dans un cœur où régnent la joie »et le bonheur ».

M. Martin partageait le ravissement de Bertrand et de sa fille; mais il conservait toute sa tête. Il avait vu Bolesko s'approcher, à plusieurs reprises, d'une croisée ouverte; son air égaré et sinistre l'avait frappé. « Tu es bien le maître, »lui dit-il, de te jeter par la fenêtre. Tu »te feras justice : vas, je ne te retiens »pas. Cependant, si tu veux être docile, »je te permettrai de retourner auprès »de ta maîtresse, qui sans doute com»blera de ses bontés l'agent intelligent »et adroit qui a si bien rempli ses vues.

» Sois vrai. Où conduisais-tu Paula?
» — A Jersey. — Et de là? — Au Brésil.
» — J'entends. L'autorité arbitraire y
» règne, et l'inquisition y a des cachots.
» Tu aurais dénoncé au Saint-Office qui-
» conque aurait essayé de tirer cette
» jeune personne de tes mains. Diable!
» c'est du génie cela. Mais qu'allais-tu
» faire sur le bord de la mer, puisque le
» bâtiment qui devait te porter à Jersey
» n'est pas encore prêt à appareiller?
» — La princesse m'a dépêché Eric cette
» nuit. Il m'a apporté l'ordre de m'em-
» barquer à l'instant, n'importe com-
» ment. J'ai été, à la pointe du jour,
» m'entendre avec le patron, et arrêter
» une barque qui aurait longé la côte
» jusqu'à Fécamp, où le Saint-Pierre au-
» rait relâché, et nous aurait pris. — Tu
» es un grand coquin. — Comme il vous
» plaira, monseigneur. — Prends une
» plume, écris ta déposition, et signe-
» la. — Monseigneur!..... — Fais ce que
» je te dis, ou saute par la fenêtre.....
» Tu voudrais ne faire ni l'un ni l'autre.

» Il faut opter cependant; à moins, toutefois, que tu n'aimes mieux être arrêté; » et pour cela je n'aurai qu'un mot à » dire. Ah, tu prends la plume : c'est » très-bien. Je vais te dicter, si tu le » permets. Il est bon que tu confesses » comment tu as surpris la confiance » de M. le comte, au moment où il fut » persécuté et proscrit. Pendant que tu » écriras, cette enfant et son père se dé- » dommageront un peu du mal que tu » leur as fait. — Mais, monseigneur, quel » usage voulez-vous faire de cette pièce? » — Me crois-tu fait pour me venger » d'un être tel que toi? Je veux joindre » ce titre à ceux que j'ai déjà, et les op- » poser ouvertement à la princesse, si » elle tente quelque chose encore contre » le repos de cette famille. Conseille-lui » de la laisser en paix, entends-tu? » Allons, écris.

» Je déclare que je suis un grand co- » quin. — Mais, monseigneur..... — Que je » suis un grand coquin. As-tu mis? Bon.

» Je suis un grand coquin,

» 1°. Parce que j'ai servi, pour de l'or, » des passions haineuses, et des intérêts » auxquels j'étais tout-à-fait étranger.

» 2°. Parce que j'ai feint de détester » les persécutions exercées sur le comte » Obinski, afin de surprendre sa con- » fiance, uniquement pour lui enlever » sa fille.

» 3°. En ce que j'ai abusé de l'ascen- » dant que j'ai pris sur lui, jusqu'à l'a- » mener à me faire connaître l'asile où » il avait caché Paula.

» 4°. En ce que, pour consommer mes » détestables desseins, sans éprouver de » difficultés de la part de la noble de- » moiselle, j'ai tiré du comte une lettre » ainsi conçue :

» Paula, vous devez avoir encore cette » lettre. — Monseigneur, elle ne m'a ja- » mais quittée. — Donnez-la-moi. Allons, » écris ».

« Ma chère et infortunée fille, un homme de bien a pitié de nos maux. Révolté de la conduite de la princesse,

il la quitte pour s'occuper uniquement de nous. Que Dieu le récompense!

» Que Dieu le récompense! Ah, drôle, » s'il te traite selon tes mérites..... Pour- » suis.

» Tous les yeux sont ouverts sur moi. Je ne peux tenter de me réunir à toi, sans nous exposer à de plus grands malheurs. Laisse-toi conduire par le digne Bolesko.

» Le digne Bolesko »!

» Il te tirera de la Pologne, et te conduira sur une terre étrangère.

» Très-étrangère en effet. Au Brésil »!

» Adieu, ma chère fille, je te bénis. Espérons que des jours plus heureux luiront enfin pour nous ».

« As-tu écris? — Oui, monseigneur. » — Poursuis ».

« Je suis un grand coquin,

» 5°. Parce que cette lettre, qui de- » vait me rappeler à l'honneur, n'a été » pour moi qu'un moyen de sécurité » dans la marche infâme que j'ai adoptée.

» Allons, signe.

» Je ne te demande plus rien. En te » dictant, il m'est venu des idées plus » justes que les premières. Non, tu ne » reverras pas ta maîtresse : tu sens » bien que si la princesse me force à » lui intenter une affaire, tu seras né- » cessairement impliqué au procès, et » tu ne te soucies pas de cela du tout. » Tu vas t'embarquer à l'instant. Tu » resteras à Jersey, où tu te trouveras » aussi bien qu'ailleurs, et tu y mange- » ras l'argent de la princesse. Tu es » ignorant, paresseux, et tu aimes tes » aises. Pour te les procurer, tu feras » de nouvelles sottises, et tu finiras par » être pendu. Va-t-en.

» Paula, il y a long-temps que je vous » cherche, et je mérite bien que vous » m'embrassiez aussi. — Ah, monsei- » gneur, je vous suis dévouée pour la » vie! De quels dangers vous venez de » me tirer!

» — Je ne vous demande pas si ce » drôle est resté avec vous dans les » bornes du respect. Il avait besoin de

» toute votre confiance, et un seul mot » hasardé vous eût éclairée. Ah, ah, ah, » ah! — De quoi riez-vous donc, mon- » seigneur? — Je ris de la princesse, » qui a fait cinq cents lieues, pour se » voir enlever votre fille presque sous » ses yeux. C'est une terrible chose que » de faire le mal! On n'a pas un moment » de repos; on ne se fie pas même à ses » complices, et la princesse a voulu s'as- » surer, par elle-même, que ses ordres » seraient exécutés. Elle perd cent mille » roubles, au moins, car il fallait cela » pour éblouir son Bolesko, qui n'était » pas dépourvu de ressources. Ah, ah, » ah, ah!

» Ah çà, M. le comte, vous n'avez » pas dîné à Achères; vous n'avez pas » soupé à Pontoise, et vous avez pris » très-peu de chose de là ici. Il faut » quitter ce régime-là : il n'est pas sain. » Nous allons faire un déjeûner de fa- » mille, aussi bon qu'on pourra nous le » donner. La satisfaction, la gaîté le ren- » dront délicieux.

» Mon ami, notre incognito nous a » été utile : il faut le reprendre, car enfin nous ne savons ce que peut machiner encore la princesse, et j'ai une » répugnance invincible à la déshonorer. Redevenez Bertrand, et moi Martin. Paula s'appellera Sophie. C'est un » nom français, un nom ordinaire, qui » ne pique en rien la curiosité. De la » jeunesse, des charmes, un nom étranger avec cela, peuvent donner lieu à » des questions embarrassantes. Voilà » qui est convenu, n'est-il pas vrai ? » — Oui, M. Martin ».

M. Martin sonne, et demande ce qu'il y a de mieux. « Ah..... la fille, nous » sommes venus à Dieppe tout exprès » pour manger des huîtres : vous ne » manquerez pas de nous en donner ».

Pendant qu'on arrange le couvert, Sophie et Bertrand causent dans un coin : ils ont tant de choses à se dire ! M. Martin se promène, s'assied, leur adresse quelques mots, se parle à lui-

même, et rit de tout. « Ma foi, s'écria-
» t-il, quand la servante fut sortie, j'ai
» fait quelques bonnes actions dans ma
» vie : aucune ne m'a procuré un plai-
» sir aussi vif que celle-ci..... La prin-
» cesse!.....: Ah, ah, ah! ses cinq cents
» lieues..... Ses cent mille roubles.....
» Son Bolesko, qui sera pendu sans que
» nous nous en mêlions..... C'est
» bon, c'est bon, c'est charmant! Ah,
» ah, ah »!

Sophie s'était livrée à ce que les sen-timens de la nature ont de plus tendre et de plus touchant. Mais un père ne remplit pas tout-à-fait un cœur de dix-sept ans : toute fille jeune et jolie est nécessairement sensible. Sophie laissa échapper le nom de Stanislas, et baissa les yeux. Elle les releva, en rougissant, et les porta tour à tour sur Bertrand et sur M. Martin. Ce dernier la pénétra aussitôt : il ne fallait pas, pour cela, être bien fin observateur. « Ma chère enfant,
» dans quelque position que vous vous
» trouviez, vous verrez que tout est

» mêlé de bien et de mal. De quoi jouis-
» rait-on, si on était toujours heureux?
» On n'aurait pas d'idée d'un autre état,
» et alors on n'apprécierait rien. Une
» sensation pénible remue l'âme, lui
» fait regretter le passé, la force à tout
» faire pour embellir l'avenir.

» Vous étiez heureuse tout-à-l'heure.
» L'idée de Stanislas vient de vous affec-
» ter douloureusement. Mais l'attache-
» ment même que vous lui portez vous
» aidera à supporter la peine, et bien-
» tôt l'espérance viendra vous ranimer.
» Stanislas n'a encore que vingt ans:
» vous pouvez attendre l'un et l'autre.
» La princesse le retient dans quelque
» forteresse, je n'en doute pas; mais si
» la sécurité amortit le sentiment, les
» obstacles le nourrissent; les mauvais
» traitemens irritent; la tête se monte,
» et quand elle veut irrévocablement ce
» que désire le cœur, ils bravent toutes
» les puissances, et triomphent tôt ou
» tard. Stanislas refusera à la persécution
» ce qu'il eût peut-être accordé aux in-

» sinuations, aux prières, à la tendresse
» de sa mère.

» — Il est prisonnier! Ah, monsei-
» gneur..... — M. Martin. — M. Martin,
» ne ferez-vous pas pour lui ce que vous
» avez fait pour moi? — J'ai voulu tirer
» une fille des mains de son ravisseur
» pour la rendre à son père : je le de-
» vais, et tous les honnêtes gens m'ap-
» prouveront. Mais que diraient-ils si,
» tenant une conduite tout-à-fait oppo-
» sée, méconnaissant les droits d'une
» mère, je lui enlevais son fils, et pour-
» quoi? pour lui faire contracter un ma-
» riage que rejette la princesse. Sophie,
» voudriez-vous entrer dans une famille
» qui vous repousse? Il ne vous reste
» rien : voudriez-vous qu'on dise à la
» cour et à la ville qu'un misérable in-
» térêt a déterminé votre père à oublier
» de justes sujets de ressentiment? Mon
» enfant, votre âge est celui des illu-
» sions; au mien, tout doit être rai-
» sonné. Je vous aime tendrement, vous
» n'en pouvez douter : croyez que je

» m'occuperai sans relâche de votre
» bonheur, mais par des moyens que
» je pourrai toujours avouer hautement.
» Laissez-vous donc conduire.

» Après un déjeûner comme celui-ci,
» on peut marcher le reste de la jour-
» née, n'est-il pas vrai, M. Bertrand?
» — Très-certainement, M. Martin.
» — Quelques heures de sommeil nous
» feraient grand bien à tous deux; mais
» je suis d'avis de remettre cela à ce
» soir : il est inutile de nous rencon-
» trer ici avec la princesse. Je ne serais
» cependant pas fâché de lui adresser
» quelques-unes de ces plaisanteries
» amères, qui ajoutent à un dépit déjà
» très-violent : ce serait une vengeance
» bien légitime et assez innocente. Mais
» je crois qu'il est plus sage de lui dé-
» rober la route que nous allons tenir.
» Elle est immensément riche, et ici,
» comme ailleurs, on fait bien des choses
» avec de l'argent : nous serions dans
» des inquiétudes continuelles.

» Nous sommes venus par Gournay

» et Neufchâtel. Retournons par Aumale
» et Beauvais. Nous reprendrons mes
» chevaux à Pontoise, et nous parlerons
» en route du lieu où il conviendra de
» vous fixer. Mes amis, les circonstances
» actuelles vous condamnent à l'obscu-
» rité. Résignez-vous, et attendez, sans
» impatience, des temps plus heureux.
» Mon cher Bertrand, faites demander
» des chevaux de poste ».

Voilà encore nos voyageurs en route. Cette fois, la calèche est parée des grâces de la jeunesse, de la candeur et de l'amabilité.

M. Martin pensa d'abord que Bertrand et sa fille vivraient plus ignorés dans une ville immense qu'ailleurs. Il réfléchit bientôt que Bertrand ne pouvait toujours porter son faux nez; qu'il pourrait être rencontré par quelqu'un de la légation russe, par quelque seigneur polonais, et souvent on fait du mal sans s'en douter : un mot échappé arriverait peut-être jusqu'à la princesse, et il y a, dans Paris, dix mille individus

qui se lèvent tous les jours sans savoir comment ils dîneront, et qui dînent cependant.

Les petites villes présentent d'autres inconvéniens. On trouve là beaucoup de gens qui n'ont d'autres affaires que de se mêler de celles des autres. Dans un village, au contraire, tout le monde est occupé. M. Martin termina ses observations en proposant à Bertrand de se fixer à Achères.

» Cela est bien vu, M. Martin, mais » votre sorcellerie?..... — Oh, ma sorcel- » lerie! je désabuserai les habitans aussi » facilement que j'ai détrompé le maire ».

On arrive à Beauvais, on soupe bien, et on se couche.

On se lève le lendemain, frais, dispos et contens. « Je vous croyais meilleur » observateur, M. Bertrand. — Com- » ment cela, M. Martin? — Sophie, sans » être richement mise, est pourtant » vêtue en fille de condition, et les ha- » bitans d'Achères ne sont pas aveugles. » Sans finesse, sans intention, ils re-

» marqueront demain ce qui leur sera » échappé aujourd'hui, et les caquets, les » interprétations.... — Diable! vous avez » raison, M. Martin. Je vais courir la » ville, et tâcher de trouver ce qu'il faut » pour ranger Sophie dans le tiers-état ».

Il trouve très-promptement de quoi faire quatre garde-robes de filles de bons fermiers. Mais la longueur, mais la largeur..... Bertrand revenait à l'auberge, prenait ses mesures avec un ruban, retournait chez les marchandes, achetait, payait, emportait, reconnaissait qu'il s'était trompé, retournait encore, changeait, et perdait, selon l'usage, sur chacun de ses marchés. Sophie eut enfin tout ce qu'il lui fallait.

« Je crois, M. Martin, qu'il est bon » maintenant de vider les malles, et de » brûler ce qui ne doit pas être vu à » Achères; vendre ou donner cela ici, fe- » rait naître des soupçons. — A la bonne » heure, mon cher ami. Vous vous for- » mez, et je vous en félicite ».

M. Martin fait faire du feu, parce que,

dit-il, il a le frisson. Il ordonne qu'on monte les malles, et tout s'arrange comme l'a réglé M. Bertrand. Les malles sont remises devant et derrière la calèche; les chevaux sont là; et on part pour aller dîner à Pontoise.

« J'ai toujours remarqué, dit M. Martin, que les grandes toilettes sont désavantageuses à toutes les femmes. » Elles sont, pour la jeunesse et la beauté, » une sorte de travestissement; elles font » remarquer davantage la vieillesse et » la laideur. Y a-t-il rien de plus » agréable qu'une jolie main? Qu'en » voit-on, quand tous les doigts sont » chargés de bagues? Tout cela n'est » qu'un luxe d'ambition, et tout ce qu'on » lui laisse gagner est perdu pour la na» ture. Regardez Sophie, avec sa petite » cornette nouée sous le menton, son » juste de bazin, qui ne lui va pourtant » pas très-bien, son jupon de nankin, » son tablier de taffetas vert et ses sou» liers de prunelle noire; regardez-la, » et dites-moi s'il est possible d'être

» plus jolie. Vêtue ainsi, elle n'éblouira » personne, sans doute, que par sa » beauté; mais combien cet éclat est » supérieur à celui des diamans!

» Je voudrais que chacun s'habillât » selon son état et ses moyens. Une mise » simple, mais soignée, serait favorable » à toutes les femmes. Elles ne se trom- » pent jamais sur ce qui leur sied; mais » il faut toujours paraître plus opulente » que ses égales: de là cette lutte sourde » et continuelle, qui a dérangé bien des » fortunes, et qui en renversera encore ».

En raisonnant, en riant, en déraisonnant, on fait du chemin, sans s'en apercevoir. On fut étonné d'être à Pontoise, au moment où on y pensait le moins.

Là, on apprit que la princesse en était partie la veille à deux heures. « Si elle » a marché la nuit, dit M. Martin, elle » ne doit pas être à dix lieues de Pon- » toise, quelque route qu'elle ait prise, » et qu'a-t-elle eu de mieux à faire, en » arrivant à Dieppe, que de tempêter,

me

» me maudire, et remonter dans sa ber-
» line? Bertrand, ne dînons pas ici. Re-
» prenez mes chevaux, et gagnons en
» toute hâte la forêt de Saint-Germain.
» Nous nous éloignerons des routes bat-
» tues; nous nous arrêterons dans un
» fourré; nous nous y cacherons jusqu'au
» milieu de la nuit, et nous entrerons à
» Achères au point du jour, avec la cer-
» titude de n'avoir pu être suivis. Nous
» ferons fête, dans la forêt, aux provi-
» sions que j'ai fait mettre hier dans les
» coffres. Le vin sera un peu balotté,
» mais qu'importe? il vaudra mieux que
» celui qu'on boit à la glace, dans un
» palais qu'habitent les soucis. Je suis sûr
» que nulle part il n'y en a de bon pour
» la princesse ».

On arrive à la lisière de la forêt; on met pied à terre, de peur d'accident, et on mène les chevaux par la bride. Un de ces messieurs marche derrière la voiture, se tourne à chaque instant, et regarde s'il ne voit pas de figure suspecte. Un seul chevreuil fixa l'attention

de la petite caravane. Il était couvert de sang, et traînait à l'un de ses jarrets un piége qui l'avait coupé jusqu'à l'os.

Après avoir tourné pendant une heure dans la forêt, avoir manqué vingt fois de briser la calèche, on parvient à une pelouse, verte comme le printemps, dont le pourtour est ombragé par des chênes, vieux comme le château de Saint-Germain.

On dételle; on attache les chevaux au premier arbre; on porte sur le gazon ce que renferment les coffres. Pas de serviettes, de fourchettes, ni de verres. La vaisselle se compose d'un couteau et d'un gobelet de cuir qu'on se passera alternativement, et chacun a son mouchoir dans sa poche. Sophie ouvre de grands yeux, et reste debout devant la table verte. « Je vois bien, lui dit » M. Martin, que ce service très-simple » n'est pas dans vos habitudes. Mais, » mon enfant, je n'ai qu'une question » à vous faire. Avez-vous de l'appétit? » — Oui, M. Martin. — Je vous réponds

» que vous ferez bonne chère : voilà le » nécessaire; la porcelaine et le vermeil » sont le superflu ».

On s'assied sur l'herbe, Bertrand découpe, et chacun prend ce qui lui convient. Ces sortes de repas ne sont pas longs, surtout quand on n'est pas sans quelqu'inquiétude. Que fera-t-on pendant quatre ou cinq heures encore qu'on doit passer là? M. Martin et Bertrand jouent aux échecs, et Sophie s'endort en les regardant. A la chute du jour, il fallut plier l'échiquier et le remettre dans la voiture. On attela les chevaux, à l'aide d'un reste de crépuscule; on se passa les rênes au bras; on se coucha, et on invoqua le sommeil, qui fuit souvent quand on l'appelle.

Bertrand pensait à ses affaires, lorsqu'un petit vent frais lui passait sur la figure, et le forçait à ouvrir les yeux. M. Martin s'assoupissait, s'éveillait, trouvait le temps long, et faisait sonner sa montre à chaque quart d'heure. Sophie dormait comme on dort à son âge.

Il était minuit, et M. Martin crut voir dans l'éloignement un point lumineux. Il regarde, il observe, et bientôt il est convaincu que la lumière s'approche de la salle verte. Il pousse son ami, et lui montre le flambeau ambulant. « Je ne » sais ce que ce peut être, lui dit-il tout » bas, mais je dirai bien ce que ce n'est » pas : des voleurs, des gardes forestiers, » soit qu'ils veulent surprendre, soit » qu'ils craignent d'être surpris, ne por- » tent pas de lumière ». Que feront-ils? Eveiller Sophie, c'est lui donner des inquiétudes, peut-être sans fondement. Marcher droit à la lumière, sans rien savoir, sans avoir par conséquent rien prévu, c'est vraisemblablement se compromettre. On convient de se recoucher, et de laisser passer le flambeau : le pis-aller sera de se servir de ses pistolets, si on y est absolument forcés.

La lumière avance toujours. Quelques secondes encore, et celui qui la porte va s'embarrasser les jambes dans celles de nos voyageurs. Un chien, qui marche

en avant, s'arrête devant eux, et se met à aboyer. La lumière disparaît.

Le chien était devenu muet, parce qu'il avait trouvé les débris du dîner. On s'observait mutuellement, et cette situation est loin d'être agréable. M. Martin se décida à en sortir, n'importe à quel prix. « Qui vive, cria-t-il d'une voix » qu'il s'efforça de grossir? Qui vive, » vous-même, lui répondit une voix de » tonnerre? — Nous sommes des voya- » geurs égarés dans la forêt. — Oui? hé » bien, restez-y ». L'interlocuteur siffle son chien, et paraît décidé à battre en retraite. Le chien tenait le manche d'un jambonneau, dont aucun sifflet ne pouvait le détacher. Son maître ne sachant ce qu'il peut être devenu, tourne, à une distance respectueuse, en longeant la salle verte, et en continuant de siffler. On ne décrit pas, la nuit, un cercle bien exact, et le front de l'homme au chien vient frapper celui d'un des chevaux. « Ah, mon dieu, ce sont des gendarmes! » — Hé, non. Nous sommes égarés, vous

99920

» dis-je. Approchez-vous, je vais vous » mettre la main sur notre voiture ».

Ce bruit confus de voix éveille enfin Sophie. Elle ouvre les yeux, étend les bras, et demande ce que cela veut dire. « Les gendarmes ne mènent pas leurs » femmes en embuscade, dit l'homme » que M. Martin cherche à rassurer ». Il s'approche; il s'assure qu'il y a bien là une calèche, et commence à respirer librement. Bertrand remet ses pistolets dans sa poche, aussi tranquillement qu'il les en a tirés.

« Comment avez-vous imaginé que » des gendarmes seraient ici, à cette » heure, avec leurs chevaux, dans des » halliers, à une demi-lieue de toute es- » pèce de route? — Ma foi, quand on a » peur, on ne raisonne plus. — Ne pou- » vons-nous savoir enfin qui vous êtes? » — Je suivais, à l'aide de ma lanterne » sourde, les traces de sang d'un animal » qui est parvenu à arracher mon piége, » et qui l'emporte avec lui. — Ah, vous » êtes un braconnier. Ce métier-là est

» fatigant. Venez prendre un verre de » vin; cela ne vous fera pas de mal. — » Et c'est la bonne manière de faire » connaissance avec quelqu'un ». Il tire sa lanterne de sa poche, en tourne le verre, et porte sa lumière sous le nez de nos voyageurs..... Il jette un cri; la lanterne tombe de sa main; il s'enfuit, il court, il trébuche, il tombe; il se relève pour courir encore.

« Que diable, dit Bertrand, nos figures » n'ont rien d'épouvantable; celle de So- » phie est au moins rassurante. De quoi » donc cet homme a-t-il pu s'effrayer? » Voyons, M. Martin, si votre talent » d'observateur ira jusqu'à éclaircir ceci. » — Ma foi, je vous avoue que je suis » en défaut. Au reste, ce braconnier est » en fuite : occupons-nous de nos pro- » pres affaires ».

Sophie était alarmée, hors d'elle. Elle exprima fortement le désir de s'éloigner d'un lieu où on est obligé de se mettre en défense contre des ennemis qu'on ne connaît, ni ne voit, que lorsqu'on

les a sur les bras. Bertrand n'eut pas besoin de presser M. Martin de se rendre au vœu de sa fille : toujours prompt à obliger, il fut relever la lanterne, sans laquelle il eût fallu vraisemblablement attendre le jour, pour se tirer des taillis dans lesquels on s'était engagé. Un observateur n'est pas obligé de penser à tout. Mais M. Martin remarquait, avec beaucoup de sagacité, qu'il arrive toujours quelque circonstance heureuse, dont la vanité cherche souvent à se faire honneur, quand on n'a eu que le très-petit mérite d'en avoir su profiter.

M. Martin marcha en tête de la voiture. Il tâchait, à l'aide de sa lanterne, de reconnaître l'herbe qu'ils avaient foulée, les branchages qu'ils avaien brisés en venant. Bertrand conduisait les chevaux, aussi bien que le lui permettait la faible lueur de la lanterne. Sophie marchait entre ses deux protecteurs.

Tout-à-coup M. Martin s'arrête, il recule, il écoute. Il croit entendre à deux pas de lui des soupirs, une sorte

de gémissemens. Il s'avance, sa lanterne d'une main, et un pistolet de l'autre. Bertrand quitte les chevaux, et se précipite sur les pas de M. Martin. Sophie tremblait comme la feuille, lorsqu'elle les entendit rire tous deux aux éclats : c'était le pauvre chevreuil du braconnier, qui expirait de fatigue, d'épuisement et de douleur.

« Oh, oh, dit Bertrand, nous régale-» rons avec cela les notables d'Achères; » nous en enverrons un quartier à cha-» cun, et nous serons au mieux dans » leur esprit. Qui sait si ce chevreuil-là » ne me fera pas un jour adjoint du maire, » ou au moins membre du conseil mu-» nicipal? — Vous avez raison, Bertrand. » Petites causes et grands effets; cela se » voit tout les jours. Portons ce chevreuil » dans la calèche ».

C'est quelque chose de bien singulier que ce qu'on appelle le hasard, disait M. Martin. Un pauvre diable vient furtivement tendre un piége dans la forêt; une bête s'y prend; il la cherche, et

croit, avec quelqu'apparence de raison, la mettre sur son épaule, et l'aller vendre au marché de Pontoise ou de Saint-Germain : pas du tout; c'est nous qui l'emportons; nous qui n'avons rien fait pour l'avoir, qui même n'y pensions pas. Cela me rappelle le *sic vos non vobis*, de Virgile.

M. Martin allait revenir sur le hasard, et prouver que nous nommons ainsi un effet dont la cause nous échappe; mais que tout étant lié par des lois éternelles et nécessaires, il était impossible que le braconnier eût le chevreuil qu'il avait pris, et qu'il l'était également qu'il ne fût pas mangé à Achères. Il préparait, à ce sujet, des argumens irrésistibles, lorsqu'il fut ramené à des idées moins abstraites par deux voix qui crièrent ensemble : Halte-là.

Encore une aventure, dit M. Martin. On s'approche, et nos voyageurs reconnaissent deux gardes forestiers, à leurs bandoulières. « Que faites-vous ici, mes» sieurs? — Vous le voyez bien : nous

» cherchons à retrouver notre route. —
» Vous êtes des braconniers. — Des
» braconniers, qui chassons la nuit, avec
» une calèche, deux chevaux, et une
» demoiselle, qui aimerait mieux être
» dans sa chambre qu'ici. Cela serait
» nouveau, par exemple. — Oh, on use
» de toutes sortes de moyens pour nous
» tromper, et celui-là en vaut bien un
» autre. — Non, ce ne sont pas des bra-
» conniers! Viens ici, Thomas; vois-tu
» ce chevreuil, qui a encore au pied le
» piége dans lequel ils l'ont pris? allons,
» messieurs, marchez entre nous deux,
» et vous, mademoiselle, mettez-vous au
» milieu. Messieurs, dit Bertrand, nous
» savons obéir aux lois; mais soyez moins
» durs dans vos expressions. On ne sait
» pas toujours à qui on parle; d'ailleurs
» vous n'êtes pas les plus forts, quoique
» vous ayez chacun un fusil. Voyez-vous
» ces pistolets à deux coups? M. Martin
» en a autant dans ses poches. M. Mar-
» tin! M. Martin, s'écrient les gardes-
» chasse », et ils disparaissent à l'instant.

» Allons, mon cher Bertrand, nous » sommes destinés à faire fuir tous ceux » que nous rencontrons. Voilà une nuit » bien extraordinaire! Oh! comme nous » rirons de tout cela, quand nous aurons » dormi quelques heures! Quel plaisir » pour moi de débrouiller une confusion » d'incidens, dont le nœud m'échappe » à présent »!

En discutant, en s'impatientant, en riant, on arrive enfin à un carrefour, où on trouve un poteau, portant deux planches à sa partie supérieure. Sur l'une est écrit : *Route de Pontoise,* et sur l'autre : *Route de Saint-Germain.*

« Nous voilà bien, dit M. Martin. Sui- » vons tranquillement notre chemin; » mais laissons ici ce chevreuil, qui » pourrait nous procurer quelque nou- » velle scène avant que nous soyons » chez Cognard. — Ce n'est donc pas à » Achères que des lois éternelles et né- » cessaires veulent qu'il soit mangé?—Je » n'en sais plus rien. Mais raisonnons » un peu sur ce qui vient de nous ar-

» river. Nous n'avons de sensations que
» par l'impression que produisent sur
» nous les objets extérieurs, et ces im-
» pressions se modifient d'après notre
» organisation. Il paraît que les sensa-
» tions dominantes de ces deux gardes
» naissent du bien-être dont ils voient
» jouir leurs supérieurs, et de l'espoir
» d'obtenir un jour quelque place lucra-
» tive. Poussés dans la forêt par le désir
» de se signaler et de se faire valoir, ils
» ont cédé à l'impulsion de leurs organes,
» et par conséquent à une loi de la né-
» cessité. Ils ne savaient où ils allaient.
» Peu leur importait même d'aller à
» droite ou à gauche. Une ouverture se
» présente; ils y passent, parce que cela
» leur paraît plus commode que de cher-
» cher un autre sentier, et ce sentier les
» conduit droit où nous sommes. Ce qui
» s'est passé là-bas était donc l'effet d'une
» force nécessaire et irrésistible. — Quel
» conte! S'ils avaient fortement voulu
» passer ailleurs..... — Alors, quelqu'im-
» pression étrangère à la première, et

» toujours indépendante d'eux-mêmes,
» aurait changé leur volonté, et ils au-
» raient encore obéi à des lois néces-
» saires. Notre prudence, éveillée par la
» rencontre des deux gardes, nous force
» à déposer ce chevreuil sur la lisière
» du bois : ne sentez-vous pas que notre
» conduite, calculée sur notre intérêt
» présumé, est nécessairement ce qu'elle
» doit être? — Je parierais, si je le vou-
» lais, porter ce chevreuil sur mon épaule
» chez M^m de Polmont. — Non, vous ne
» pouvez pas parier. Vous ne voulez ni
» gagner mon argent, ni avoir une pleu-
» résie : il faut donc que vous laissiez
» là le chevreuil. — Mais voilà le fata-
» lisme tout pur. — C'était le système
» des anciens. Ils plaçaient le *Fatum*
» avant tous leurs dieux, qui eux-mêmes
» y étaient soumis. — Savez-vous qu'il
» s'ensuivrait de tout cela que l'homme
» n'est pas libre? — S'il l'était, la reli-
» gion et la crainte des supplices arrê-
» teraient les grands coupables. — Il est
» donc injuste de les faire mourir? —

» Pas du tout. Un de vos membres est » gangrené : il n'est pas coupable; mais » vous le faites couper pour le salut du » reste du corps.

» Changeons de conversation. Celle-» ci n'a rien d'attrayant pour mademoi-» selle. Voyez, mon ami, voyez les rayons » du soleil levant dorer la cime de ces » arbres. Savourez cet air balsamique » qui joue à travers le feuillage. Ecoutez » le chant des oiseaux, qui célèbrent le » réveil de la nature. A la naissance du » jour, le voyageur respire librement » au milieu d'une forêt. Il ne tient en » rien à l'ordre social. Il est tout à la » nature; il jouit de ses beautés. Je me » complais à l'admirer dans un de ses » plus intéressans ouvrages ». M. Martin regardait Sophie. Il s'incline devant elle; il prend sa main, et la baise avec une satisfaction assez prononcée.

CHAPITRE IV.

Fête, qui ne ressemble en rien à un auto-da-fé.

On arriva à la porte de la maison de Cognard, sans avoir rencontré aucun des habitans du village. M. Martin, qui qui aimait à tout expliquer, attribua à plusieurs causes la solitude absolue où il se trouvait. Ou, disait-il, ces bonnes gens se sont levés avec l'aurore, et ils sont allés aux champs, ou ils sont encore dans leurs lits. Cette dernière supposition était aussi vraisemblable que la première : c'était lundi, et le dimanche ne finit pas pour les gens du peuple. Aucune des conjectures de M. Martin n'était fondée.

On sonne à la porte de Cognard..... « Entrez, entrez vîte, s'écrie le jeune » homme, et cachez vous. — Pourquoi » donc, nous cacher? — Entrez, vous » dis-je, entrez ». Cognard conduit la

calèche dans sa cour, et ferme sa porte à la clef et aux verroux. Il met les chevaux à l'écurie, et revient à ces messieurs, qui le regardent d'un air étonné, et qui attendent l'explication de ce qu'il vient de leur dire.

« Je ne crois pas aux contes absurdes » qu'on débite et qu'on commente en » ce moment sur la place du village, » où tous les habitans sont rassemblés. » Je dois trop, d'ailleurs, à M. Martin, » pour ne pas me faire un devoir de » veiller à sa sûreté, lors même que je » partagerais les opinions qui, de mo- » ment en moment, prennent ici plus » de consistance. Loin d'avoir dissipé » les impressions que vous avez laissées » ici avant-hier, vous les avez portées, » cette nuit, jusqu'à l'exaspération. — » Comment, cette nuit! Nous l'avons » passée tout entière dans la forêt de » Saint-Germain. — Je le sais bien. — » Vous le savez! — Faites-moi l'honneur » d'entrer chez moi, et je vais tout vous » conter.

» Vous pouvez présumer que quel-
» ques bonnes femmes d'Achères n'ont
» pas manqué de parler du sorcier à
» M. le curé. M. le curé, homme fort
» estimable d'ailleurs, tient irrévocable-
» ment à ses opinions : sa tête s'est mon-
» tée. Hier il a soutenu, en chaire,
» l'existence des sorciers, et il a cru la
» prouver, jusqu'à l'évidence, en rap-
» portant l'histoire de la Pythonisse évo-
» quant l'ame du prophète Samuel.
» Pendant la journée, et une partie de
» la nuit, il n'a été question, dans tous
» les coins du village, que de la Pytho-
» nisse et de M. Martin. Le commis de
» la mairie, qui a une bibliothèque
» choisie, de quarante volumes au moins,
» racontait, sous les tonnelles de Du-
» bourg, toutes les histoires de sorciers
» qu'il a trouvées dans ses bouquins;
» enfin on s'est séparé très-tard, et
» vraisemblablement on n'a rêvé que
» de sorciers jusqu'au lever du soleil.

» Mais voici bien une autre histoire.
» Il y a une heure qu'un homme écor-

» ché, meurtri, pouvant à peine se traî-
» ner, a crié, par les rues du village, que
» les sorciers du département tiennent
» leur sabbat dans la forêt de Saint-Ger-
» main; qu'il y a vu, à minuit, M. Martin
» et son domestique caressant une jolie
» diablesse, qui sans doute vient les
» trouver à commandement, comme
» Samuel apparaissait à la Pythonisse.
» Il ajoutait que vous lui avez offert un
» verre de votre vin; mais qu'il s'est
» bien gardé d'en boire, parce qu'il est
» ensorcelé, et que d'ailleurs il ne veut
» pas trinquer avec le diable.

» Un moment après, arrivent deux
» gardes forestiers, criant à tue-tête que
» le sorcier va, à minuit, tendre un
» piége dans la forêt; que ses conjura-
» tions y font venir l'animal dont il a
» besoin pour ses enchantemens; que
» cette nuit il a fait griller le cœur d'un
» chevreuil, qu'il a piqué de clous, ainsi
» que cela se pratique parmi les sor-
» ciers, sans doute pour attirer la grêle
» sur le village, ou pour faire périr les

» bestiaux. La foule s'assemble autour
» d'eux; les rues deviennent trop étroites;
» on pousse les discoureurs vers la place
» publique. Là, chacun peut les voir,
» les interroger et les entendre, sans
» être trop serré. Cette scène de scan-
» dale et de sottises dure depuis une
» demi-heure, et finira je ne sais quand.
» Au reste, je m'estime heureux de trou-
» ver une occasion de prouver à M. Mar-
» tin ma reconnaissance et mon dé-
» vouement.

» Encore du fatalisme, dit M. Martin.
» Il était impossible que les pratiques
» de Rosalie eussent du lait aujourd'hui,
» parce qu'elle ne peut s'éloigner de la
» place publique, où la fixent la cu-
» riosité, l'admiration, la terreur, tous
» les grands ressorts de la tragédie. Ah,
» ah, ah, ah!

» Je ne vois pas, monsieur, reprit
» Cognard, qu'il y ait rien de plaisant
» dans ce que je viens de vous raconter.
» Je vous conjure de passer la journée
» chez moi; de vous y tenir caché, et

» de vous retirer, pendant la nuit pro-
» chaine, dans un asile plus sûr que ce
» village. — Je n'en vois pas qui me con-
» vienne davantage, et partout on pour-
» rait exciter un mouvement en frappant
» fortement les imaginations. On sonne
» chez vous, M. Cognard ».

Cognard court, ne fait qu'entre-bâiller sa porte, écoute et répond pendant quelques secondes, prend une grosse pièce de gibier, referme sa porte, vient déposer son fardeau dans sa cuisine, et va prendre de l'argent dans son armoire.
» Monsieur, dit Bertrand, c'est notre
» chevreuil : je le reconnais au jarret
» que le piége a coupé. — Nous avons
» fait, mon cher Bertrand, tout ce qui
» dépendait de nous pour qu'il ne fût
» pas mangé à Achères : l'y voilà arrivé
» malgré nous, suivant les lois de la
» nécessité. Le piége est-il resté au pied
» de l'animal? — Non, monsieur. —
» Mon cher Cognard, dites à l'homme
» qui a été forcé d'apporter ici cette
» bête, par l'espoir que M. de Polmont

» la lui paierait plus cher qu'un autre,
» que vous lui donnez deux louis du
» piége ».

Qui se trouve heureux de vendre un chevreuil douze francs, ne se fait pas prier pour gagner deux louis. Cognard revient avec le piége; Bertrand le replace au jarret de l'animal.

« Mon cher Cognard, je vous prie de
» me rendre un second service. — Or-
» donnez, monsieur. — Allez chez le
» curé, et dites-lui qu'un particulier,
» logé chez vous, désire lui parler. —
» Vous voulez parler au curé, qui, hier,
» a prêché contre vous! y pensez-vous,
» M. Martin? — Si vous me refusez ce
» que je vous demande, j'irai moi-même
» chez le curé. — J'y vais, monsieur,
» j'y vais.

» Le peuple, dit M. Martin à Ber-
» trand, ressemble aux vagues de la
» mer. Le moindre vent les agite; un
» rayon de soleil les calme. Quand
» j'aurai détrompé ceux qui, à présent,
» me mettraient en pièces, quand j'au-

» rai acquis leur confiance, ils voudront » nous dédommager de leur injustice; » leur dévouement n'aura plus de bor- » nes, et vous serez ici plus en sûreté » que partout ailleurs ».

L'intrépidité de Bertrand ne s'était démentie en aucune circonstance. Mais sa fille était avec lui; c'est pour elle seule qu'il craignait, et il la regardait avec une douloureuse inquiétude. « Je » lis dans votre cœur, lui dit M. Martin. » Vous vous abandonnez à son impul- » sion, et vous ne voyez pas que vous » ajoutez aux alarmes, déjà trop vives, » de cette enfant. Rassurez-vous, Sophie, » je vous réponds de tout ».

Le curé parut, impatient de voir l'homme sur lequel Cognard ne lui avait donné que des indications propres à piquer sa curiosité. M. Martin le reçut avec politesse, et la plus grande affabilité : il n'est pas de moyens plus sûrs de disposer favorablement ceux dont on veut se concilier les bonnes grâces.

Ainsi, un brutal finit par exciter la

colère, parce que les sensations se communiquent par l'influence qu'exercent les corps les uns sur les autres : telle était la façon de penser de M. Martin.

Il fallait qu'il disposât le curé à entendre, sans répugnance, ce qu'il avait à lui dire, et il était nécessaire, pour arriver à son but, de prendre un détour heureux. M. Martin parla d'abord de la caisse de la fabrique : elle était, répondit le curé, dans un fort triste état, et M. Martin donna dix louis. Les pauvres n'étaient pas nombreux dans le village; mais ils étaient tous infirmes, et la charité manquait d'activité : M. Martin donna dix louis encore. Le curé ne savait comment exprimer sa reconnaissance.

M. Martin lui présenta Sophie. « Voici, » dit-il, une jeune personne qui sera » votre paroissienne. Je la recommande » à votre protection et à votre amitié. » — Monsieur, elle peut compter sur » l'une et sur l'autre.

» — A propos, M. le curé, que se passe-t-il

» passe-t-il donc à Achères? On n'y
» parle, m'a-t-on dit, que de magie et de
» sorciers. — Oh, monsieur, tout le vil-
» lage est en rumeur. — Les saintes
» écritures donnent à ces bruits-là quel-
» qu'apparence de vérité. L'ame de Sa-
» muel apparut à la Pythonisse. Simon
» le magicien défia saint Pierre, et suc-
» comba. — J'ai prêché hier sur ce sujet-
» là. — Et vous avez fait observer à vos
» paroissiens que ces prodiges, néces-
» saires alors aux vues de Dieu, ne se
» renouvellent plus aujourd'hui. — Ils
» se renouvellent, monsieur, mais uni-
» quement par l'intervention de l'esprit
» malin, et nous en avons un exemple
» très-récent dans ce village. — Prenez
» garde, M. le curé, les apparences sont
» souvent trompeuses. — Il s'agit ici,
» monsieur, de faits positifs et suffisam-
» ment prouvés. — Il ne faut qu'un mot,
» quand les esprits sont disposés à le
» recueillir, pour propager une erreur.
» Ces mots, répétés par des person-
» nages considérés, accrédités par l'i-

» gnorance et la passion, ont préparé la
» S.t-Barthelemi et les massacres des Cé-
» vennes.—Ces misérables-là étaient des
» huguenots. — Hé, n'était-ce pas assez,
» M. le curé, qu'ils fussent damnés dans
» l'autre monde? Fallait-il les égorger,
» les brûler dans celui-ci? Jésus-Christ
» mourant dit, en parlant de ses bour-
» reaux : *Mon Dieu, pardonnez-leur,* et
» il nous a prescrit de nous aimer et de
» nous aider mutuellement. Que peu-
» vent faire de mieux ses ministres, que
» penser et parler comme lui?

» Vous êtes un homme éclairé et res-
» pectable, M. le curé : il n'y a ici qu'une
» voix sur votre compte; mais croyez-
» vous, qu'hier, votre zèle ne vous ait
» pas entraîné trop loin?—*Zelus domûs*
» *tuæ comedit me.* — A la bonne heure;
» mais quels regrets n'auriez-vous pas,
» si vous aviez exposé un homme irré-
» prochable à des violences que vous-
» même ne pourriez pas arrêter? Il est
» écrit aussi : *Omnis homo mendax.*
» Le grand Fénélon s'est rétracté dans

» la chaire de vérité, et si vous étiez
» tombé dans une erreur grave, refu-
» seriez-vous de suivre un si bel exem-
» ple? — Ce serait pour moi un devoir.
» — Hé bien, je vous assure, M. le curé,
» que l'homme qui bouleverse tout ici,
» n'est pas plus sorcier que vous. — Des
» preuves, monsieur, des preuves. — Oh,
» je vais vous en donner».

M. Martin raconte sa propre histoire, du moment où il est descendu à l'auberge du Coq-Hardi, jusqu'à son retour par la forêt de Saint-Germain. Il rapporte tout ce qu'il a dit à Dubourg d'après ce qu'il a vu chez lui. Il conduit le curé dans la cuisine, et lui fait voir le chevreuil. Il lui fait remarquer que la peau n'a pas été touchée, et que le conte du cœur, rôti et bardé de clous, n'est qu'un mensonge et une absurdité. Il le prie de regarder Sophie, et lui demande si elle lui inspirerait de l'effroi la nuit ou le jour, dans une forêt ou ailleurs. « Elle ne peut inspirer, ré-
» pondit le curé, que de l'intérêt et de

» la confiance. — Hé bien, monsieür,
» voilà la prétendue diablesse de la
» nuit passée, et c'est moi qui suis le
» sorcier. — Vous, monsieur..... — Et
» un sorcier comme il n'y en a jamais
» eu, reprit Cognard, enchanté de la
» tournure que prenait l'affaire. C'est à
» lui que je dois ma place et la certi-
» tude d'épouser Rosalie dans huit jours.

» Je n'ai que peu de mots à ajouter,
» continua M. Martin. Cette jeune per-
» sonne est la fille de mon homme de
» confiance, de Bertrand, que voici. Je
» veux récompenser ses longs services,
» et le fixer ici. Nous avons été chercher
» Sophie à Dieppe, où je l'ai fait élever.
» En revenant, nous avons été emportés
» par mes chevaux; ils nous ont jetés
» dans l'épaisseur de la forêt; la nuit nous
» y a surpris, et nous avons été forcés
» de y passer tout entière. Voilà, M. le
» curé, sur quels événemens, très-
» simples, on a élevé des montagnes
» que votre sagesse va applanir.

» — Mais, monsieur..... il me sem-

» ble..... je ne sais si le respect que je
» dois à mon état et à moi-même, me
» permet de haranguer sur une place
» où figurent quelquefois polichinelle
» et le marchand de pilules? — Hé,
» monsieur, tous les hommes ne sont-
» ils pas plus ou moins marionnettes,
» quoiqu'ils ne voient pas les fils qui
» les font mouvoir, et ne cherchons-
» nous pas à nous faire avaler mutuel-
» lement des pilules, quelquefois bien
» amères? Rassurez-vous. A présent,
» on prêche partout; les prédicateurs
» en plein vent sont ceux qui ont le
» plus de vogue, et qui gagnent le
» plus d'ames et d'argent. — C'est en
» effet ce que disent certains journaux.
» — Pourquoi ne feriez-vous pas comme
» eux? Vous savez, d'ailleurs, que le
» monde entier est le temple du sei-
» gneur, et que le ciel en est la voûte.
» — Vous avez raison, monsieur, vous
» avez raison, et je crois à présent que,
» loin d'être sorcier, vous prêcheriez
» comme un ange ».

Le curé sortait pour aller calmer les têtes qu'il avait exaltées la veille. Il faut, pensait M. Martin, qu'une girouette tourne au gré du vent, et c'est le mien qui souffle aujourd'hui..... « Ah, M. le » curé, quand vous aurez exercé avec » succès votre ministère de paix, dé- » clarez à vos paroissiens que mon in- » tention est de donner à dîner aux » notables du village, ici, dans ce parc; » j'en obtiendrai la permission de M. de » Polmont, et je charge Dubourg de » l'entreprise. Cette petite fête sera d'un » excellent effet : on ne croit plus à la » sorcellerie de ceux avec qui on a dîné. » Un dîner a même souvent démasqué » des hommes qui étaient très-loin » d'être sorciers, et auxquels on n'ac- » cordait un mérite proportionné à l'im- » portance de leurs places, que parce » qu'on ne les avait vus que de loin. » M. le curé, vous nous ferez l'honneur » de dîner avec nous, et vous voudrez » bien vous asseoir entre M. de Polmont » et moi.

» Maintenant, Sophie paraît tranquille. » Cognard, avez-vous fait meubler cette » chambre, ainsi que je vous en ai fait » prier par M. le maire? — Oh, certai- » nement, monsieur. — Bertrand, con- » duisez votre fille, et faites-lui prendre » un peu de repos ».

Cognard dit à M. Martin qu'il va se rendre sur la place; qu'il ne peut résister à l'envie de voir comment les choses vont se passer. « Oui, oui, mon cher » Cognard. Approchez-vous du curé, et » soufflez-le, s'il oublie quelque chose » d'essentiel ».

M. Martin, qui n'aura rien à faire jusqu'au retour de Cognard, va s'allonger dans un grand fauteuil de paille, et s'endort, plein de confiance dans les mesures qu'il vient de prendre. Bertrand, étendu par terre, enveloppé dans son manteau, se tourne, se retourne, et trouve enfin le sommeil, quoiqu'il ne soit pas convaincu de l'adresse et de l'efficacité des soins de M. le curé; mais, comme il l'a fort bien dit deux

jours avant, la nature ne perd jamais ses droits.

M. le curé n'eut pas de peine à prouver, ainsi qu'il l'avait dit la veille, qu'il y a des sorciers : on a toujours gain de cause, quand on parle à des gens persuadés. Il sua ensuite sang et eau pour convaincre son auditoire que rien de ce qu'il avait avancé n'était applicable à M. Martin. C'était un homme selon Dieu, et la preuve irréfragable de son orthodoxie était dans les vingt louis donnés à la fabrique et aux pauvres. Tout le monde n'a pas le talent d'improviser, et ce n'était pas la partie brillante du curé. Cognard, qui s'était fait son acolyte, et qui, à propos de M. Martin, le voyait prêt à remonter au massacre des innocens, Cognard prit la parole, et interpella Dubourg. Il lui demanda si son nom n'était pas écrit sur sa porte; si de la rue on ne voyait pas sa chambre jaune, quand la croisée était ouverte; s'il ne faisait pas sécher dans sa cour les langes de son enfant,

et si tout autre que M. Martin n'aurait pu parler de ce qu'il venait de voir? Dubourg ouvrit la bouche autant que le lui permit la capacité de sa mâchoire, et les auditeurs commencèrent à entr'ouvrirent les leurs. Le braconnier, poussé vivement, fut obligé d'avouer, au risque de payer une amende, que c'était lui qui avait tendu le piége. Le curé jura, sur sa foi de pasteur, qu'il avait vu le chevreuil intact chez M. Cognard, et qu'ainsi on n'avait pu faire de conjurations sur son cœur rôti. Enfin, il déclara que M. Martin régalerait les notables, et que lui, curé, prendrait sa part du festin. Oh, alors toutes les bouches s'ouvrirent d'une grandeur démesurée.

M. de Polmont était présent, toujours prêt à tirer son écharpe de sa poche, et à faire agir ses gendarmes, qui n'attendaient qu'un coup d'œil. Il jugea que l'orage se calmerait, sans qu'il eût le chagrin de déployer son autorité, et il se chargea de la péroraison du discours

commencé par M. le curé, et continué par Cognard.

« Mes amis, dit-il, c'est beaucoup, » sans doute, de revenir sur une erreur » capitale, et de rendre à un honnête » homme l'estime à laquelle il a le droit » de prétendre, et que la calomnie lui » avait ôtée; mais encore faut-il qu'il le » sache, et M. Martin a causé tant de » bruit dans ce village, que la répara- » tion doit être aussi bruyante que l'of- » fense. Que le tambour de la garde » nationale prenne sa caisse; que le mé- » nétrier accorde son violon; que les » jeunes filles aillent prendre leurs ajus- » temens du dimanche, qu'elles se parent » de fleurs, et allons tous ensemble » complimenter M. Martin.

» Je veux que la gaîté termine une » journée qui avait commencé sous de » tristes auspices. M. Martin donne à » dîner aux notables; moi, je ferai dan- » ser les jeunes gens dans mon parc. » Les vieillards se chargeront de faire » circuler, avec modération, un joli petit

» vin blanc, dont je les engage à ne pas
» se laisser manquer. Allons, mes amis,
» ne perdez pas de temps; préparez-
» vous, et venez me prendre chez moi ».

Jamais orateur ne communiqua, de la tribune d'Athènes ou de Rome, des impressions aussi promptes et aussi vives que celles que produisit M. le maire, adossé au grand tilleul. Tous les fronts étaient sereins, toutes les bouches riantes. Les jeunes filles, se tenant sous le bras, gagnaient leur domicile, en sautant par anticipation. Les garçons couraient chez le maréchal ferrant, qui était aussi barbier, et qui, par conséquent, n'avait pas la main très-légère; l'un pour se donner un air plus masculin, faisait raser un duvet que l'œil apercevait à peine; celui-là se faisait faire la queue. La mercière vendit sept aunes de ruban de soie, et deux paires de gands de fil blanc. La blanchisseuse de linge fin fut obligée de prendre trois ouvrières, pour repasser des cravates qui n'avaient été mises que deux jours,

et qui, pourtant, n'étaient pas mal chiffonnées.

Cognard apprend à Dubourg que c'est lui qui a l'entreprise du dîner. Il lui conseille de prendre une charrette, et de courir acheter ce qui lui manque pour un repas de trente à quarante personnes : or, Dubourg manquait de tout. « Ne vous occupez pas du rôti, lui dit » Cognard. On mettra le chevreuil tout » entier à la broche, et vous verrez que » si son cœur a été grillé, ça été au feu » de votre cuisine ».

Bientôt on se rassemble sur la place. Le curé, qui juge à propos de faire quelque chose pour les vingt louis de M. Martin..... Hé bien, que fera le curé? Distribuera-t-il, à l'instant, dix de ces louis aux pauvres? Rassemblera-t-il les marguilliers, pour arrêter l'emploi qu'on fera des dix autres?..... Il fait sonner, à volée, la cloche unique de la paroisse, pour faire honneur à M. Martin.

Le tambour et le ménétrier prennent la tête du cortége, et on se rend, en

silence, à la grille du château. M. de Polmont sort de chez lui, en uniforme, en écharpe, et l'épée au côté. On marche vers la jolie petite maison isolée, et lorsqu'on est arrivé à la porte, le tambour et le ménétrier commencent leur tintamarre. Quelques enfans, qui ne sont pas tout-à-fait étrangers aux beaux arts, embellissent le concert par le son harmonieux de leurs mirlitons.

Bertrand, qui depuis quelques mois ne dormait pas profondément, s'éveille en sursaut, et tire M. Martin par une jambe. « Oh, oh, dit celui-ci, voilà un » réveil bien différent de celui que nous » avions à redouter. Des tambours, des » violons, des cornemuses, des cris de » joie!..... c'est charmant, c'est char- » mant! Ouvrons, Bertrand, ouvrons ».

M. Martin paraît, et aussitôt les rangs s'ouvrent pour le recevoir. Le maire lui adresse un joli discours, auquel il répond d'une manière tout-à-fait spirituelle. Des applaudissemens, partis de mains fortes et calleuses, retentissent

jusqu'aux extrémités du village. On entoure M. Martin, on le presse; on le regarde avec intérêt, avec bienveillance. Rosalie et Cognard sont occupés à prévenir la suffocation, qui peut être la suite d'empressemens trop marqués.

« Mes amis, dit M. Martin, je ne connais » de réconciliation sincère que celle qui » se fait le verre à la main. — Bravo, » bravo, M. Martin! — Je ne peux vous » donner à dîner à tous; mais allons » chez Dubourg, et faisons sauter une » pièce de son meilleur vin. — Bravo, » bravo, M. Martin!

» — Rosalie, je vous prie de rester ici. » Quand Sophie s'éveillera, vous vou- » drez bien lui procurer les choses dont » elle aura besoin. Bertrand, vous de- » venez bourgeois d'Achères, je n'ai » plus de services à exiger de vous : je » vous dispense de me suivre. Allons, » mes amis, marchons.

» Madame Dubourg, voilà des gens » de bonne volonté, qui monteront la » meilleure pièce de votre vin : vous

» n'avez qu'à la leur indiquer ». Vingt, trente paysans se présentent aussitôt. Ils n'attendent pas la lumière; ils n'ont pas besoin de cordes; ils se précipitent, et justifient le proverbe : Il y a un dieu pour les ivrognes. La pièce est montée, et il n'est pas arrivé le moindre accident.

« Mais, dit M. Martin, on ne boit pas » trois cents bouteilles de vin sans man- » ger quelque chose. Allons, mes amis, » courez, apportez ici le pain, le beurre, » les œufs et les jambons qu'on voudra » vous vendre dans le village. Je payerai » partout. — Bravo, bravo, M. Martin!

» Ah ça, dit M. de Polmont, pensez- » vous à ce que vous faites? Vous allez » enivrer tous mes administrés. — L'i- » vresse du plaisir n'est jamais dange- » reuse. — Mais comment avez-vous » fait, pour ramener, sur votre compte, » le curé, qui est bien l'homme le plus » entêté..... — Contredire un sot, c'est » vouloir l'irriter. Parler dans son sens, » est le moyen de le tourner comme

» on le veut : voilà tout mon secret. Le » curé n'a plus rien à me refuser, et je » parie que je le fais danser ce soir. » — Vous! — Moi. — Vingt-cinq louis? » — Tope.

» — Et ces bonnes gens, qui passent » tout-à-coup, d'une fureur ouverte, au » calme, à la confiance, et même à l'ad- » miration. Hem? quelle bizarrerie! — » M. le maire, il n'y a pas loin de la » roche Tarpéienne au Capitole : il ne » faut au peuple qu'un instant pour » franchir cet intervalle, et telle est la » force de l'imitation, qu'il suffit quel- » quefois d'un homme pour en entraî- » ner des milliers d'autres : c'est ainsi » qu'une terreur panique se commu- » nique, en un instant, à toute une ar- » mée. Revenons à nos villageois.

» Encroûté de préjugés, toujours » prêt à persécuter l'homme éclairé qui » veut soulever le bandeau que la cupi- » dité, la superstition, le despotisme » ont fixé sur ses yeux, le vulgaire ne » mérite pas qu'on s'efforce de rectifier

» son jugement. Mais on peut accorder
» à la pitié ce qu'on refuserait à l'opi-
» niâtreté et à un sot orgueil. Je pou-
» vais, il y a deux heures, sortir de ce
» village, pour n'y jamais rentrer : j'y
» suis resté, et je n'ai rien fait que dans
» l'intérêt de vos paysans. — Vous êtes
» un homme bien extraordinaire! Quand
» vous connaîtrai-je donc parfaitement?
» — M. le maire, me permettez-vous
» de donner mon dîner dans votre parc,
» et voudrez-vous bien prendre le haut
» bout de la table? — Je me rendrai à
» votre invitation, et vous pouvez faire
» chez moi ce que vous feriez chez vous.
» Mais pourquoi détourner la conver-
» sation? — C'est que sans doute il ne
» me convient pas de la soutenir ».

Quinze cents œufs dans quinze paniers; trente-deux jambons dans quatre hottes; une charrette chargée de pain, entrent dans la cour de Dubourg, au moment où la pièce de vin est debout et défoncée : tous les yeux la menacent à-la-fois.

» Madame Dubourg, apportez ici toute

» votre batterie de cuisine. Allumez un » fagot ou deux, au milieu de la cour, » et faites-moi quelques douzaines de » copieuses omelettes. Qu'on coupe les » jambons par tranches, qu'on les fasse » frire, et vive la joie! Vive M. Martin! » répondent à-la-fois tous ses con- » vives ».

Chacun met la main à l'œuvre. On va, on vient, on se hâte, on se heurte, on rit, on chante. Le feu du fagot pétille; le beurre crie dans les casseroles et dans les poêles. On s'arrange, comme on le peut, dans tous les coins de la cour, dans la grange, et même dans la chambre jaune. On boit, on mange, on est content. M. Martin a pris un verre; il porte la santé des habitans d'Achères. A ce dernier trait, tous les bonnets, les casquettes, les chapeaux sautent en l'air. On bénit M. Martin, qui est si bon, si généreux, et qui surtout n'est pas fier. Le pauvre est toujours reconnaissant, lorsque le riche veut bien voir en lui un homme : cela

arrive si rarement! MM. de Polmont et Martin se retirent.

« Encore une réflexion, dit le maire. » Vous avez épuisé toutes les provisions » du village, et demain la famine sera » ici. — Pourquoi vous occuper d'une » chose à laquelle ces gens-là ne pensent » pas? Le peuple est imprévoyant, et » c'est un bonheur pour lui : l'idée du » lendemain affligerait des êtres qui » n'ont jamais de subsistance assurée, » et qui ne s'aperçoivent qu'ils sont » quelque chose dans l'état, que par les » *avertissemens* que leur fait distribuer » le receveur des impositions.

» Si le peuple pensait à son avenir, » il joindrait au sentiment de sa misère » les soucis qui tourmentent l'homme » riche. Il renoncerait au mariage, par » la crainte de faire des enfans, qui » seraient malheureux à leur tour. Ce- » pendant le peuple multiplie plus que » les grands, parce que c'est le seul plai- » sir qui ne coûte rien, du moins pour » le moment. La naissance de l'enfant,

» sa layette, sa dentition, rien n'est
» prévu. Au moment où l'embryon sort
» de son étui, le père regarde s'il a une
» main au bout de chaque bras, prend
» sa bêche ou sa coignée, va travailler,
» et revient gaîment le soir. Il ne craint
» pas que les cris du nouveau né inter-
» rompent son sommeil : le canon n'é-
» veillerait pas un journalier. La mère
» nourrice souffre; mais elle sait que
» l'impatience ne remédie à rien, et elle
» prend son parti. Tout n'est pas bien,
» sans doute; mais les choses pourraient
» être plus mal. Résignons-nous, et
» soyez tranquille : vos habitans trou-
» veront le moyen de dîner demain ».

Le maire rentre chez lui, et M. Martin se retire chez Cognard. Il trouve un assez bon déjeûner, servi dans la chambre de Sophie. Il est dû aux soins de Rosalie, et M. Martin l'invite à le partager, et à se placer à côté de Cognard. Il fait mettre Bertrand entre sa fille et la jolie laitière. Bertrand s'en est défendu pour la forme. « Vous êtes

» devenu citoyen, mon cher Bertrand,
» et un honnête homme ne déshonore
» jamais celui qui l'admet à sa table.
» Déjeûnons, mes amis : je crois que
» nous en avons tous besoin ».

Cognard avait la plus grande envie de présenter sa mère et ses sœurs à M. Martin. M. Martin désirait donner à Sophie quelque consistance dans le village, en la liant d'amitié avec les plus proches parentes de M. le régisseur. Il décida, en conséquence, que Rosalie irait les chercher, et les amènerait pour l'heure du dîner.

« Oh, oh, dit M. Martin, il me reste
» bien peu d'or! Bertrand, donnez un
» billet de mille francs à Cognard. Il
» voudra bien le changer chez le rece-
» veur, et aller payer ce qu'ont pris les
» disciples de Noé, que j'ai mis en sub-
» sistance chez Dubourg ». Bertrand tire un porte-feuille de dessous son habit, et Cognard s'étonne en le voyant garni comme celui de l'intendant d'un prince. En allant, en payant, il pensait à ce

nom de Martin, qui ne s'accordait pas trop avec une opulence aussi remarquable. Il y a là-dessous quelque chose d'extraordinaire, pensait-il. Mais le secret de M. Martin est celui d'un honnête homme : respectons-le.

Bertrand et M. Martin connaissent le prix du temps, et ne sont pas de ceux qui se plaignent de sa lenteur, parce qu'ils ne savent pas l'employer. Ils parcourent les rues du village, en attendant l'heure du dîner. Il est naturel de vouloir connaître le lieu qu'on va habiter. Et puis la chambre de Sophie ne saurait suffire à elle et à son père. Il leur faut une fille pour les servir, et Cognard ne peut se passer que de la pièce qu'il a meublée. Bertrand n'a pas besoin d'un palais, c'est sous un toit modeste qu'il peut vivre inconnu; mais enfin il lui faut quelque chose. Ces messieurs tournent, vont, reviennent, cherchant un *écriteau*, qui ne se trouve nulle part. L'écusson du notaire les frappe.

L'activité, soutenue de beaucoup d'ar-

gent, lève promptement tous les obstacles. Ils entrent; ils s'expliquent; on leur répond. Une femme veuve, vivant d'un très-modique revenu, habite une maisonnette qu'on peut rendre décente. Une cuisine et une espèce de salle à manger, deux chambres au-dessus, et une mansarde, sous le toit, pour la servante; un petit jardin, fort mal tenu, au fond duquel est une tonnelle, que couvre une jeune vigne, composent l'habitation que convoitent M. Martin et Bertrand.

On en donnera huit cents francs pour l'année; mais la veuve délogera dans les quarante-huit heures. Bertrand fera porter à son nouveau domicile les meubles qu'il a chez Cognard. Il ira acheter ce qui lui manque, à Pontoise, et il en amenera un barbouilleur-colleur de papier. Un journalier, homme de goût, s'il y en a à Achères, retournera le jardin, et quelques fleurs qu'il y mette, Sophie sera toujours la plus belle et la plus fraîche.

Le notaire a mandé la propriétaire. Six mois d'avance lui sont comptés. L'aspect de l'argent est toujours d'un grand effet : tout est convenu et arrêté.

La maisonnette est située au milieu du village : on ne peut rien tenter là, à force ouverte. Si on osait se le permettre, Bertrand et sa fille trouveraient un défenseur dans chacun des habitans. Ils connaîtront bientôt l'attachement que M. Martin porte à l'intéressante famille : ils seront tous ses amis.

En attendant que les lieux soient prêts à recevoir les nouveaux locataires, on logera au Coq-Hardi. M. Martin se réserve la fameuse chambre jaune, dans laquelle il a développé un talent d'observation, dont les suites cependant pouvaient n'être pas plaisantes.

Vous n'avez pas oublié que Dubourg, descendu, pour un moment, à l'emploi de pourvoyeur, doit avoir parcouru un rayon suffisant pour trouver de quoi régaler dignement messieurs les notables. Semblable à la renommée, bien qu'il

qu'il n'ait pas d'ailes, ni de trompette, et que son cheval n'aille qu'au pas, il a répandu sur son passage le bruit de la fête magnifique qui doit avoir lieu le soir. Déjà le marchand de pain d'épices, de petits couteaux, de faïence à mettre en loterie, les danseurs et les danseuses les plus fameuses des villages voisins, se mettent en marche, les uns la hotte sur le dos, les autres précédés de racleurs qui leur écorcheraient les oreilles, si une heureuse habitude ne leur avait rendu cet organe insensible.

Deux heures sonnent. Les Nestors d'Achères se traînent dans le parc de M. de Polmont. Madame et mesdemoiselles Cognard sont présentées à M. Martin, qui, à son tour, leur présente Sophie, et la recommande à leur amitié. Le maire et le curé paraissent les derniers : un des priviléges des grands est de se faire attendre.

La table est fort bien arrangée, grâces aux courses, aux démarches et à l'intelligence de Rosalie et de Cognard. M. M.

tin invite ses convives à prendre place. Les cinq femmes que je viens de nommer, sont seules admises au banquet. M. Martin consent que la nature ait fait les hommes égaux, autant qu'ils peuvent l'être avec des figures, une organisation, des forces différentes; qu'ils soient égaux enfin comme les cinq doigts de la main; mais il veut, pour le maintien de l'ordre social, que la différence des conditions soit maintenue. Or, le maire, le curé, le notaire et le percepteur n'étant pas mariés, la mère, les sœurs, la future épouse de M. le régisseur, et Sophie surtout, sont très-certainement ce qu'il y a de mieux dans le village, et tout le monde sait, comme M. Martin, qu'un dîner où il n'y a pas de femmes, est la chose la plus ennuyeuse.

Dubourg n'avait pas habité les villes; il n'avait donc pas été maître clerc de procureur. Il ne connaissait pas nos grands poëtes, ni seulement la fameuse satire, où l'empoisonneur Mignot est si bien caractérisé. Tous les gargotiers,

cependant, devraient lire cette satire-là. Si elle ne leur dit pas ce qu'il faut faire, elle leur apprendrait au moins ce qu'ils doivent éviter.

Six grands garçons, en gilets et en pantalons blancs, attendent que le Mignot d'Achères leur donne l'ordre de servir. La cloche, qui appelle à dîner les commensaux du château, se fait entendre, et aussitôt quatre potages, l'un au gras, l'autre à l'oignon, le troisième au lait, le dernier à la citrouille, garnissent les quatre coins de la table, ordre de service nouveau, mais qui en vaut bien un autre. Au milieu, figure un morceau de la fesse d'une vache, que Dubourg érige en bœuf. Les bords du plat, de quinze pouces de diamètre, sont garnis de côtelettes et de ris de veau. La tête de l'animal, sa fraise, son foie et ses pieds forment les quatre entrées. Pour hors-d'œuvres, des échalottes roulées dans le sel et le poivre, des concombres coupés par tranches, et nageant dans le vinaigre.

Au second service, doit paraître le chevreuil tout entier, étendu avec grâce sur une planche de quatre pieds de long. La tête et les jambes seront soutenues par des fourchettes de bois, dont Dubourg a garni une poche de son tablier, en jouant de la serpette dans le jeune bois de M. de Polmont. En tête et en queue du chevreuil, paraîtront les deux cuisses rôties du veau, qui joue ici un si grand rôle. Six poulets au cresson, chacun dans leur plat, rempliront les vides.

Point d'entremets, parce que Dubourg n'a pas étudié *l'office;* mais le dessert sera copieux. Des pêches et des abricots, des abricots et des pêches, couvriront les taches que la nappe aura reçues : les fruits seront donc innombrables.

A l'aspect du premier service, Mrs Martin et de Polmont, Bertrand et Cogrard se mettent à rire. Le curé ignore s'il rira, ou s'il restera impassible, parce qu'il ne sait pas trop ce qui provoque

la gaîté de ces messieurs. Il juge cependant qu'il ne peut y avoir d'inconvénient à imiter ceux dont on recherche les bonnes grâces; or, M. Martin a donné pour la fabrique, pour les pauvres, et rien encore pour les frais du culte : le curé fait un effort, et rit de son mieux.

Il y a toujours, dans cette manière de rire, quelque chose de forcé qui n'échappe pas à un œil scrutateur. « Le » curé est un flatteur, dit M. Martin à » l'oreille du maire. Vous allez voir qu'il » ne sait de quoi il rit. Convenez, M. le » curé, continua-t-il d'un air très-sérieux, » que voilà un repas vraiment patriar- » chal? — Oui, monsieur, très-patriar- » chal. Jacob et ses descendans rece- » vaient-ils un parent, un étranger de » marque, ils tuaient un chevreau. Ici » on a dépecé un veau : on doit faire » mieux qu'ailleurs où est M. Martin ». M. Martin répond au compliment par une profonde inclination de tête, et regarde le maire, en se pinçant les lèvres.

Quelque drôle que soit un dîner, l'homme le plus difficile, et qui ne peut, en sortant de table, aller se dédommager chez un restaurateur, trouve toujours quelque chose qu'on peut avaler. Messieurs les notables dînaient à merveilles, et les autres pas trop mal. On parle ordinairement beaucoup, quand la gourmandise n'est pas stimulée. M. Martin causait avec le curé, ou plutôt il parlait seul : le curé, homme de bon appétit, ne répondait plus que par monosyllabes. M. Martin avait soin de lui verser, assez fréquemment, de certain vin qu'avait fait venir M. de Polmont, dont un curé de village, et bien d'autres, ne trouvent pas l'occasion de se régaler tous les jours. M. Martin savait mieux que personne que le bon vin établit l'intimité entre les convives; que l'intimité fait naître la confiance, et que la confiance dispose à recevoir et à suivre les impulsions que veulent nous donner ceux qui ont l'art de diriger des machines.

Les violons commencent à se faire entendre, dans le lointain, et s'approchent par degrés. La jeunesse du village, brillante ou non, va paraître dans le parc. M. Martin observe son curé. Il a l'œil vif et le teint animé. Il est au degré où l'homme, en conservant toute sa tête, est cependant disposé à hasarder bien des choses : il ne reste, pour le déterminer, qu'à le pousser adroitement.

« M. le curé, dit M. Martin, ce n'est » pas sans raison que l'Eglise proscrit » la danse. Si les bals ne sont pas pré- » cisément des réunions scandaleuses, » ils tendent évidemment à faire naître » des liaisons qui, pour la plupart, sont » loin d'être innocentes. — Et le genre » de danses qu'on se permet aujour- » d'hui, monsieur, n'est-il pas révoltant? » La walse, surtout, n'a-t-elle pas été » imaginée par le démon de la luxure? » Une fille se jette, sans pudeur, sans » scrupules, dans les bras d'un jeune » homme, dont l'œil avide se promène » sur son sein. Qu'elle fasse un faux

» pas, et qu'elle tombe, les voilà tous
» deux dans la position que des chré-
» tiens ne doivent prendre qu'avec l'au-
» torisation de l'Eglise. Cela est affreux,
» épouvantable! — Que j'aime ce pieux
» courroux, M. le curé! Toujours fidèle
» à vos devoirs, vous avez sans doute
» parlé en chaire contre les bals?—Parlé,
» monsieur! j'ai tonné, et je n'ai rien
» obtenu. Le plaisir présent l'emporte
» sur la crainte de l'enfer. Répétons avec
» Jérémie : *Désolation de la désolation,*
» et convenons que Jésus fut bien bon
» de mourir pour cette canaille-là.

» — S'il est vrai, ainsi qu'on l'assure,
» et comme je le crois, M. le curé, qu'il
» n'est pas de fable qui ne doive sa pre-
» mière origine à une vérité, altérée par
» des traditions successives, et détruites
» enfin par le temps, il en doit être de
» même des institutions humaines; et si
» nous remontions aux temps les plus
» reculés, peut-être trouverions-nous
» que la musique et la danse viennent
» d'une source divine.

» Les anges chantent et chanteront, » pendant toute l'éternité, les louanges » du Très-Haut. Voilà certainement l'o- » rigine de la musique; et n'est-il pas » vraisemblable qu'à l'exemple des es- » prits purs, l'homme a consacré à Dieu » les premiers sons mélodieux qu'ait for- » més sa bouche? L'Eglise paraît telle- » ment pénétrée de cette vérité, que les » jours ordinaires elle nous fait enten- » dre l'orgue, et qu'aux grandes féeries » elle nous donne des messes à grand » orchestre, où on n'entre que par bil- » let, ce qui n'est pas très-canonique.

» Ouvrons les livres saints; nous y » verrons que les filles de Sion dansaient. » — Oui, M. Martin; mais elles dansaient » entr'elles. — Et arrivées au zénith de » chaque saut, elles croyaient avoir rac- » courci d'autant l'intervalle qui les sé- » parait du ciel; et en effet, M. le curé, » qu'est-ce que danser, si ce n'est faire » une suite d'efforts pour se détacher » de la terre, à laquelle un instinct se- » cret dit à l'homme qu'il est étranger.

» S'il est impossible d'extirper des » préjugés ou des abus dangereux, des » sages tels que vous, M. le curé, peu- » vent au moins en tirer un parti avan- » tageux; et puisque vous ne pouvez » anéantir la danse, pourquoi n'essaie- » riez-vous pas de la ramener à la no- » blesse et à la pureté de son origine? » Une si belle entreprise est digne de » vous. — Mais comment voulez-vous, » M. Martin.... — Voyons, réfléchissons. » D'abord, il est d'autres chants que les » airs mondains, dont vous êtes blessé » avec tant de raison. L'air des *alleluya*, » par exemple, excite une sainte gaîté. » Les filles ne pourraient-elles pas dan- » ser entr'elles, et les garçons entr'eux, » des menuets sur le chant de l'*O Filii?* » Le menuet est une danse noble, grave, » et qui écarte toute idée de volupté. » — Mais par quels moyens amener ces » gens-là..... — Par la force de l'exem- » ple, M. le curé, et le vôtre doit être entraînant. Dansons ensemble le pre- » mier menuet. — Ah, M. Martin, j'

» n'attendais pas de vous une semblable
» proposition! Qui, moi, je me donne-
» rais en spectacle!..... — Hé, monsieur,
» de jeunes demoiselles, modestes, sa-
» ges, élevées dans les principes d'une
» austère piété, n'ont-elles pas récité en
» public les beaux vers d'Esther et d'A-
» thalie? Les prélats les plus respec-
» tables n'assistaient-ils pas aux specta-
» cles de Saint-Cyr? L'intention enfin
» ne sanctifie-t-elle pas tout? — Mais,
» M. Martin, mon ministère..... — En
» est-il au-dessus de celui du Prophète-
» Roi, et ne savez-vous pas que David
» dansa, au son de sa harpe, devant
» l'arche qu'on promenait dans Israël?
» M. le curé, ce jour peut devenir un
» grand jour, un jour à jamais mémo-
» rable. Rendez-vous à ma prière, à
» mes raisonnemens. Prêchez, prêchez
» d'exemple. Je vais partager cette bonne
» œuvre avec vous. — Mais, M. Martin....
» — Venez, venez. — Ne m'entraînez
» donc pas ainsi, vous avez l'air de me
» faire violence, et si je parais céder à

» la force, je ne donnerai pas d'exemple.
» — Voilà une réflexion pleine de sa-
» gesse. Vous ne pensez et vous ne dites
» que des choses excellentes. Marchons
» librement, l'un à côté de l'autre. Vous
» êtes justement en habit court.... — Et
» je dansais fort bien le menuet, il y a
» trente ans. Il me vient une bonne idée,
» M. Martin. — Laquelle, M. le curé?
» — Je vais préparer mes paroissiens à
» me voir danser. Je dois leur faire part
» de mes motifs. Soyez tranquille; je
» serai très-court ». Le curé monta sur
un banc. « Mes frères, dit-il, puisque
» je ne peux vous empêcher de danser,
» je veux au moins vous apprendre qu'on
» peut s'amuser honnêtement, sans se
» mêler scandaleusement les uns avec
» les autres. Je veux vous apprendre à
» sanctifier le bal, et vos jambes, qui
» ne vous ont pas été données pour
» courir à votre perte ».

Au grand étonnement des spectateurs, le fameux menuet commence sur l'air d'*O Filii*. La manière dont le danse le

curé, étonne encore davantage. Il faut, disait-on, que nos contre-danses soient bien condamnables, puisque M. le curé, qui danse si bien, n'ose se les permettre. Aussitôt chacun veut danser le menuet, qu'il ne sait pas, sur l'air d'*O Filii*. Le curé, pendant quelque temps, dirige les danseurs, en versant des larmes de joie. Il embrasse tendrement M. Martin, et se retire chez lui.

O, instabilité des choses humaines! On s'ennuya bientôt de se croiser gravement, homme à homme, fille à fille. On convenait que le menuet n'est pas dangereux, peut-être parce qu'il endort debout; mais on murmurait tout bas que ce n'est pas là danser. Les amours ne s'arrangeaient pas de la séparation absolue des deux sexes, et, de minute en minute, la nature effaçait les impressions qu'avait produites M. le curé.

o Chassez le naturel, il revient au galop.

Bientôt la profane contre-danse se fit entendre. Le plaisir acquit une viva-

cité d'autant plus marquée, qu'il avait été long-temps comprimé. Il était dans tous les cœurs; il brillait dans tous les yeux.

M. le maire avait eu de la peine à sortir de la stupéfaction où l'avait jeté la démarche du curé. « J'ai perdu, j'ai » perdu, dit-il enfin à M. Martin, et en » vérité, je devrais payer double, car je » croyais bien parier à coup sûr. — Et » moi aussi, parbleu. Ainsi cet argent » n'appartient à aucun de nous. Envoyez-» le au curé, qui boit et qui danse le » soir avec celui qu'il voulait griller le » matin. Voilà les hommes. Apprenez à » les connaître ».

Je me suis éloigné des personnages que j'ai laissés dans la foule, pour ne m'occuper que de ceux qui tout à l'heure étaient en évidence. Qu'ont fait, que font Bertrand, Sophie, Cognard, sa mère, ses sœurs et sa piquante Rosalie?

Sophie, en entrant dans le bal, avait entendu un murmure d'admiration, qui fait toujours un certain plaisir à une

jeune personne. Mais celle-ci ne peut être réellement flattée que des éloges de Stanislas; ce n'est que pour lui qu'elle veut être belle. La joie, le bonheur qu'expriment les yeux de Rosalie et de Cognard, ajoutent à la tristesse de ses sensations. Heureux, disait-elle à son père, ceux qui sont nés dans une classe jusqu'à laquelle l'envie dédaigne de descendre; qui, libres de ce qu'on appelle les usages du grand monde, ne connaissent des convenances que ce qui leur convient véritablement; qui ne conçoivent pas que le don de la main ne suive pas immédiatement celui du cœur; pour qui, enfin, aimer et être heureux sont une seule et même chose!

Quand on est triste et qu'on réfléchit, on est loin d'avoir envie de danser. Sophie avait refusé les invitations de tous les jeunes gens, qui d'abord s'étaient empressés autour d'elle. Peut-être aussi se rappelait-elle ce que son père avait été, et conservait-elle, dans son état actuel, cette noble fierté qui

intéresse, et qui plaît à ceux qui peuvent l'apprécier. Mais ici elle n'était connue que de son père et de M. Martin. On se borna cependant à trouver singulier qu'une jeune et jolie fille n'aimât pas la danse, parce qu'elle avait mis dans ses remercîmens cette grâce, cette amabilité qui embellissent jusqu'à la beauté, et qui gagnent tous les cœurs.

Cognard était tout à Rosalie. Il ne voyait, il n'entendait qu'elle; ce n'est qu'avec elle qu'il dansait. Mais pendant le dîner, dont il faisait les honneurs, il avait eu plusieurs fois l'occasion d'adresser la parole à Sophie. Son maintien, ses réponses décentes, ses expressions toujours pures, sans avoir rien de recherché, l'avaient frappé fortement. Ce n'est pas, se disait-il, la fille d'un domestique. Je commence à douter que Bertrand l'ait réellement été. Un important secret ferme la bouche de ces trois personnages. Vous voyez que Cognard est aussi observateur.

En conséquence de ses réflexions, il

avait recommandé la jeune étrangère à sa mère et à ses sœurs, et, sans leur rien communiquer des soupçons vagues qu'il avait conçus, il les assura qu'il payerait de toute sa reconnaissance les attentions qu'elles auraient pour Sophie, les soins qu'elles lui accorderaient. Un fils affectionné et respectueux a nécessairement une mère sensible. Celle-ci ne quittait pas la jeune demoiselle, lorsque Bertrand n'était pas avec elle, et que le goût de la danse entraînait ses deux filles. De loin en loin, elle surprenait un soupir; elle se sentait émue, et laissait parler son cœur. Ce langage-là est entraînant. Sophie répondait avec une sorte d'abandon, et bien que la mère Cognard n'entendît, n'appréciât pas aussi bien que son fils ce que lui disait la jeune personne, elle sentait que le cœur de dix-sept ans était dans une certaine harmonie avec le sien, et cela lui suffisait.

On se lasse de tout, même de danser. Le théâtre, d'ailleurs, sur lequel les

danseurs développaient leurs talens, n'était pas élastique. La satiété fit sentir le besoin du repos; et puis il fallait, dès le matin, trouver au bout de la bêche le pain de la journée. Ce parc, si peuplé, si riche en groupes folâtres et variés, n'était plus, à dix heures, qu'une vaste et sombre solitude. Ainsi, disait M. Martin à Bertrand, passent tous les plaisirs de convention : il n'en reste, le lendemain, que le souvenir de ce qui a dit quelque chose à l'esprit, ou de ce qui a intéressé le cœur. Quoi de brillant comme un feu d'artifice? Cent fusées, qui s'élancent dans les airs, fixent l'admiration des spectateurs : leur ravissement s'éteint avec la dernière. Les ténèbres les environnent et les attristent. Ils s'interrogent. Qu'est-ce que tout cela, et qu'ai-je éprouvé? Une secousse qui m'a, pendant quelques minutes, arraché à moi-même, pour faire naître ensuite des réflexions tristes sur le peu de durée des illusions, et sur le vide qu'elles laissent après elles. Or,

toute action qui n'est pas louable ou utile, tout plaisir qui n'a pas sa source dans le cœur, ne sont que des illusions. Que d'illusions dans ce monde !

Cognard conduit au Coq-Hardi M. Martin, Bertrand, et Mlle Sophie. Il leur souhaite une bonne nuit, avec le ton de déférence que ses observations lui prescrivent de prendre. Il revient dire un bonsoir bien plus familier et plus doux à sa chère Rosalie. Ce n'est pas elle qui reconduira sa mère et ses sœurs : il se gardera bien d'exposer quatre femmes, la nuit, dans des chemins de traverse. Il met un cheval à sa carriole, et s'achemine vers cette ferme, à laquelle il doit le cœur de Rosalie, la bienveillance de M. Martin, et dont, dans quelques mois, il s'éloignera cependant sans retour.

CHAPITRE V.

Soulevons le voile.

Il était cinq heures du matin. Cognard revenait doucement dans sa carriole; et comme l'imagination ne perd pas son activité, parce que le corps se repose, il pensait à Rosalie, à son prochain mariage, à M. de Polmont, aux moyens d'améliorer sa terre, que son prédécesseur avait laissée dans une sorte d'abandon : un fripon, qui s'occupe exclusivement de lui, trahit doublement son commettant.

Cognard passait de ces objets à M. Martin, à Sophie, à Bertrand. Il se rappelait certains mots qui lui paraissaient obscurs, qui l'étaient en effet pour lui, et qui indiquaient nécessairement quelque mystère qu'il s'efforçait en vain de pénétrer. D'après la conduite de ces trois personnes, leur secret ne devait rien avoir d'alarmant pour la société : ceux

qui aiment à faire du bien ne troublent pas l'ordre public. Ainsi Cognard, après s'être inutilement fatigué la tête, se résuma en ces termes : Aimons ceux à qui nous devons notre bien-être, comme on nous prescrit d'aimer la Providence, qui est impénétrable.

Quand on est tout à ses pensées, les yeux voient, sans s'attacher à rien. Cognard s'aperçut enfin qu'un homme marchait à côté de sa carriole. Cet homme paraissait vouloir lui dire quelque chose. Il le regardait, il ouvrait la bouche, il la refermait, un demi-sourire, assez forcé pourtant, agitait ses lèvres de temps en temps; il laissa enfin échapper une de ces phrases banales par lesquelles commence toujours une conversation entre gens qui ne se connaissent pas. « Voilà, monsieur, une » bien belle matinée. — Superbe, mon» sieur. — La journée sera chaude. — Je » le crois comme vous ».

L'inconnu se tait. Bientôt après il renoue l'entretien, mais avec une sorte

d'embarras qui inspire de la défiance à Cognard. « Monsieur est vraisemblablement de ce pays? — Oui, monsieur. Et vous? — Oh, moi, je suis de Paris. — Et vous venez vous promener à la campagne? — Je ne me promène pas. Je cherche, avec persévérance, des personnes à qui j'ai de grandes obligations, et qui sont menacées d'un événement fâcheux..... — Que vous désirez prévenir? — Ah, monsieur, qui me dirait où elles sont, leur rendrait, et à moi, un service signalé! — Leurs noms? — Elles voyagent sous des noms supposés. — Ce sont donc des malfaiteurs? — Pas du tout. — Et vous n'avez aucune notion sur la route qu'elles ont prise? — Pardonnez-moi. Elles sont parties avant-hier de Pontoise, et n'ont pas passé à Saint-Germain. Il est donc vraisemblable qu'elles se sont arrêtées dans quelque village de ce canton. — Oui, cela est possible. — D'autant plus qu'elles voyagent avec leurs che-

» vaux, dans une calèche..... — Dans
» une calèche!.... Deux hommes et une
» jolie demoiselle? — Vous les avez
» rencontrés, reprend l'inconnu, avec
» une joie qui paraît à Cognard avoir
» quelque chose de perfide? — Non, je
» ne les ai pas rencontrés. — Vous en
» avez au moins entendu parler? — Beau-
» coup. — Et où vous a-t-on dit que
» sont ces voyageurs? — Je n'ai rien
» appris de positif à ce sujet. Mais un
» jeune homme de mes amis peut vous
» donner plus que des indices; et puis-
» que vous prenez tant d'intérêt à ces
» personnes, qui sont, dites-vous, esti-
» mables, allez au village des Loges, là,
» à une lieue d'ici, dans la forêt. Suivez
» ce chemin, il vous y conduira. Entrez
» à l'auberge du Cadran-Bleu. Mon
» ami, qui a de l'argent à recevoir de
» l'aubergiste, y sera dans deux heures.
» — Et comment s'appelle votre ami?
» — Firmin ».

L'inconnu veut continuer ses questions: Cognard le salue, fouette son

cheval, et s'éloigne au grand trot. Cet homme est un fripon, pensait-il. Si M. Martin lui a fait du bien, il a nécessairement été trompé, à moins toutefois.... Ah, Cognard, qu'oses-tu penser! Tu croirais M. Martin capable de couvrir des crimes du masque de la bienfaisance! Cette gaîté, cette franchise, qui ne le quittent jamais, n'annoncent-elles pas une ame qui ne connaît pas le remords?

Ce drôle-ci s'est trahi en me parlant. Ses yeux, son front, le son de sa voix n'étaient pas en harmonie avec ses paroles. Peut-être est-il le chef de quelque bande qui poursuit secrètement M. Martin, Bertrand et sa fille, qui les oblige à changer de noms, et à se cacher dans un assez pauvre village : c'est cela, c'est cela. Voilà le moment de marquer ma reconnaissance à M. Martin : je n'en laisserai pas échapper l'occasion. Peut-être cette circonstance inattendue me fera-t-elle découvrir quelque chose, sans que je me sois permis de questions déplacées,

déplacées, et j'en serai bien aise : je ne peux me le dissimuler.

Cognard presse son cheval, et va droit à l'auberge de Dubourg. Il apprend que M. Martin n'est pas levé; mais il insiste sur la nécessité où il est de lui parler à l'instant, et comme un cabaretier de village ne résiste pas au régisseur d'une terre de quatre-vingts mille livres de rente, il est permis à Cognard d'aller frapper à la porte de la chambre jaune.

M. Martin était dans cet état où, dit-il, on est placé entre le sommeil et la veille; où les idées se présentent comme à travers un voile, et n'en sont que plus agréables; où l'imagination n'a pas repris toute son activité, et s'arrête nonchalamment, et avec complaisance, sur les objets qui lui plaisent, et que lui offre, sans le concours de sa volonté, la mémoire, agent inexpliquable, qui nous refuse souvent ce que nous lui demandons, et qui nous présente brusquement, et sans transition, ce que

nous ne cherchons pas. M. Martin demande qui frappe. La voix de M. le régisseur est reconnue; il est admis. M. Martin se remet dans son lit, et invite Cognard à s'asseoir près de lui.

Cognard lui rend, mot pour mot, la conversation qu'il a eue avec l'inconnu, et il observe M. Martin. Le calme qui suit un sommeil tranquille, se peint encore dans ses yeux et sur son front.

M. Martin prie Cognard de lui dépeindre l'homme avec lequel il s'est entretenu. Trente ans environ; cinq pieds un pouce, à-peu-près; les cheveux plus roux que blonds; la figure ronde et colorée; les jambes grêles et longues.

« C'est ce coquin d'Eric, s'écrie M. Martin, avec une certaine émotion. — Je » crois comme vous, monsieur, que cet » homme est un fripon. — Cognard, » vous avez adroitement donné le change » à ce drôle-là. Vous me prouvez votre » intelligence et la sincérité de votre » attachement : je vous prouverai que » je sais reconnaître ce qu'on fait pour

» moi. Le moment de parler est venu.
» Je vais m'habiller, et me rendre chez
» le maire : vous m'y accompagnerez.
» Là, vous connaîtrez l'homme qui vous
» estime assez pour n'avoir plus de
» secrets pour vous, et qui resserrera,
» autant qu'il est possible, l'intervalle
» qu'un nom va établir entre nous.

» Je suis d'ailleurs intéressé à vous
» éclairer sur bien des choses. Vous
» pouvez m'être utile encore, et l'igno-
» rance où vous êtes, pourrait, plus
» tard, vous égarer, ou vous empêcher
» de profiter de quelque circonstance
» heureuse.

» Mais quel est ce Firmin, dont vous
» avez parlé à Eric? — C'est le brigadier
» des gendarmes résidant à Achères.
» — J'entends. Il se travestira, avec un
» ou deux de ses hommes; ils iront aux
» Loges; ils entreront au Cadran-Bleu,
» et ils arrêteront ce coquin-là. — Voilà
« précisément, monsieur, ce que j'ai
» pensé. — Et ce trait de prévoyance
» ajoute à ma confiance en vous. Oui,

» Eric sera arrêté. Je suis las d'opposer
» des ménagemens à des attaques con-
» tinuelles, et je dois plus à un ami
» vivant, qu'à la mémoire de celui que
» j'ai perdu. Il est temps que tout ceci
» finisse ».

M. Martin éprouva, pour entrer chez M. de Polmont, les difficultés qu'on avait opposées à Cognard, au Coq-Hardi. Mais M. Martin veut fortement tout ce qu'il doit vouloir, et il pénètre dans la chambre à coucher. Cognard est sur ses pas.

« M. le maire, des circonstances im-
» périeuses m'obligent à lever le masque
» dont je me suis couvert à Achères,
» et dans quelques-unes des villes voi-
» sines. Mais je désire, j'ai même le droit
» d'exiger que ce que je vous confierai
» reste caché entre nous trois. Que le
» comte Obinski et la comtesse sa fille
» ne sachent rien des mesures que nous
» allons prendre; et puisque nous pou-
» vons agir sans leur intervention, gar-
» dons-nous de troubler la tranquillité
» dont ils commencent à jouir. Qu'ils

» soient toujours pour vous, pour Cognard, comme pour tous les habitans » du village, Bertrand et Sophie. Je ne » veux être ici que Martin. Cependant » je vais me nommer : je suis le prince » Paloski ».

M. de Polmont avait l'usage du très-grand monde. Mais un prince qui le surprenait au lit, et qu'il avait reçu assez cavalièrement, ne laissait pas de l'embarrasser un peu. Il veut sonner; le prince l'arrête. « Je vous devine, lui dit-il, mais » je viens de vous déclarer que je veux » continuer à n'être ici que Martin; ainsi » pas d'étiquette. Les momens sont pré- » cieux; il faut n'en perdre aucun. Ha- » billez-vous, pendant que je vous par- » lerai.

» Le projet de rétablir le royaume de Pologne, et d'en faire une barrière entre la Russie et l'Allemagne, fut une des conceptions heureuses de l'homme qui a fait de si grandes choses et de si grandes fautes. Mais ce n'était pas à

Moscow que pouvait s'opérer la restauration de ma patrie.

» Cependant la proclamation de l'indépendance et de l'agrandissement de la Pologne électrisa tous les esprits, et la France put, pendant un moment, compter autant de soldats qu'il existait de Polonais.

» J'étais lié, depuis mon enfance, avec le prince Borloff, qui tenait un rang distingué à la cour de Pétersbourg, et qui reçut souvent de son souverain des marques d'une confiance sans bornes.

» Borloff, attaché à ses devoirs autant qu'à son prince, employa toutes les ressources de son génie et de la politique, pour neutraliser les efforts de la France. Propriétaire de quarante villages, je devais à mes concitoyens de toutes les classes l'exemple du dévouement et du courage. J'armai mes vassaux, et le comte Obinski, moins riche, mais aussi dévoué à la chose publique, m'imita et me suivit.

» Nous passâmes ensemble le Niémen

et la Bérésina, rangés sous les bannières du célèbre et malheureux Poniatowski. Ce fut pendant cette mémorable et si triste campagne que je reconnus les grandes qualités d'Obinski, et que je lui vouai une amitié inaltérable.

»Borloff et moi n'avions pas cessé de nous aimer, quoique nous fussions attachés à des partis différens : l'affection qui est fondée sur l'estime, et qu'a nourrie une longue habitude, est indépendante des orages politiques. Lorsque les vainqueurs décidèrent que la Pologne toute entière appartiendrait à la Russie, Borloff m'écrivit, et me conjura de faire, pour calmer mes compatriotes, et les amener à des sentimens de résignation, autant d'efforts que j'en avais faits pour les rendre indépendans. Hélas, ils auraient eu un roi polonais au lieu d'un souverain russe, et le gouvernement aristocratique eût également pesé sur eux ! Il faut que je l'avoue, à la honte de l'humanité, les grands seigneurs polonais ne s'occupaient que d'eux, et le

peuple, accoutumé à une subordination stupide, ne sait partout que vivre et mourir pour ses chefs, en servant des intérêts auxquels il est presque toujours étranger.

» Je sentis que la résistance serait désormais sans objet. Il me répugnait de verser inutilement le sang humain, et je secondai Borloff de tout mon pouvoir. Mon rang, mes richesses, une réputation non contestée, m'avaient donné une influence que je n'employai que pour rendre le repos à mon pays.

» Obinski, né avec une imagination ardente, et doué d'une rare intrépidité, ne put supporter l'idée de voir la Pologne soumise aux czars, qui si longtemps ont été ses tributaires. Il manœuvra secrètement; il chercha à susciter des troubles. Il a trop de jugement pour avoir espéré de résister aux forces de la Russie. Mais il voulait mourir les armes à la main, et s'ensevelir sous les débris de la Pologne. Il n'a pas eu cette satisfaction, et il s'est perdu. Je le lui

avais prédit; mais son malheur même m'a attaché plus étroitement à lui, et j'ai tout quitté pour le servir.

» Cependant Borloff ne cessait de parler de moi comme d'un homme qui avait singulièrement contribué à la soumission de la Pologne. Je fus invité à me rendre à la cour, et Obinski y fut mandé par un tout autre motif.

» On m'offrit des décorations, des dignités. J'acceptai les premières pour ne pas déplaire; mais je déclarai que je voulais consacrer le reste de ma vie à l'étude et au repos. Obinski fut vivement réprimandé. On lui enjoignit d'être plus circonspect à l'avenir, et on lui défendit de retourner en Pologne sans l'autorisation du gouvernement.

» C'est à Pétersbourg que nous vîmes pour la première fois la princesse Borloff, et cette entrevue décida du reste de la vie du comte.

» La princesse n'était plus jeune. Cependant elle était loin de l'âge où les passions s'anéantissent. Obinski avait

quarante ans; mais sa taille est belle, sa figure est noble, et elle était animée par un certain air chevaleresque qui séduit et entraîne bien des femmes.

» Il était sans cesse invité à se dédommager, dans la société de la princesse, des dégoûts, des humiliations dont on l'avait abreuvé à la cour, et qui irritaient un homme naturellement emporté. Paula, sa fille unique, dont il n'avait pas voulu se séparer, était comblée des bontés de madame Borloff. Elle avait un fils, âgé alors de dix-huit ans. Beau, aimable et sensible, il chercha à plaire à Paula, et il y réussit facilement. Sa mère, uniquement occupée d'Obinski, favorisait, sans le savoir, leur amour naissant.

» La fortune de Paula n'était pas considérable. Sa naissance n'est pas illustre, mais elle est distinguée. La princesse pouvait consentir à ce mariage, et en tout ce qui n'était pas affaires publiques, elle avait pris sur le prince un ascendant qui rendait le succès vraisemblable.

» Elle laissa pénétrer à Obinski le prix auquel elle mettait ses bontés pour sa fille. Tout dépendait de lui.

» Mais un cœur ulcéré et ambitieux s'ouvre difficilement à l'amour. La princesse, d'ailleurs, n'avait rien de ce qui inspire ces fortes passions, qui auraient pu changer la manière de voir et de sentir du comte. Il n'était assidu auprès d'elle que parce qu'elle écoutait avec complaisance, et des marques d'un vif intérêt, des plaintes amères, qui l'auraient bientôt fatiguée, si on se lassait d'écouter l'objet qu'on aime avec violence.

» Les aveux indirects de cette dame l'éclairèrent enfin. Ils l'indisposèrent, au lieu de le charmer. Il s'éloigna du palais Borloff, et me consulta sur le parti qu'il avait à prendre.

» Mon ami, lui dis-je, une femme ne pardonne jamais à celui qui a dédaigné son cœur et sa personne. Si elle ne se venge pas, c'est qu'elle est dans l'impossibilité de le faire. Mais vous sentez

que l'épouse d'un homme qui a rendu des services éminens, doit être bien vue à la cour, et y avoir du crédit. J'ai lieu de croire la princesse astucieuse, intrigante, et sa physionomie n'annonce pas la bonté. Retournez en Pologne, si vous pouvez en obtenir la permission, et, au nom de ce que vous avez de plus cher, vivez-y tranquille, et étranger à toute espèce d'affaires. Nous avons fait un rêve de gloire, qui ne s'est pas réalisé : le temps de la soumission est venu.

» La princesse, outrée de ne plus voir Obinski, lui écrivit plusieurs lettres, où, à travers une grande réserve d'expressions, perce une passion capable de se porter à tous les excès. Ces lettres indiquent suffisamment la source d'où part la haine invétérée que cette femme a jurée aux Obinski. Nous les avons conservées : ce sont des armes qu'on laisse dans un arsenal, jusqu'à ce que le moment de s'en servir soit venu.

» Le comte dédaigna de répondre à ces lettres, et il eut le tort de vouloir

rester à Pétersbourg. L'homme, disait-il, qui n'a pas tremblé en présence des armées russes, ne fuira pas devant la femme d'un oppresseur subalterne de son pays.

» Cependant le jeune Stanislas était profondément affligé de ne plus voir Paula, et Paula souffrait beaucoup de cette séparation. Le jeune homme se présenta plusieurs fois à mon hôtel, et je refusai de l'y recevoir, prévoyant que ces entrevues seraient bientôt connues, qu'elles irriteraient la princesse, et qu'elles lui donneraient des sujets de plaintes, justes en apparence. Obinski adore sa fille. Vaincu par ses instances, il oublia mes avis. Il eut la faiblesse de recevoir plusieurs fois Stanislas en mon absence. L'amour de ces jeunes gens s'accrut par les obstacles, et l'espèce de persécution qu'on leur suscitait. Stanislas, exaspéré, demanda à son père la main de Paula. Borloff parla de cette proposition à la princesse, en homme d'état, qui s'occupe exclusivement de

grandes affaires, et qui abandonne à sa femme la direction de son intérieur. La princesse fut révoltée de l'idée d'avoir pour bru la fille de l'homme qui l'a méprisée. Elle manifesta son opinion d'une manière qui ne permit plus au prince de revenir sur ce mariage.

» Cependant elle fit épier les démarches de son fils. Elle sut qu'il voyait secrètement Paula. Sa haine et ses craintes augmentèrent. Elle jugea Obinski d'après elle. Elle trembla qu'il disparût avec sa fille, après avoir engagé Stanislas à les suivre, et qu'un mariage, contracté selon les lois de la Pologne, fît triompher le comte de son animosité. Elle ne garda plus de mesures.

» Elle rendit au souverain les propos que l'ambition déçue, l'humiliation, le chagrin avait arrachés à Obinski. Elle les envenima; elle interpréta jusqu'à son silence. Il avait inspiré des craintes; elle persuada facilement qu'il était dangereux, et pour éloigner tout soupçon sur sa véracité, elle para d'un dévoue-

ment sans bornes ce que sa délation avait d'infâme.

» L'ordre d'arrêter le comte fut signé à l'instant. Borloff, chargé de le faire exécuter, manqua peut-être, pour la première fois, à son devoir; mais je ne dois voir, dans sa conduite envers moi, que de la générosité. Il m'aimait, il savait combien Obinski m'est cher, et il me fit remettre par un homme de confiance, un billet qui ne me donnait que quatre heures pour faire disparaître le comte

» Je vis qu'il n'y avait pas un moment à perdre. J'ordonnai à tous mes domestiques de partir à la minute, et de conduire, à petites journées, mes chevaux à Varsovie. Je donnai mes instructions à Obinski, et je courus prendre congé du maître. Je prétextai des lettres qui rendaient indispensable mon départ précipité : on me crut.

» Maître, par l'éloignement de mes domestiques, de faire librement mes dispositions, je fis travestir le comte et

sa fille. Obinski, méconnaissable par un faux nez, qui depuis lui a souvent été utile, n'était plus qu'un domestique français dont une partie de la figure avait été gelée au retour de Moscow, et que je venais de prendre à mon service pour le faire courir en avant de ma voiture. La belle et intéressante Paula fut transformée en jockey, et monta sur le siége. Nous traversâmes Pétersbourg en plein jour, et avec audace. Il est des circonstances où on périt, quand on ne sait pas tout oser.

» On arrêta ma voiture à la barrière. Un homme, vraisemblablement attaché à la police, et qui tenait un papier, qui, je crois, était le signalement d'Obinski, ouvrit ma portière, et me regarda attentivement pendant quelques secondes. Il ne fallait pas un long examen pour s'assurer que je n'étais pas celui qu'on cherchait. Cet homme salua profondément les cordons dont j'étais chamarré, et ferma ma voiture. Nous repartîmes.

» Je conclus de ce qui venait de se

passer, que Borloff, pour se mettre à l'abri de tout reproche, avait commencé l'exécution de l'ordre qu'il avait reçu, par la clôture des barrières, démonstration qui devait faire du bruit dans le public. Peut-être avait-il présumé qu'Obinski se hâterait de se cacher chez quelqu'un de mes affidés, jusqu'à ce qu'il pût sortir de la ville sans s'exposer. Peut-être encore avait-il pensé que mon ami ne serait plus à Pétersbourg quand on en fermerait les barrières. Quoi qu'il en soit, nous courûmes toute la journée, et à l'approche de la nuit, je pris Paula dans ma voiture.

Nous ne nous arrêtâmes en Pologne que le temps nécessaire pour m'assurer des rentrées de fonds considérables partout où je voudrais m'arrêter avec Obinski et sa fille : il me suffit, pour cela, d'une conférence d'une heure avec mes régisseurs. Nous courûmes sans relâche, jusqu'à ce que nous eussions quitté le territoire dépendant de la Russie. Nous respirâmes alors, et nous nous em-

brassâmes avec cette effusion de cœur naturelle à deux personnes qui viennent d'échapper à un danger imminent, et à celui qui les a sauvées.

» Nous nous arrêtâmes à Berlin. Je crus que le comte n'avait rien à craindre dans cette capitale, et je l'engageai à y reprendre son nom, et à vivre selon son rang.

» Je retournai aussitôt à Pétersbourg, pour tâcher d'arranger la malheureuse affaire que la princesse avait suscitée à mon ami. Téméraire pour lui seul, et portant, pour sa fille, la prévoyance jusqu'à la timidité, dès que je fus éloigné, Obinski alla la cacher dans une espèce de communauté, près de Postdam, où il la fit recevoir sous un nom supposé.

» Je n'avais d'espérance qu'en Borloff. Lui seul, à Pétersbourg, pouvait s'exposer pour moi. Je le trouvai mourant, et je reçus son dernier soupir.

» Les bienséances me condamnaient à faire à sa veuve un compliment de

condoléance. Elle le reçut avec une extrême froideur. Moins affectée de la mort de son époux, qu'irritée de l'évasion d'Obinski, elle mit tout en œuvre pour achever de le perdre. Elle tira de sa fuite l'induction des crimes qu'elle lui imputait; elle fit sentir la nécessité de le mettre dans l'impossibilité de se faire des créatures, et de reparaître en Pologne, en confisquant tous ses biens, et en le condamnant à un bannissement perpétuel. J'étais son ami, je devais donc partager ses malheurs, et je fus accusé d'avoir favorisé sa fuite.

» Je reparus à la cour, et j'y fus mal reçu. Je ne balançai pas, et je demandai respectueusement au souverain ce qu'il avait à me reprocher. « Qu'avez-vous » fait d'Obinski? — Sire, je conviens qu'il » a été imprudent, mais je ne le crois » pas coupable. Au reste, je suis son ami; » j'ai dû le sauver, et je l'ai fait. — Vous » le jugez comme polonais; je le juge, » moi, comme mon sujet. Je serai juste » envers lui et envers vous. Vous par-

» tageriez son sort, si je pouvais oublier » les services que vous m'avez rendus. Je » vous laisse vos décorations, vos biens » et votre liberté; mais il est inutile que » désormais vous paraissiez ici ».

» Deux jours après, les murs de Pétersbourg présentaient partout la double sentence rendue contre Obinski. Il était dépouillé du domaine de ses ancêtres, et il lui était défendu, sous peine de mort, de revoir jamais ses antiques foyers. De ce moment, ma fortune est devenue la sienne.

» Stanislas vint me trouver. Il était dans un état qui tenait de la démence. L'amour malheureux a rarement produit d'aussi violentes sensations. Je lui dois cette justice qu'il ne lui échappa pas un mot injurieux pour sa mère. Il se permit tout le reste. Il voulait venger Obinski, relever sa fortune aux dépens de la sienne, et lui faire oublier ses infortunes, en faisant le bonheur de sa fille : rien de tout cela n'était exécutable. Sa vengeance ne pouvait menacer que des

têtes à l'abri de ses coups. Il était propriétaire, sans doute, des grands biens de son père; mais il était encore à l'âge où on ne dispose de rien. Je l'engageai à rester avec moi, dans la seule vue de le calmer, et de l'amener à prendre des résolutions plus modérées. Son exaspération se soutenait à un degré effrayant. Il sortit malgré moi, en me déclarant que sa mère allait entendre ses plaintes, ses justes réclamations, et que si elle refusait de s'y rendre, il prendrait contre lui-même un parti violent.

» Beaucoup d'amans ont fait cette menace, sans avoir eu la force de l'exécuter : l'état dans lequel était Stanislas le rendait capable de tout. Je le suivis, non pour lui aider à vaincre sa mère, mais pour le sauver de lui-même.

» L'entrée du palais Borloff, dont peu de jours avant toutes les portes s'ouvraient pour moi, me fut nettement refusée. J'entendis un grand bruit dans les appartemens; je reconnus la voix de Stanislas, et je jugeai qu'il était loin de

la modération que j'avais cherché à lui inspirer. Femme vindicative, épouse infidèle, la princesse n'est pas mauvaise mère. Je crus qu'elle ne négligerait rien pour se conserver un fils unique, et ne pouvant décidément pénétrer jusqu'à lui, je me retirai chez moi. Je passai une partie de la nuit à écrire à Obinski les événemens qui s'étaient passés depuis mon retour à Pétersbourg.

» Le lendemain, j'étais à peine levé, qu'un chambellan m'apporta la défense de m'immiscer en rien de ce qui concerne la famille Borloff, à peine d'être traité comme coupable de désobéissance.

» Le faible, qui heurte le fort, ne fait qu'un acte de démence. Prêt à tout oser pour servir Obinski, je ne voulais cependant employer que des moyens qu'approuverait ma raison. De mûres réflexions, des calculs faits avec calme, ne me présentèrent rien de satisfaisant, et je vis que je n'avais de parti à prendre que celui d'une apparente neutralité.

» Il m'était défendu de paraître à la cour; l'entrée du palais Borloff m'était interdite; rien ne me retenait à Pétersbourg, et cependant j'y restais, sans savoir ce que j'y ferais, sans pouvoir m'arrêter à aucune idée sur l'avenir d'Obinski, de Paula et de Stanislas.

»J'étais depuis deux jours dans cet état d'anxiété et d'abattement, où l'homme retrouve à peine une partie de ses facultés intellectuelles, où il sent l'impossibilité de rien entreprendre, et qui prouve si bien à l'observateur l'influence du moral sur le physique. Il pourrait même, en allant plus loin, combattre avec avantage la distinction qu'on établit entr'eux.

»Je marchais, uniquement pour faire quelque chose, et par une suite nécessaire de l'inquiétude qui me tourmentait. J'étais entré dans l'île Basile, sans presque m'apercevoir où j'étais. Je m'étais retiré dans la partie la moins fréquentée des quais; je m'étais assis machinalement; ma tête était appuyée sur

mes deux mains. Je ne sais à quoi je pensais. Peut-être même l'homme est-il quelquefois absorbé au point de ne pas penser du tout.

» Fatigué enfin de la position que j'avais prise, je relevai la tête. Une femme âgée était assise près de moi. Grâces au ciel, dit-elle, nous voilà à l'écart, et je peux vous parler. Vous voyez, monseigneur, la nourrice de Stanislas.

» Je connais trop les hommes pour n'avoir pas craint d'abord quelque piége. Cette femme pouvait être un émissaire de la princesse : je la regardai attentivement. Sa figure offrait un mélange de tristesse et de franchise; son cœur, surchargé, semblait chercher à se fondre dans un cœur compatissant; ses expressions n'avaient rien d'étudié. Je l'accueillis; une confiance entière s'établit entre nous, et j'écoutai avec une extrême attention ce qu'elle me raconta.

» A la suite de la discussion orageuse qui avait eu lieu entre la princesse et son fils, après que Stanislas eut épuisé

ce

ce que l'amour donne d'éloquence, qu'il eût vainement essayé ce que peut un fils unique sur la tendresse maternelle, il se retira furieux dans son appartement, et de ce moment il cessa d'être libre. Il fut gardé à vue par des domestiques sur lesquels on pouvait compter, et sa mère était déjà tellement sûre de lui, qu'elle dédaigna de feindre en sa présence.

» Elle envoya Bolesko demander de sa part au directeur de la poste si quelqu'un avait écrit à Obinski, et où ses lettres lui étaient adressées. Bolesko, messieurs, valet de chambre de Borloff, est plus connu à Pétersbourg par certaines relations avec la princesse, que par son attachement au maître qu'il a perdu. C'est un de ces instrumens qu'une femme emploie à bien des choses, et qu'elle méprise intérieurement.

» La princesse déclara à son fils qu'elle allait prendre les mesures convenables pour qu'il ne revît jamais Paula. Elle l'exhorta à surmonter une passion in-

sensée, qui ne présageait que des chagrins cuisans pour tous deux. Stanislas, accablé, et de ce qu'il entendait, et d'une violente contention d'esprit, trop longtemps prolongée, cessa de répondre, et se laissa aller sur un siége. Il s'écriait, par intervalles : Paloski, Paloski, où êtes-vous !

» J'étais dans son antichambre, me dit la nourrice. J'entendais tout, et je pleurais. On ne me fit pas sortir, sans doute parce que je ne suis pas à craindre. Ne pouvais-je savoir, d'ailleurs, ce que connaissaient les domestiques du palais?

» Le directeur des postes ne pouvait refuser une chose aussi simple que celle que lui demandait une dame qui jouit de la plus haute faveur. Et puis n'est-il pas trop vrai qu'un malheureux proscrit ne commande aucun procédé, aucun ménagement? Bolesko revint, et annonça qu'un paquet assez volumineux avait été expédié à Berlin, hôtel de l'Aigle-Noire : c'est de ma lettre qu'on parlait.

La princesse ordonna à Bolesko de

partir aussitôt pour la Prusse. Elle lui donna des instructions dont la nourrice ne put rien saisir, parce que Bolesko avait été conduit dans un cabinet particulier.

» La princesse sortit, et ne rentra que deux heures après. La nuit vint, et minuit sonnait, lorsque les portes extérieures du palais s'ouvrirent. Une voiture entra dans les cours. Elle était entourée de quelques hommes à cheval. Un officier supérieur monta; il exprima à Stanislas tous les regrets que lui donnait la mission qu'il était chargé de remplir, et il lui notifia, avec beaucoup de ménagemens, que la volonté de l'empereur était qu'il fût détenu dans un château fort, jusqu'à ce que sa mère pût compter sur son obéissance.

» Le malheureux jeune homme ne répondit pas un mot. Il suivit l'officier, et lorsqu'il traversa l'antichambre, sa nourrice se jeta dans ses bras, en sanglotant. On ne les priva pas de la satisfaction de s'embrasser, et Stanislas la

pria, bien bas, de tâcher de me voir, sans me compromettre, et de me raconter ce qu'elle avait vu.

» Lorsque la voiture sortit des cours, un officier y monta; Stanislas fut placé entre cet officier et son chef. Le reste de l'escorte fut renvoyé, et il fut ordonné à tous les domestiques, sans exception, de rentrer et de fermer les portes. Sans doute on voulait dérober au public, et surtout à moi, la connaissance du lieu où on conduisait Stanislas.

» La bonne nourrice n'ignorait pas que j'étais mal à la cour. En conséquence, elle s'était bien gardée de paraître à mon hôtel; mais elle passait et repassait dans la rue où il est situé, et ce jour-là elle me vit sortir de chez moi. Elle n'osa m'aborder, me suivit d'assez loin, me perdit de vue, me retrouva devant elle, sur les bords de la Newa, me perdit encore, et vous savez, messieurs, où elle me rencontra.

» Je voulus récompenser cette femme; elle repoussa ma bourse avec une sorte

de dédain. Je l'embrassai, et de douces larmes coulèrent de ses yeux. Elle me recommanda son cher enfant, en me pressant les mains, et en me regardant d'un air suppliant. Nous nous quittâmes, et nous rentrâmes dans la ville par des chemins opposés.

» J'ai dit et répété que le moyen le plus sûr de pénétrer quelqu'un est de se mettre à sa place, et de se demander ce qu'on ferait dans une circonstance donnée. Je récapitulai ce que m'avait dit la nourrice, et je crus avoir démêlé quelque chose des projets de la princesse.

» Je me rappelai que cette dame, en s'assurant de son fils, avait évité ce qui aurait pu l'irriter davantage. On lui avait marqué, en l'arrêtant, des procédés, et même des égards. L'air qu'on respire dans une citadelle est ordinairement salubre, et on peut s'y procurer toutes les aisances de la vie. La princesse conserve donc de l'attachement pour son fils, et alors elle n'entend pas lui faire

passer dans une prison la plus belle partie de sa jeunesse. Mais elle hait Paula, uniquement parce qu'Obinski est son père. Séparer de lui une enfant qu'il adore, et rompre en même temps un mariage qui flatterait l'ambition du comte, serait se venger doublement. Il était évident pour moi que Paula seule était sérieusement menacée.

» Mais qu'allait faire Bolesko à Berlin? serait-il chargé d'un enlèvement? oserait-il l'exécuter dans un pays où il ne peut compter sur l'impunité. D'ailleurs, où conduirait-il Paula? Si elle n'était pas resserrée dans une étroite prison, elle ferait, tôt ou tard, retentir ses justes plaintes dans toute l'Europe. Un projet d'enlèvement serait donc une absurdité; mais de quel prétexte s'étayerait la calomnie pour attenter à la liberté de cette jeune personne? Son âge, sa beauté, sa candeur et les faits ne désarmeraient-ils pas des juges impartiaux?

» Si cependant, pensé-je, la princesse avait formé un plan plus atroce, et dont

l'exécution fût plus facile.... Cette idée me fit frissonner. J'ai reconnu, plus tard, que la princesse, toute à ses passions, est souvent incapable de réfléchir, mais qu'elle n'a ni la force, ni la volonté de commettre un grand crime.

» Cependant je crus que les circonstances, et l'incertitude même où j'étais de ce qui se tramait contre Paula, exigeaient que je prisse un parti prompt et décisif. J'aurais voulu ne quitter Pétersbourg qu'après avoir découvert le lieu où Stanislas est détenu : cela n'était pas impossible. Mais le danger d'Obinski et de sa fille était pressant. Toutes mes idées se portèrent sur eux, et je partis aussitôt pour Berlin.

» Obinski n'était plus à l'Aigle-Noire. Quel motif nouveau avait pu le porter a se cacher, dans un pays où il n'avait rien à craindre? Je savais que Bolesko m'avait précédé de deux jours à Berlin, et en deux jours un homme de ce caractère fait bien des choses. Mais avait-il vu le comte, et comment avait-il pu

intimider l'intrépide Obinski au point de le déterminer à fuir, sans qu'il prît même le temps de m'écrire un mot.

» J'interrogeai le maître de l'hôtel. A force de questions, et en rapprochant des réponses assez incohérentes, je sus que Paula n'était plus avec son père, depuis dix à douze jours; qu'un homme, que je jugeai être Bolesko, s'était présenté à l'hôtel; qu'il avait demandé une audience particulière au comte; qu'ils avaient passé deux heures ensemble, qu'Obinski avait fait précipitamment ses malles, était monté en voiture, et avait ordonné au postillon de prendre la route de Bernow.

» On peut se porter, de cette ville, sur tous les points de l'Europe. De quel côté chercherai-je mon ami? Et qu'a-t-il fait de sa fille? En quelles mains l'a-t-il laissée? Ici le talent de l'observateur fut un moment en défaut.

» Je réfléchis bientôt que l'homme qui croit avoir de puissantes raisons de fuir de Berlin, ne doit pas se croire en sû-

reté en Prusse, et qu'Obinski aurait pris, pour en sortir, le chemin le plus court. La frontière la plus rapprochée de Berlin est celle du duché de Mecklenbourg, et Bernow y conduit directement. Je partis pour cette ville. J'espérais recueillir, dans les maisons de poste, quelques-unes de ces indications qui ne sont que vagues pour la plupart des hommes, mais qui pourraient m'éclairer.

» Je me souvins, en courant la poste, d'un baron Hollinder, que, pendant la campagne de Moscow, nous avions connu à Wilna, et avec qui nous avions contracté une sorte d'intimité. Il demeure dans un village situé entre Bernow et Bisenthal. Obinski pouvait avoir laissé sa voiture à Bernow, s'être rendu à pied, la nuit peut-être, chez le baron, et en admettant qu'il n'ait pas osé s'y fixer, il était vraisemblable que j'y apprendrais quelque chose; j'espérais même y trouver une lettre pour moi. Obinski était loin d'avoir pensé à m'écrire.

» J'arrivai chez le baron, qui resta

stupéfait en me voyant. Un cri de joie me fit connaître que j'étais chez un ami. Il m'embrassa, et me demanda comment je m'étais échappé de prison. Je n'y ai pas été, lui répondis-je, étonné à mon tour. Le baron me prit la main, et me conduisit dans son cabinet.

» Obinski, me dit-il, a passé ici, et s'y est arrêté un jour. Il est allé à Wismar, ville enclavée dans le duché de Mecklenbourg, mais qui appartient à la Suède. Il m'a prié de lui écrire dans cette ville, où il compte attendre de mes nouvelles, sous le nom de Zuski. Il m'a supplié de faire tout ce qu'il dépend de moi pour savoir quel traitement vous est réservé : il souffre plus pour vous que pour lui. Expliquez-vous clairement, répliquai-je, car je ne comprends rien à ce que vous me dites.

» Le baron me raconta qu'un homme estimable, plein d'humanité, et qu'Obinski avait mal jugé jusqu'alors, était venu le trouver à Berlin. Il lui dit, les larmes aux yeux, qu'outré de la con-

duite affreuse de la princesse envers lui, sa fille, moi et Stanislas, il l'avait quittée pour jamais; qu'il voulait réparer, autant qu'il le pouvait, le mal qu'il avait été forcé, par sa position, de faire à Obinski; qu'il le suppliait d'agréer ses services, et de disposer du fruit de ses économies, qui montaient à dix mille roubles.

» Il lui apprit que Stanislas était enfermé, sans qu'on sût en quel lieu; que j'avais été arrêté, pour avoir eu des relations directes avec le jeune prince, malgré la défense qui m'en avait été faite; que pour déjouer des vues bien naturelles à un bon père, et qu'on appelait audacieuses, pour rendre à la princesse la tranquillité que lui a ravie la crainte d'un mariage disproportionné, l'ambassadeur de Pétersbourg à Berlin allait recevoir l'ordre de demander l'extradition du père et de la fille, qui seraient aussitôt conduits en Sibérie. Il engagea le comte à fuir, sans perdre de temps. Mais il lui fit remarquer que s'il

emmenait sa fille, et qu'il fût reconnu, ils étaient perdus tous les deux; que lui, Bolesko, ne serait suspect nulle part; qu'il était de la prudence que le comte lui confiât sa fille, et qu'il la lui remettrait dans l'endroit qu'il lui plairait de choisir. Obinski lui donna une lettre pour Paula, et le digne Bolesko partit pour aller prendre la jeune demoiselle et la conduire à Dresde, où son père ira la joindre aussitôt qu'il apprendra quelque chose de positif sur votre sort.

» Oh, quel homme que ce Bolesko, ajouta le baron! J'ai été touché sensiblement de ce que le comte m'en a dit. Bolesko est un scélérat, m'écriai-je, et il n'y a rien de vrai dans ce qu'il a dit. Il s'est engagé à conduire Paula en Saxe: c'est du côté opposé qu'il faut la chercher.

» Obinski, continuai-je, a donc assez peu observé les hommes, pour croire qu'un fripon revienne sincèrement à la probité; qu'un fripon quittera une condition lucrative, pour s'attacher au sort

d'un proscrit! Au reste, cette confiance d'Obinski est celle d'un être franc et loyal, qui ne prévoit jamais ce qu'il est incapable de faire. Mais comment n'a-t-il pas réfléchi que la Russie a des ambassadeurs partout, et que Paula ne serait pas plus en sûreté à Dresde qu'à Berlin?

»Je ne voulus pas m'arrêter plus longtemps. Je tremblais que quelque nouvelle machination fît partir le comte de Wismar, et je m'y rendis, sans m'arrêter autrement que pour changer de chevaux. Je trouvai Obinski à l'adresse que m'avait donnée Hollinder.

»La stupéfaction dans laquelle il tomba en me voyant, fut égale à celle qu'avait éprouvée le baron. Quand je l'eus dissuadé, par des faits incontestables, du prétendu changement de Bolesko, il tomba dans un accès de fureur à épouvanter. Je lui dis, avec fermeté, que la colère est indigne de lui, parce qu'elle avilit celui qui s'y abandonne; qu'en ce moment il fallait agir, et non perdre le temps en de vaines déclamations.

» Mais de quel côté, me dit-il, chercherons-nous la malheureuse fille d'un plus malheureux père? Allons à Dantzick, lui répondis-je. Chaque jour des vaisseaux partent de cette ville pour les quatre parties du monde : ce coquin-là peut avoir reçu l'ordre d'embarquer Paula, et de mettre, entre elle et nous, l'immensité des mers.

» Nous étions à peine à deux lieues de Wismar, lorsque nous joignîmes une berline, trop élégante pour n'être pas remarquée. Deux domestiques couraient en avant, et portaient la livrée de Borloff. Ce n'était pas Stanislas qui était dans cette voiture, et il ne restait que sa mère et lui, de cette illustre famille. Mais que venait faire la princesse dans un pays où ne l'attiraient ni les plaisirs, ni ses affaires connues? Pourquoi se diriger vers la mer Baltique? Il était aisé de comprendre que mes conjectures, sur le sort qu'on réservait à Paula, étaient plus que fondées, et que pour la trouver, il suffirait de suivre la princesse.

J'engageai Obinski à reprendre son faux nez, et j'ordonnai à mes postillons de ne pas perdre la berline de vue.

» Nous cherchâmes, en courant, à pénétrer les motifs qui faisaient tenir à madame Borloff une conduite aussi extraordinaire. Je la connaissais trop, pour être long-temps à la pénétrer. Elle n'avait vraisemblablement pas ignoré mon départ précipité de Pétersbourg. Elle sait combien je suis attaché à Obinski, et à quel point je porte l'activité, quand les circonstances l'exigent. Sans doute elle craignait que je découvrisse son coquin de Bolesko, et que je parvinsse à le gagner. Je l'ai dit : ceux qui font le mal se défient de tout, et même de leurs complices. Peut-être son affection pour son fils la portait-elle à s'assurer, par ses yeux, de l'éloignement de Paula, et n'attendait-elle que l'impossibilité où seraient ces jeunes gens de se rejoindre, pour mettre Stanislas en liberté, et le reproduire à la cour, où sa naissance, les services de son père,

et ses qualités personnelles l'appelaient aux plus hauts emplois.

» Quoi qu'il en soit, notre voiture, constamment à cent toises de la sienne, ne tarda pas à fixer l'attention. Eric, autre fripon que Cognard a vu ce matin, vint caracoler autour de nous. Je ne me cachai pas; je le regardai fixement. Il me reconnut, prit le galop, et je le vis parler pendant quelques secondes à la portière de la berline. Sans doute il rendait compte de ce qu'il venait de voir, et c'est ce que je voulais : un compagnon de voyage tel que moi, devait alarmer la princesse, et la rendre incertaine sur l'exécution de ses projets. La berline arrêta à la poste prochaine.

» Je descendis; je me présentai à la princesse. Je lui dis qu'il m'était défendu de me mêler de ses affaires, et non de celles d'Obinski. Je lui déclarai que tant qu'elle n'employerait que la ruse, je me bornerais à la déjouer, par égard pour la mémoire de son mari, et par ménagemens pour son fils, dont je ne vou-

lais pas déshonorer la mère; mais que si elle se permettait la violence, aucune considération ne m'arrêterait. Eric et un autre drôle semblèrent me regarder d'un air menaçant. Je protestai, très-haut, que moi et mon brave domestique, nous étions en état de faire face à dix coquins, et de nous en débarrasser; que d'ailleurs je trouverais partout l'autorité disposée à me seconder, et que je n'aurais qu'un mot à dire, pour obtenir son intervention.

» La princesse ne me répondit rien, et se remit en route. Je partis en même temps qu'elle, et elle m'a avoué à Pontoise qu'elle faisait épier ma marche avec autant de soin que j'observais la sienne. Nous nous faisions une guerre d'un genre tout-à-fait nouveau. Chaque jour la princesse changeait de chemin, sans pouvoir m'échapper. Sa migraine la retenait-elle dans un village, je m'y arrêtais aussi. J'étais devenu son ombre.

» Tout-à-coup elle laissa la mer Baltique derrière elle, et elle gagna le cœur

de l'Allemagne. Sans doute elle avait reçu quelqu'avis secret, dont le porteur avait échappé à ma vigilance et à celle d'Obinski. Nous approchions des frontières de France, lorsqu'une petite voiture de poste parut en avant de la sienne. Je ne doutai pas que Paula et Bolesko fussent dans cette voiture, et je ne voulus pas faire d'éclat, par les raisons que je viens de vous exposer. Obinski partageait mes sentimens de modération à l'égard d'une femme dont le fils pouvait un jour être son gendre. Mais nous nous promîmes de ne pas perdre la chaise de vue, et de nous conduire selon que les circonstances l'exigeraient.

» Nous entrâmes en France. La princesse avait pris mille détours pour nous échapper, et n'avait pu y réussir. Nous étions à quelques lieues de Troyes, lorsqu'un de mes traits cassa. Je travaillai, avec Obinski et mes postillons, à le remettre en état, et vous sentez quelle diligence nous fîmes. Le temps perdu ne se retrouve jamais : quand nous

pûmes remonter en voiture, la berline et la chaise de poste étaient disparues.

» Nous forçâmes nos chevaux, sans pouvoir joindre la princesse. Elle avait pris tous ceux qui étaient à la poste de Troyes, et là nous perdîmes encore deux heures. Nous étions au désespoir. Enfin, messieurs, pour terminer un récit qui n'a que trop duré, je vous dirai que ce ne fut qu'à Dieppe que nous pûmes trouver Paula, et la tirer des mains de ses ravisseurs.

» Cependant la princesse est inébran-
» lable dans ses desseins, et elle en pour-
» suit l'exécution par tous les moyens
» qui sont en son pouvoir. Eric est à
» présent le seul de ses domestiques
» dont nous soyons connus; l'autre l'a
» quittée à Paris, je ne sais pourquoi,
» ni comment, et Bolesko est en fuite;
» mais cet Eric est errant dans ce canton;
» il nous y cherche, et je ne suis entré
» dans tous ces détails, M. le maire, que
» pour vous faire connaître combien ce

» drôle est redoutable pour nous. Le
» faire enlever, c'est assurer notre repos.
» Sans doute, monsieur, je vous ai
» inspiré de l'intérêt pour la famille dont
» je vous ai raconté les malheurs, et
» vous ne refuserez pas d'user de votre
» autorité dans cette circonstance. —
» Non certainement, monseigneur. —
» M. Martin, M. Martin. Plus de mon-
» seigneur, je vous en prie. Evitez soi-
» gneusement les distractions à cet égard.
» Vous pourriez me faire perdre en un
» moment le fruit de mes travaux et de
» ma tendre sollicitude. Faites partir
» de suite quelques gendarmes déguisés;
» qu'ils courent aux Loges; qu'ils entrent
» au Cadran-Bleu. Eric y attend un cer-
» tain Firmin, qui n'aura pas de peine
» à le connaître. — Les gendarmes alors
» lui demanderont ses papiers. — Il ne
» doit pas en avoir. — On le conduira
» à Paris, à la Préfecture de police,
» comme vagabond. — C'est cela, c'est
» cela, M. le maire, et s'il inculpe la
» princesse, c'est elle qui l'aura voulu.

» Mais hâtez-vous, je vous en supplie. » Mon récit a pris près d'une demi-» heure, et nous n'en avions que deux » à nous; n'est-il pas vrai, Cognard »?

M. de Polmont sonne. Il envoie un domestique chez Firmin; il ordonne à son cocher de mettre les chevaux. « Je » ne peux, M. Martin, faire arrêter un » homme sur une commune étrangère, » sans l'assentiment du maire. D'ailleurs » entre confrères on se doit des égards. » — Je n'avais pas prévu cette difficulté. » Et si ce maire ne pense pas comme » vous? — Soyez tranquille, il sera fort » aise de m'obliger et de remplir en » même temps un devoir. Il s'est rendu » adjudicataire de la dernière coupe de » mes bois, et il me demande un délai » d'un mois pour achever de me payer. » — Il est à nous ».

M. de Polmont donne ses ordres à Firmin. Il monte en voiture; il court aux Loges.

CHAPITRE VI,

Qui contient ce que vous lirez, si vous en prenez la peine.

Eric n'était pas homme à s'éloigner des Loges : trouver Bertrand et Sophie était pour lui un coup d'or, et il espérait que M. Firmin le mettrait sur le chemin de la fortune. D'ailleurs, il s'était levé avec le soleil; un fripon déjeûne quelquefois mieux qu'un honnête homme, et Eric ne s'ennuyait jamais au cabaret.

Les deux heures n'étaient pas révolues, lorsque les gendarmes entrèrent au Cadran-Bleu, mais il s'en fallait de peu de chose. Ils étaient en sarrau de toile bleue, en bonnet de coton, et chacune des serpillières cachait une paire de pistolets. Ils trouvèrent Eric entre un manche de gigot et une bouteille de vin. Ils en demandèrent une, et causèrent entr'eux de choses fort indiffé-

rentes : le sujet de la conversation ne faisait rien à l'affaire. Mais le gendarme ne manquait jamais de répondre à son brigadier : Oui, M. Firmin, non, M. Firmin, et c'est ce qui devait engager l'action.

En effet, au nom de Firmin, Eric avait secoué les oreilles, et il chercha à se mêler à la conversation. On lui fit beau jeu. En l'écoutant, en lui parlant, Firmin l'examinait attentivement. C'est mon homme, pensait-il : trente ans, cinq pieds un pouce, les cheveux plus rouges que blonds, la figure ronde et colorée, les jambes longues et grêles; c'est bien lui.

Quand des gendarmes ont trouvé l'homme qu'ils doivent arrêter, ils ne s'amusent pas à faire de l'esprit. « Qui » êtes-vous, lui demanda brusquement » Firmin? — Je suis voyageur. — Où » sont vos papiers? — De quel droit » m'interrogez-vous? — Du droit du » plus fort ». Ici les pistolets sortent de dessous les sarraux. « Voyons vos

» papiers. — Je n'en ai pas. — Je vous » arrête. — Qui êtes-vous, à votre tour? » — Brigadier de gendarmerie. — Pre- » nez garde à ce que vous allez faire, » M. le brigadier. J'appartiens à la prin- » cesse Borloff. — Appartinsses-tu au » diable, tu marcheras. Présente tes » pouces. — Vous vous repentirez..... » — Présente tes pouces, ou nous allons » tomber sur toi comme la grêle sur un » vignoble. — Les voilà, M. le brigadier ».

Quand les gendarmes se furent assurés des mains d'Eric, ils commencèrent l'inspection de ses poches, c'est la règle. Un mouchoir, une tabatière, vingt-cinq louis..... Il n'y a rien là de suspect. Un porte-feuille de maroquin rouge, qui renferme quelques papiers..... M. de Polmont a défendu à Firmin de rien lire. Il lui a ordonné de mettre sous cachet ce qu'il trouvera en ce genre, et de le lui envoyer. Firmin, religieux observateur de sa consigne, apposa son sceau sur le porte-feuille même, et comme des gendarmes ne font pas une

expédition

expédition qu'elle n'entraîne un procès-verbal obligé, M. le brigadier commença le sien. Il demanda au détenu son nom, quel motif l'avait amené dans le canton, et ce qu'il se proposait d'y faire. Il déclara facilement se nommer Eric Powl; mais à chaque question nouvelle, il renvoyait Firmin au porte-feuille. Il y trouverait, disait-il, la preuve irrécusable qu'il avait l'honneur d'appartenir à la princesse Borloff. Firmin n'avait garde d'ouvrir le porte-feuille. Il se piquait d'être fort en rédaction; mais Eric refusant de répondre à ses interpellations, il fut forcé de clore son procès-verbal dès la vingtième ligne. Voltaire aurait eu de la peine à parler de ce dont il n'avait aucune idée, et Firmin n'était pas Voltaire.

Un gendarme des Loges entra au cabaret. « Le maire du village et celui » d'Achères, dit-il, vont terminer des » dépêches, que vous attendrez, et que » vous remettrez, avec votre homme, » à la Préfecture de police. — A la bonne

» heure. En attendant les dépêches, bu-
» vez un coup avec nous..... Tenez, vous
» donnerez ce porte-feuille à M. de Pol-
» mont..... Ah! nous avons laissé nos
» chevaux et nos habits uniformes à la
» garde d'un paysan, à deux portées de
» fusil du village, là, au bout de cette
» avenue. Faites-moi le plaisir de les
» aller chercher, et à votre retour, vous
» trouverez une omelette que la bour-
» geoise va nous apprêter; n'est-il pas
» vrai, ma petite mère? — Très-volon-
» tiers, M. Firmin ».

Ah, il s'appelle vraiment Firmin, pen-sa Eric! c'est dans les bras de la gen-darmerie que m'a jeté l'homme que j'ai rencontré ce matin! Il est plus fin que moi, je le confesse. Mais quelles raisons a-t-il eues de me faire arrêter? Serait-ce un agent des Obinski, qui m'observait de son côté? Quoi qu'il en soit, il faudra bien que la princesse me tire de là, et qu'elle me dédommage du désagrément d'aller d'ici à Paris, sans pouvoir prendre une prise de tabac.

Les deux maires avaient exposé dans leur rapport, non les véritables motifs qui avaient déterminé l'arrestation d'Eric, celui des Loges n'en devait pas être instruit, mais le vagabondage constaté de cet homme, et un certain air d'opulence, qui rendait ses moyens d'existence très-suspects. Ils concluaient à ce qu'il fût mis au secret, et rigoureusement interrogé.

M. Eric est prié de se mettre en route, entre deux gendarmes bien montés, qui consentent, à sa prière, à modérer le pas de leurs chevaux.

M. Martin était retourné au Coq-Hardi, où il attendait avec impatience le retour du maire et le récit du dénouement de l'aventure. L'homme impatient ne peut tenir en place. M. Martin passait un quart-d'heure avec ses amis, et il allait rôder aux environs du château de M. de Polmont; il rentrait chez lui, et il ressortait presque aussitôt. Il distingua enfin le carrosse du maire, et il l'attendit avec une sorte d'anxiété. M. de Polmont

lui sourit en passant : il n'en demandait pas davantage, et il se retira dans la chambre jaune.

« Qu'avez-vous donc aujourd'hui, lui dit » Bertrand? Vous êtes dans une agitation » continuelle? — Je n'ai plus rien. Mais » dites-moi : voulez-vous rester quinze » jours encore au Coq-Hardi? Prenez » la carriole de Cognard; allez acheter » à Poissy les choses dont vous avez » besoin pour mettre votre maisonnette » en état de vous recevoir. Menez Sophie » avec vous : cette promenade la dissi- » pera. — La prendre avec moi! y pen- » sez-vous? — Ne craignez rien, mon » cher Bertrand, je vous réponds de » tout. — Vous me répondez de tout! » — Hé, oui; tout vous étonne. Ne me » connaissez-vous pas? Vous savez » comme moi que la princesse est re- » tournée à Paris, et je vous apprends » qu'Eric est en ce moment entre les » mains de deux gendarmes, qui ne le » quitteront qu'après l'avoir écroué dans » je ne sais quelle prison. Ainsi le che-

» min de Poissy est libre pour vous, » comme pour tout le monde. — Eric » arrêté! d'où savez-vous cela? — Ce » matin, pendant que vous dormiez, je » veillais pour vous, ah, ah, ah, ah»!

M. Martin raconte à Bertrand ce qu'il s'est passé entre lui, le maire et Cognard. Il n'a voulu en parler à son ami, qu'après s'être assuré qu'Eric était dans l'impuissance de lui nuire, car enfin, disait-il, il ne suffit pas de servir ses amis, il faut calculer tous les avantages qu'ils peuvent tirer d'un service. Dans quelles transes vous auriez été, si je vous avais dit qu'Eric errait dans les environs d'Achères. J'ai fait mieux, j'ai agi, et je vous ai délivré d'un ennemi dangereux. Donnez-moi les lettres que la princesse vous a écrites. Je les joindrai à la confession qu'a signée Bolesko, et pendant que vous irez acheter des meubles, j'irai, moi, à Paris, et je verrai ce qu'il y faudra faire.

Il y avait quelque chose de plus pressant que M. Martin voulait connaître.

Eric pouvait avoir fait quelque révélation qu'il serait possible de tourner contre la princesse. M. Martin laisse Bertrand aux préparatifs de son petit voyage, et il va chez M. de Polmont. « Hé bien, M. le maire, nous le tenons, » ah, ah, ah! — Qui vous l'a dit? — Par- » bleu, c'est vous, ah, ah, ah! — Je ne » vous ai pas parlé; je vous attendais » même avec impatience. — Si Eric vous » eût échappé, vous m'eussiez regardé, » en passant tout-à-l'heure devant moi, » avec cet air chagrin naturel à un hon- » nête homme qui a tenté une bonne » action, et qui n'a pas réussi. Votre œil » riant m'a dit clairement : il est pris. » Mais instruisez-moi des détails, je » vous en prie ».

M. de Polmont lui raconte la manière dont Eric a été arrêté, et il tire de sa poche le porte-feuille saisi sur le coquin. « Le cachet est intact, M. Martin, » et je n'ai voulu le rompre que devant » vous. — Ah, monsieur, il ne peut main- » tenant exister de défiance entre nous;

» compulsons le porte-feuille. Ah, ah, » voici quelque chose d'intéressant; » lisons.

» Il est évident qu'Obinski s'est arrêté entre Pontoise et Saint-Germain. Eric battra le pays et tâchera de le découvrir.

» Il ne se laissera manquer de rien; mais il évitera toute dépense qui pourrait le faire remarquer.

» Quand il aura découvert Obinski, il expédiera, à la princesse, un exprès porteur d'une lettre qui indiquera le lieu où s'est retiré le comte.

» Eric se tiendra à portée d'observer tous ses mouvemens. Il le suivra s'il change de lieu et de retraite, et, jour par jour, il fera savoir à la princesse ce qu'il se sera passé».

» Diable, M. le maire, voilà des ins- » tructions en règle. Il est fâcheux que » je ne connaisse pas l'écriture. Je pré- » sume que c'est celle de Matiska : j'é- » claircirai tout cela plus tard. J'ai aussi » un porte-feuille, et je vais joindre cette » pièce à celles que j'ai déjà ».

La conversation était animée, et, de temps en temps, il échappait à M. de Polmont des expressions mesurées, des marques de respect, qui faisaient sauter M. Martin. Il criait quand le maire lui parlait à la troisième personne. « Vous » voulez donc, lui dit-il enfin, que je » m'exile d'Achères? J'aime bien mieux » m'en éloigner que d'y être connu. De » laitière en laitière, mon secret filera » le long de la route, et finira par passer » de Nanterre à Paris. Je ne crains plus » la princesse; je veux, au contraire, la » surprendre, n'importe où. J'ai aussi » mon projet, et il réussira plus facile- » ment que le sien. Ah ça, pour com- » mencer à vous donner l'habitude de » la familiarité, je viendrai dîner avec » vous, et je ferai, aux mots, une guerre » à outrance. Nous trinquerons avec ce » joli vin que vous avez fait porter au » banquet des notables, et qui a mis le » curé en goût de danser le menuet: ah, » ah, ah! — Monseigneur, je vous..... » — Je vous y prends encore; si vous

» y revenez, je vous donnerai de l'al-
» tesse, de la majesté, s'il le faut : ah,
» ah, ah, ah!

» A propos d'une course que je ferai
» ce soir à Paris, il faut que je parle à
» Cognard. Je vous laisse à vos affaires,
» et je reviendrai à trois heures. Au re-
» voir, altesse. — Au revoir, M. Martin.
» — Bien, bien, c'est cela. Pour vous
» rappeler mon nom de théâtre, je ferai
» de vous un petit potentat. Telle est la
» scène où nous figurons tous, mon cher
» Polmont : l'un monte, l'autre descend,
» et lorsque le rideau tombe, chacun se
» trouve à sa place. La poussière de celui
» qui a joué le roi et celle de son der-
» nier confident, ne sont que de la pous-
» sière. Vous me direz que l'un se sur-
» vit dans l'histoire, et que l'autre tombe
» dans l'oubli. Je vous répondrai : heu-
» reux qui n'a pas besoin d'historien.
» Alexandre le macédonien, et votre Car-
» touche ont eu les leurs, et il en est
» un peu des hommes comme des fem-
» mes : en général, ceux dont on parle

» le moins sont les plus honnêtes, et » par conséquent les plus heureux ».

M. Martin ne perd jamais de temps, et déjà il est chez Cognard. « Voilà une » journée qui a bien commencé, et c'est » à vous que je le dois, mon cher Co- » gnard. Je viens vous prier de me ren- » dre encore un service. — Ordonnez, » M. Martin. — Voilà qui est bien. Vous » avez plus de mémoire que votre maire, » et je vous en félicite. La mémoire est » une histoire vivante du passé et du » présent, que nous portons partout avec » nous. Elle nous donne la faculté de » comparer, et c'est en comparant que » nous formons notre jugement. La perte » de la mémoire entraîne celle des idées. » La mémoire est donc la plus utile de » nos facultés intellectuelles, et c'est à » la vôtre, mon cher Cognard, que vous » devez votre sagacité. Mais revenons.

» Je vais ce soir à Paris. Je monterai » dans ma calèche; je la laisserai à Saint- » Germain; j'y prendrai une voiture pu- » blique; en arrivant, je me jeterai dans

» un fiacre; j'en descendrai à deux cents
» pas de mon hôtel garni, et bien fin
» sera celui qui pourra deviner que j'ar-
» rive d'Achères. J'ai besoin d'un do-
» mestique qui ramènera ma calèche ici,
» et qui viendra me reprendre à Saint-
» Germain, quand vous lui en donnerez
» l'ordre : j'aurai soin de vous faire sa-
» voir le moment de mon retour. Je le
» presserai autant que je le pourrai; je
» veux être de votre noce, mon cher
» Cognard. — J'y compte bien, M. Mar-
» tin. Mais quelle espèce de domestique
» voulez-vous? — Oh, qu'il sache seule-
» ment soigner des chevaux et manger
» sa soupe. — J'entends. Peu d'intelli-
» gence, moins encore de finesse; un
» homme à tout voir sans être frappé de
» rien; un automate enfin, voilà ce qu'il
» vous faut. Ces gens-là ne sont pas aussi
» rares que les hommes de génie; mais
» ils ne sont pas communs. Cependant
» Rosalie qui est du village, et qui est
» loin d'être un automate, pourra vous
» trouver cela ».

Cognard n'a jamais besoin de chercher Rosalie. Il sait où elle est et ce qu'elle fait à chaque instant du jour. C'est à M. Martin que Rosalie doit la couronne que lui prépare son ami, et vous sentez quelle activité elle mit dans ses démarches. Elle entra bientôt chez Cognard en riant aux éclats. Elle amenait un gros, court garçon, qui penchait la tête sur l'épaule gauche, et qui regardait toujours en l'air. « M. Martin, je » crois qu'on vous a fait cet homme-là » tout exprès. — En vérité, Rosalie, je » suis tenté de le croire. Comment t'ap- » pelles-tu, mon garçon? — Je ne m'ap- » pelle jamais, monsieur; mais quand » on m'appelle, je viens. — Quel est ton » nom? — Mon nom? — Oui, Pierre, » Jacques, Thomas? — Boniface, pour » vous servir, monsieur. — Ce nom va » très-bien à ta figure. Sais-tu panser » des chevaux? — Non, monsieur. Bah, » dit Rosalie, il sait les étriller, les faire » boire, leur donner l'avoine. Il n'en- » tend pas le mot, qui ne fait rien à

» l'affaire. — Boniface, va-t'en au Coq-
» Hardi, tu diras à Dubourg que tu es
» à moi. — Non, monsieur. — Tu ne
» veux pas être à moi? — Non, monsieur.
» — Et pourquoi? — Parce que je suis
» à Suzette. — Ah, tu as une maîtresse?
» — Non, monsieur, je suis mon maître.
» — Tu es ton maître? Tu ne veux donc
» pas être mon domestique? — Pardon-
» nez-moi, monsieur. — Et si je t'em-
» mène bien loin de ton village? — Je
» n'irai pas, monsieur. — N'irais-tu pas
» jusqu'à Paris? — Oh, si fait bien, avec
» Suzette. — Et que ferais-tu de ta Su-
» zette? — Je causerais chemin faisant;
» je lui donnerais une tape, elle me ren-
» drait un coup de pied; ça fait passer
» le temps.

» Cet animal, dit M. Martin à Cognard,
» est amoureux d'une Suzette qui, sans
» doute, ne vaut pas mieux que lui. Cela
» prouve que l'amour est un besoin de
» la nature, qu'elle pousse sans cesse
» tous les êtres à satisfaire. Nos sentimens
» recherchés, nos petites délicatesses

» sont au cœur ce qu'un habit élégant » est au corps : il cache la rudesse des » formes; mais l'homme est dessous.

» Je prendrai un paysan qui ramènera » ma calèche de Saint-Germain, et qui » viendra m'y reprendre : l'extrême bê- » tise peut être aussi dangereuse que » l'astuce. L'astucieux agit; l'imbécille » laisse tout faire. Tiens, Boniface, voilà » cinq francs, va causer avec Suzette, » lui donner une tape, et recevoir un » coup de pied ».

M. Martin a dîné; il est en route; il suit de point en point la marche qu'il a adoptée; il arrive à son hôtel.

Ce n'est plus cet homme simple, qui se met à Achères au niveau du bourgeois opulent, c'est un grand seigneur, qu'on fête, qu'on caresse, et qui reçoit gravement les hommages qu'on lui adresse. La distinction des rangs, pensait-il, n'est pas une chimère, puisque les hommes sentent la nécessité d'obéir. Ils ne se rendent pas toujours compte de leurs mouvemens intérieurs; mais

un instinct secret leur dit qu'arracher la clef d'une voûte, c'est renverser l'édifice, et que déranger quelques-unes des pierres intermédiaires, c'est menacer la clef. J'avoue que le chiffonnier, à genoux au dernier degré, lève des yeux avides jusqu'au premier. Un désir vague, une sorte d'impatience l'y portent; mais ceux devant qui il faudrait qu'il passât, l'arrêtent, et il reprend son crochet. Cependant, qu'une commotion violente et générale brise quelques anneaux de la chaîne, elle cesse d'exister. Un forgeron habile se présente tôt ou tard; il réunit les parties éparses de la chaîne, il les replace, il les consolide, il rive le fer. Voilà, en quatre mots, l'histoire et le dernier résultat des révolutions politiques.

On sait à l'hôtel qu'il faut au prince Paloski quatre domestiques de louage, et un brillant carrosse de remise. Tout le monde est en mouvement, et tout cela se trouve. Le valet de chambre, à tant par jour, commence la toilette de

monseigneur. Son habit le plus magnifique est celui qu'il a montré du doigt. Les livrées sont tirées d'une armoire, et abandonnées aux valets subalternes. Chacun prend ce qu'il lui va le mieux; le carrosse est sous la porte cochère; monseigneur est dedans, chargé des décorations de sept à huit ordres; les laquais se sont élancés derrière, et le cocher a reçu l'ordre de toucher à l'hôtel des Princes, rue de Richelieu.

La princesse est sortie; mais madame Matiska est à l'hôtel, et le prince observateur tire parti de tout. Il monte. Matiska ne sait à quoi attribuer cette visite; elle est embarrassée, incertaine de ce qu'elle doit faire. Mais toute femme est adroite, et sous ce rapport Matiska est plus femme qu'une autre. Elle veut voir venir le prince; elle attend qu'il ait parlé, et elle se croit sûre de trouver la réponse la plus convenable : la modestie n'est pas sa vertu favorite.

Le prince exprime ses regrets de ne pas trouver la princesse chez elle. Il n'a

pas l'intention de lui déplaire; il vient au contraire lui rendre un service essentiel; il demande où elle est. Matiska est sur ses gardes; elle ne répond que par monosyllabes. A la fin, elle ne peut se dispenser d'avouer que madame est allée à un bal magnifique que donne l'ambassadeur de Russie. D'ailleurs, que risque-t-elle en le disant? Il n'est pas vraisemblable que le prince se montre chez le représentant du souverain qui l'a disgracié, et le lendemain, madame le recevra ou lui refusera sa porte, selon qu'elle le jugera à propos.

« Matiska, j'arrive directement de » Dieppe. — Monseigneur a été bien » long-temps en route. — Parce que je » me suis démis le pouce droit à Au- » male; il ne m'est pas même possible » d'écrire encore. Prenez une plume et » du papier; écrivez ce que je vais vous » dicter.

» J'ai à vous parler, madame, de choses très-importantes. Je me présenterai demain, et j'espère que je n'aurai

pas à me plaindre de la manière dont je serai reçu; des personnes de notre rang doivent au moins sauver les apparences ».

« Hé bien, monseigneur, vous prenez » ce papier? — C'est pour voir votre » écriture. — Vous le mettez dans votre » poche! — Je fais le plus grand cas de » ce qui vient de vous. Comment donc, » une femme qui donne à Eric des ins- » tructions d'une précision, d'une clar- » té!..... Me voilà convaincu que ces ins- » tructions sont de votre main. Je le » suis aussi qu'un secrétaire intime ne » rédige des pièces officielles que par » ordre supérieur.

» Je ne m'étonne plus du soin avec » lequel Eric cachait ses documens. Ce » drôle-là est connaisseur: il sait, comme » moi, combien sont précieuses les cho- » ses qui s'échappent de votre plume.... » ah, ah, ah, ah!.... Adieu, Matiska, je » vous croyais plus adroite. Vous n'êtes » plus à mes yeux qu'une femme ordi- » naire, et je ne m'étonne pas de la fa-

» cilité avec laquelle j'ai déjoué vos pro-
» jets ». Matiska reste anéantie.

Irai-je trouver madame Borloff chez notre ambassadeur, se demandait le prince en descendant l'escalier? il est courtisan sans doute, mais il est plein d'aménité. Ce qu'il peut m'arriver de pis, c'est d'être reçu froidement; je m'y exposerai. D'ailleurs, j'aime mieux trouver la princesse dans un bal qu'ailleurs: les bienséances que commande une telle réunion empêcheront l'explication d'être orageuse. Il se fait conduire chez l'ambassadeur.

Il fut accueilli plus favorablement qu'il l'avait espéré. « Vous êtes banni » de la cour de Pétersbourg, lui dit » son excellence; mais nous sommes à » Paris, et je suis fort aise de recevoir » un homme de votre mérite. J'espère » que vous n'oublierez pas ce qu'on vous » a prescrit relativement à la famille » Borloff. La princesse est ici. — Je le » sais. — Ménagez-la. — Je ne vous ca- » cherai pas que je suis dans l'intention

» de m'entretenir avec elle. Si vous avez
» quelque chose à expédier pour votre
» capitale, ordonnez qu'on ferme les
» dépêches. La princesse pourra s'en
» charger : elle part demain pour Péters-
» bourg. — Qui vous l'a dit? — Personne.
» Mais je crois que l'air de la France
» ne lui convient plus. — Prince, prenez
» garde à ce que vous allez faire. — Oh,
» monseigneur, je ne lui parlerai que
» des affaires des autres : je crois que
» c'est me conformer strictement à l'es-
» prit de la consigne ». Ces messieurs échangent entre eux de ces choses flatteuses, qui sont obligées entre gens du grand monde, auxquelles on attacherait un certain prix, si on pouvait les croire sincères, et qu'on prend pour ce qu'elles valent.

Le bal n'était pas encore très-animé : il n'était qu'onze heures et demie. Voilà, pensait Paloski, des petites femmes qui se coucheront à l'heure où les gens raisonnables se lèvent, et qui s'en prendront à la nature, de leurs maux de

nerfs, de leurs vapeurs, de leurs migraines. Usez les rouages d'une machine, il n'y aura plus d'harmonie dans les mouvemens.

Quelle magnificence, quel luxe! Le pain est cher cette année, et ce que coûte cette fête nourrirait cent familles pendant un mois. Mais un ambassadeur doit représenter, et il faut que les journaux de Pétersbourg donnent, d'après ceux de Paris, les détails étonnans de la superbe fête. Si son excellence ne calcule pas, l'honneur de faire parler d'elle lui coûtera une terre ou deux.

En faisant ces réflexions, le prince allait, venait, et cherchait sa princesse. Il la croyait rangée parmi ces femmes qui se bornent, au bal, à la jouissance du coup d'œil : elle était de celles qui se font presser de danser..... pour la forme. Paraître céder, par complaisance, à des instances réitérées, est un gènre de coquetterie des femmes sur le retour, et elles trouveraient très-mauvais qu'on ne les pressât pas. La contre-danse finit,

et le prince fut fort étonné de voir un jeune seigneur français remettre la princesse à sa place.

Il la regarda d'abord à la dérobée, et il vit des rides naissantes cachées sous des boucles de cheveux. Une peau jaune paraît blanche aux lumières, et les joues de la princesse étaient chargées de rouge d'une ligne d'épaisseur. Allons, se dit-il, c'est une fleur artificielle, qui imite à-peu-près une rose dans sa maturité.

Le jeune seigneur s'est assis auprès d'elle, et lui dit de jolies choses, car elle l'écoute avec complaisance. Ah, je vois ce que c'est : c'est un jeune fou qui s'est ruiné, et qui espère rétablir sa caisse aux dépens de celle de la douairière. Ma foi, s'il la voit jamais dans l'état où je l'ai trouvée à Pontoise, il gagnera bien son argent.

On ne parle pas long-temps à une femme, quand ce qu'on lui dit ne part pas du cœur : je ne tarderai pas à avoir mon tour. En l'attendant, faisons un tour ou deux dans le bal.

Voilà une femme charmante. Elle danse comme les grâces; mais ce n'est pas pour danser qu'elle danse. Elle est tout entière à la double admiration qu'elle excite. Sa figure serait immobile, si l'orgueil flatté n'animait, de temps en temps, des yeux à qui il ne faut qu'une vive émotion pour être séduisans. Il est facile de voir que l'art futile de la danse et celui, plus compliqué, de plaire, ont fait sa principale étude. Je plains son mari et ses enfans, si elle en a.

Cet homme ne fait autre chose que se promener dans le bal. Il n'adresse la parole à personne, et il sourit, avec un air d'intelligence, à toutes les jolies femmes qu'il rencontre. Peut-être n'en connaît-il aucune. C'est un de ces êtres dont le cœur est froid, et qui ont la tête exaltée; qui, même sans éprouver le besoin de jouir, veulent passer pour hommes à bonnes fortunes. Celui-ci me persuaderait qu'il est bien avec toutes les femmes qu'il fixe, si cela était possible, et si l'étonnement ou le dédain

de ces dames ne me prouvaient qu'il n'est qu'un impertinent. Cependant il parviendra à en déshonorer plusieurs, avant qu'on se sépare. C'est un homme qu'on devrait chasser.

Cette petite brune est tout à ce qu'elle fait. Les instrumens l'électrisent, le plaisir brille dans ses yeux; elle ne voit rien de ce qui se passe autour d'elle..... Ah, je vous y prends, mademoiselle. Vous regardez votre danseur, et il vous regarde de manière à ne me laisser aucun doute. L'aveu est reçu et rendu : vous êtes à la seconde nuance de l'amour. Vous n'irez pas plus loin, si vous êtes prudens..... à moins que le mariage.....

Ah, mon dieu, que cet homme est mal! Qu'il est gauche! Il ne tombe jamais en mesure, et ce n'est pas faute d'oreilles. Il ne daigne pas honorer sa danseuse d'un regard; mais il paraît content de lui, mais content!..... Ah, il a un grand cordon rouge! Il est de ces hommes qui croient encore que ces choses-là leur donnent beaucoup de mérite.

mérite : une aune de ruban fait remarquer un sot, auquel, sans cela, on ne prendrait pas garde.

Qui donc anime ainsi la figure de cette dame ? Elle est assise, et elle jouit plus que les danseurs. Ah, ses yeux suivent cette jeune personne si légère, si gracieuse : c'est l'hirondelle rasant le sol. Cette dame a au plus trente-six ans, et déjà elle ne vit que pour sa fille. Elle doit avoir autant de jugement que de sensibilité : c'est une femme bonne à connaître.

Voilà un homme bien laid, et cette jolie femme semble l'écouter avec le plus tendre intérêt!..... Il y a pourtant quelque chose de faux dans ses yeux..... Hé, c'est le marquis de Clainville, cet homme qui veut persuader qu'il est dans le plus grand crédit à la cour de France, et qui le fait croire assez souvent; que le goût du changement domine sans cesse, et qui, au lieu de payer en diamans et en chevaux, ce qui ne laisse pas d'être coûteux, promet une place

au mari, un époux titré à la jeune veuve qui veut se décrasser, ce qui est plus économique.

La jolie femme avec qui il s'entretient veut obtenir quelque chose; elle joue l'amour avec lui, et c'est peut-être l'homme de France pour qui elle a le plus d'éloignement. Il l'aura cependant, et elle n'obtiendra rien. Le marquis est un assassin moral; il trompe tous les jours quelque femme, et il en trompera long-temps : l'expérience des unes est perdue pour les autres, parce que, sans doute, il a du moins le mérite d'être discret.

Le prince allait continuer ses observations, lorsqu'il vit le jeune seigneur français s'éloigner de madame Borloff. Il se hâta de prendre sa place.

Il salua la princesse avec les grands airs qu'il prend comme un autre, quand cela lui convient. « Je suis enchanté, ma» dame, de vous avoir vue danser tout» à-l'heure. Vous avez un fonds de phi» losophie inépuisable : danser, quand

» on tient son fils unique en prison, » quand un confident intime a été arrêté le matin, c'est se montrer bien supérieure au vulgaire. Ne me regardez pas ainsi, madame, je vous en » supplie même pour vous. Cet air irrité » gâte la figure charmante que Matiska » vous a faite aujourd'hui. D'ailleurs, ce » n'est pas ici qu'il faut avoir de l'humeur : au bal, les choses les plus importantes doivent être traitées gaîment. — De l'ironie, monsieur, de » mauvaises plaisanteries! Cela vous sied » bien! — Comme à un autre, madame. » J'avoue cependant que les tours que » je joue quelquefois, ne sont pas de la » force des vôtres..... Allons, allons, ne » vous emportez pas; trois cents personnes auraient à l'instant les yeux » sur vous, et je ne vois pas ce que » vous y gagneriez. — Vous avez raison. » Mais quel est, s'il vous plaît, ce confident intime qui a été arrêté ce matin? « — Ah, madame en a plusieurs. C'est » celui auquel Matiska a donné des ins-

» tructions qu'elle a écrites sous votr-
» dictée. — Eric! ce drôle-là aura fait
» quelque sottise. — Oh, mon dieu, il
» n'a rien fait que ce qu'il lui était
» donné. — Ah, vous allez encore me
» parler de cette petite fille? — Cette
» petite fille pourra être un jour une
» très-grande dame.

» — Je vous prie de remarquer, mon-
» sieur, qu'ici vous touchez de très-près
» aux affaires de ma famille, et que cela
» vous est expressément défendu. — Je
» vous donne ma parole d'honneur, ma-
» dame, que jamais je ne me mêlerai,
» directement, du mariage de Stanislas
» et de Paula. Je crois que la défense se
» borne là. Mais j'ai pour vous une affec-
» tion toute particulière.... — En vérité?
» — Et je ne suis venu ici que pour vous
» rendre un bon office. — Et quel est-il?
» — D'abord, madame, il me semble que
» vous avez passé bien légèrement sur
» l'incarcération d'Eric. — Et que peut-
» il en résulter pour moi? — Comment,
» madame, vous dédaignez de vous arrê-

» ter aux instructions qu'on a trouvées
» dans son porte-feuille? — Elles ne
» sont pas de ma main : je ne les recon-
» nais pas. Finissons; quel est le service
» que vous voulez me rendre? Parlez;
» mais je vous préviens que je crois à
» votre sincérité comme vous croyez à
» la mienne. — Obinski conserve quel-
» que rancune contre vous, et vous con-
» viendrez qu'elle n'est pas trop mal
» fondée. Il a entre ses mains les lettres
» que vous avez pris la peine de lui
» écrire lorsque vous le trouviez aimable.
» — Ces lettres ne signifient rien. —
» Prises isolément, non; mais elles pré-
» sentent en masse certaines présomp-
» tions auxquelles les tribunaux ont quel-
» quefois la simplicité de s'arrêter. —
» Vous vous permettez de parler de tri-
» bunaux à une femme comme moi! —
» Plus bas, madame, plus bas. Obinski
» a joint à ces lettres une confession
» précise, authentique, que Bolesko a
» été forcé de signer à Dieppe, avant
» d'emporter votre argent à Jersey.

» Obinski est saisi des instructions [illegible]
» portait Eric. — Bagatelles que tout
» cela. — A Pétersbourg, à la bonne
» heure; mais à Paris, ces bagatelles-là
» pourraient vous embarrasser un peu.
» Et puis Eric est en prison, il est au
» secret : personne ne pourra lui faire
» sa leçon. Il sera interrogé, intimidé.
» Il parlera, et ses dépositions feront
» des pièces probantes de ces bagatelles
» dont vous avez l'air de plaisanter.

» Ah, madame commence à m'accor-
» der une attention plus réfléchie. J'en
» suis vraiment bien aise : il serait fâ-
» cheux qu'une femme de votre rang
» perdît sa liberté. — Qui oserait y
» attenter? — Il y a ici un procureur
» général qui ne connaît personne, et
» Obinski doit lui présenter sa plainte
» demain matin, demain matin, enten-
» dez-vous, madame? — L'ambassadeur
» russe me défendra. — Et ne sera pas
» écouté. Le procureur général le rece-
» vra sans doute avec les égards qui lui
» sont dus; il le comblera de politesses,

» et vous irez en prison. Et vous y au-
» rez été conduite avec éclat, avec scan-
» dale. Et vous paraîtrez en public sur
» les bancs où se sont assis les derniers
» criminels. Et tout Paris fondra au pa-
» lais, pour voir la grande princesse
» qui fait ruiner un homme parce qu'il
» ne veut pas l'aimer, et qui veut faire
» aller sa fille au Brésil, parce qu'elle
» aime sans son approbation.

» Hé bien, vous ne me répondez plus....
» Ah, vous êtes émue!..... Je crois même
» qu'il y a quelque chose de plus que de
» l'émotion. Ma foi, je conviens qu'on
» aurait peur à moins.

» — Paloski, je ne vous aime pas, je
» le confesse. — Oh, je le sais, madame,
» et je ne vous aime pas davantage. —
» Mais je crois à votre probité. — Comme
» à la vôtre, peut-être — Plus de mots,
» des choses. Vous êtes venu ici pour me
» proposer une transaction. Voyons, que
» voulez-vous? — Voici les articles de la
» capitulation.

» La princesse feindra, à l'instant

» même, une migraine, et cela n'éton-
» nera personne, on sait qu'elle en a une
» tous les huit jours.

» Elle acceptera mon carrosse, je la
» reconduirai à son hôtel. Elle ordon-
» nera qu'on fasse ses malles à la mi-
» nute.

» Elle montera en voiture avant le
» lever du soleil, et elle prendra la route
» de Bruxelles, d'où elle ira partout où
» elle voudra, la France exceptée.

» On ne lui demande pas le serment
» de n'y pas rentrer, parce qu'on sait
» qu'elle ne le tiendrait qu'autant qu'elle
» y serait forcée.

» — Et avant mon départ les pièces
» me seront rendues? — Oh, que non,
» oh, que non : vous ne partiriez plus.
» On gardera les pièces pour les pro-
» duire plus tard, s'il vous arrive d'in-
» quiéter encore Obinski et sa fille.

» Il est constant, madame, que je ne me
» suis *immiscé* en rien dans les affaires de
» votre famille. Cependant vous pour-
» riez être tentée, à Pétersbourg, de me

» faire traiter comme l'a été Obinski, et » mon ami me vengerait bien autre- » ment qu'il se venge lui-même. Si je » perds ma fortune, il fait imprimer ces » pièces, que vous brûlez d'avoir, et » que vous n'aurez pas. Il fait imprimer » des mémoires, il en distribue des mil- » liers en France; il en couvre la Russie; » plus notre souverain est loyal et con- » fiant, plus il sera indigné de l'abus » qu'on a fait de sa confiance, et le che- » min de Tobolsck est ouvert pour tout » le monde.

» — Si je quitte la France, je peux » donc compter qu'on ne fera aucun » usage de ces pièces? Mais quelle sera » ma garantie? — Ma probité, que vous » reconnaissiez tout-à-l'heure, et surtout » mon attachement à la mémoire de » Borloff, qui ne me permettra d'avilir » sa veuve qu'autant qu'elle m'y con- » traindra.

» — Mais, si plus tard on voulait, à » la faveur de ces mêmes pièces, me » forcer de consentir à un mariage.....

» — Vous connaissez l'ascendant que » j'ai sur Obinski, et je viens de vous » donner ma parole d'honneur de ne » jamais me mêler directement de cette » affaire. — Mais, Eric....., — Il dira ce » qu'il voudra. Vous ne serez plus ici » pour lui être confrontée. Personne » d'ailleurs ne se plaignant, il sera né- » cessairement relâché, et vous aurez » le plaisir de le revoir : c'est un de » ces domestiques fidèles, dont on se » sépare à regret. — Mais, prince.... — » Plus de mais; sur la route de Bruxelles » dans deux heures, ou en prison à midi. » Allons, madame, ayez la migraine.

» Bien, bien, cela commence à mer- » veilles ». La princesse a pris cet air souffrant, que tant de femmes jouent avec une supériorité si marquée. Il est certain, pour tous les spectateurs, que le bras de Paloski suffit à peine pour la soutenir. Le jeune seigneur qui, un quart-d'heure avant, faisait si vivement sa cour, s'approche, et paraît disposé à offrir un second bras. « Faut-il l'en-

» courager, dit bien bas Paloski à la » princesse? Il ne sera pas fâché de » voyager à vos dépens, et il vous sau- » vera l'ennui d'un long tête-à-tête avec » Matiska. — Finissez, monsieur, et » sortons ».

Les deux heures que Paloski a données à la princesse ne sont pas écoulées, et déjà elle est à la porte Saint-Martin. Voilà encore une journée bien employée, se dit le prince. Je n'ai plus rien à faire au bal; je vais me coucher. Demain, je ferai une visite de politesse à l'ambassadeur.

FIN DU PREMIER VOLUME.

00099920

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015